Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

COMTESSE DASH

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LA DUCHESSE D'ÉPONNES

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE





COLLECTION MICHEL LÉVY

LA DUCHESSE

D'ÉPONNES

[Roman de la Révolution —
— Se termine par le désastre de
l'expédition de Quiberon]

rapprocher de : Latouche : "Grangeneuve

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Format grand in-18

Destenay, imprimeur brévelé à Saint-Amand.

LA DUCHESSE

D'ÉPONNES

PAR

LA COMTESSE DASH

NOUVELLE EDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878





A MON FRÈRE DE NOM ET DE CŒUR



LA DUCHESSE D'ÉPONNES

I

UN PATRIARCHE

Le 8 août 1792, vers les sept heures du soir, trois personnes étaient réunies dans une salle retirée de l'hôtel des Invalides, à Paris. Ces trois personnes, un vieillard et deux jeunes gens revêtus de brillants uniformes, causaient très-sérieusement de choses importantes, à ce qu'il paraissait, et se promenaient dans la chambre ; ils semblaient attendre quelqu'un.

— Charles, dit le vieillard, savez-vous où est votre frère?

Le jeune homme rougit beaucoup et répondit :

— Je l'ignore, monsieur, je ne l'ai point vu depuis le dîner

— Ne lui avez-vous pas transmis mes ordres pour ce soir.

— Je vous demande pardon, mon père ; cependant peut-être ne me serai-je pas très-bien expliqué, et il se sera trompé d'heure.

— C'est une faute, monsieur, et une grande faute. Dans la circonstance où nous sommes une minute peut être inappréciable, et le temps vaut des trésors. Le roi a besoin de notre zèle,

jusqu'à ce qu'il réclame notre sang. Je ne m'attendais pas à cette négligence de votre part, mon fils, et il m'est pénible d'avoir à vous la reprocher.

Charles de Sombreuil s'inclina en silence et d'un air de soumission repentante.

— Vicomte, continua le vieillard en s'adressant à l'autre jeune homme, les mesures sont-elles prises? les provisions amassées? Avez-vous examiné vous-même les canons? avez-vous regardé en détail les armes que contient l'arsenal?

— Tout est prêt, monsieur le comte, nous n'aurons qu'à transporter dans cette salle les sabres et les fusils pour l'usage que vous en comptez faire.

— C'est bien, monsieur, votre activité est louable; vous méritez la confiance que je vous accorde et le compte que j'ai rendu de vous au roi.

— Sa Majesté a daigné vous parler de moi, mon général?

— Sans doute. Elle m'a demandé des notes sur mon état-major, sur ce que nous pouvions espérer ou craindre en cas d'attaque. Je vous ai porté en tête des féaux. Il a été question de votre mariage Quand aura-t-il lieu?

— Mais bientôt, répondit le vicomte, en regardant Charles de Sombreuil, dont les yeux ne se baissèrent pas devant les siens.

— Madame la duchesse d'Éponnes en a-t-elle fixé le jour, monsieur? reprit Charles.

— Ceci est une affaire qui ne concerne que moi et madame la duchesse, monsieur.

— Charles, interrompit le vieillard qui ne semblait pas les avoir entendus, ceci est intolérable. Stanislas nous fait attendre d'une façon inconvenante. Il est rentré peut-être? Allez vous en informer.

— Mon Dieu! mon père, s'écria le jeune homme, s'il lui était arrivé quelque malheur! Dans ce temps-ci, tout est possible, surtout après l'événement d'avant-hier.

— Hélas! mon enfant, vous avez raison. Je ne croyais pas vivre assez pour assister à la chute de notre monarchie. Le dé-

sordre est à son comble en ces jours de révolution populaire. Cependant Stanislas est brave, il est fort, il n'est pas sans armes ; en plein jour, au milieu des rues de Paris, non, nous n'avons rien à craindre, il est en retard, voilà tout.

Charles s'était approché de la fenêtre et regardait dans la cour.

— Le voilà, monsieur, il arrive triste et morne, comme à l'ordinaire.

— Nous allons savoir la cause de son absence, je suppose. Il apporte peut-être de mauvaises nouvelles.

— Je crains bien en effet qu'il n'en apporte pas de bonnes, répliqua Charles en secouant la tête.

Stanislas de Sombreuil entra dans l'appartement.

— Vous voilà enfin, monsieur, dit le comte presque sévèrement; avez-vous donc oublié mes ordres? ou votre frère vous les a-t-il transmis de manière à vous fournir une excuse ?

— C'est moi qui suis coupable, monsieur, et non pas Charles. Il m'avait enjoint de votre part d'être ici à sept heures précises. Je n'ai pas pu arriver plus tôt, quoique j'aie bien couru, ajouta-t-il en s'essuyant le front.

— Et pour quelle raison, s'il vous plaît ?

— Permettez-moi de ne pas répondre, monsieur.

— C'est à merveille! Quelque folie de jeune homme apparemment, et c'est là ce qui vous occupe, lorsqu'il s'agit de sauver votre roi et votre pays! Oh! monsieur, cela est indigne de vous, indigne du nom que vous portez, et mon cœur en est blessé jusque dans ses derniers replis.

— Mon père, murmura respectueusement Charles, nous ne sommes pas seuls !

— Le vicomte est de la famille, monsieur, il a tout fait pour mériter mon affection ; il va épouser la veuve de mon vieux compagnon d'armes. Je le regarde comme mon fils, et plût à Dieu que vous soyez tous les deux aussi fermes que lui dans la ligne du devoir.

Les trois jeunes gens échangèrent un coup d'œil rempli de

fierté et de colère. Une haine réciproque les divisait c'était visible, et le respect seul forçait MM. de Sombreuil à conserver les règles de convenance prescrites par le gouverneur des Invalides.

— Mais c'est assez nous occuper de nos discussions particulières, messieurs, une nécessité plus urgente nous rassemble. Asseyez-vous et écoutez-moi :

Je n'ai pas besoin de vous rappeler les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons aujourd'hui; vous les connaissez comme moi; quoique bien jeunes encore, vous avez assisté à des scènes de tumulte faites pour ouvrir la porte à toutes les craintes et pour justifier toutes les précautions. On a traîné le roi à Paris, on a forcé Sa Majesté à arracher elle-même de sa couronne les prérogatives les plus augustes et les plus importantes, on a enfermé le petit-fils de Louis XIV dans son palais; il ne lui est plus permis d'aller oublier un instant ses douleurs à la campagne, au sein de sa famille et au milieu de ses serviteurs dévoués. Il faut qu'il boive le calice jusqu'à la lie, qu'il souffre les insultes les plus grossières sans se plaindre; on surveille même ses larmes. Dans cet état de choses, une crise est imminente; elle ne peut tarder à avoir lieu. C'est à nous, sujets fidèles, de la diriger vers un but triomphant, c'est à nous de rendre à Louis XVI son trône et sa liberté.

— Que faut-il faire, monsieur? répliqua Stanislas partageant l'enthousiasme du vieillard.

— Le roi m'a envoyé chercher hier au soir, vous le savez; nous avons eu ensemble une conversation décisive et qui réglera nos démarches. Selon les rapports parvenus aux Tuileries, nous serons attaqués d'ici à quelques jours. La fermentation est excessive dans les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau; on excite la populace, on l'égare, en la trompant sur les intentions et les pensées des princes; on accuse notre illustre et malheureuse reine, cette femme si noble et si grande, de détester les Français. Nous devons tout prévoir. Une des premières idées des factieux sera de s'emparer de nos armes. J'ai promis au roi de les

défendre, de les soustraire aux recherches, et c'est ce que nous allons faire aujourd'hui.

— Vous croyez donc, monsieur le comte, que l'Hôtel des Invalides offre aux révoltés une proie digne d'envie? Nous sommes bien retirés, bien ignorés même; ils ne songeront pas à nous, reprit le vicomte.

— Ils y songeront et ils y ont déjà songé, car des démarches ont été faites pour séduire nos vieux soldats. Bien plus: ils se sont procuré une liste exacte des munitions déposées sous notre garde. Je ne sais réellement qui a pu la leur donner.

Les deux frères échangèrent un sourire de doute.

— Leurs vœux seront trompés et leurs trahisons inutiles. Il existe dans cet hôtel une cachette mystérieuse, connue seulement du gouverneur, et où nous allons déposer ces armes sur lesquelles ils osent compter. Je n'admettrai à cette confidence que mes deux fils et le vicomte de Sorcy. Ils vont me jurer, sur leur foi de chrétiens et sur leur honneur de gentilshommes, que devant la mort, devant les tortures, ils garderont ce secret.

— Je le jure! s'écria le vicomte.

— Et vous, mes fils?

Messieurs de Sombreuil ne répondirent pas.

— D'où vient que vous vous taisez?

— Nous aurions fait ce serment sans hésiter, mon père, dit enfin Stanislas, si vous n'aviez confié qu'à nous seuls ce mystère important. Dieu nous garde de soupçonner personne, mais un étranger est de trop, ce me semble, lorsqu'il s'agit de l'honneur de notre maison; nous en sommes responsables, mon père!

— Monsieur!... interrompit le vicomte en se levant vivement et en portant la main sur la garde de son épée.

— Calmez-vous, vicomte, répliqua le vieillard; c'est à moi de répondre à ces paroles, à moi, qui vous ai donné ma confiance, parce que je sais combien vous en êtes digne, et qui ne me laisserai point influencer par les propos de ces jeunes fous. Vous avez entendu tout à l'heure mon opinion sur mon aide de camp, messieurs. Cette opinion est celle d'un homme de près de quatre-

vingts ans, auquel le malheur a appris l'expérience. J'ai voulu que monsieur de Sorcy assistât à cette conférence, et vous l'accepterez sans réflexion, parce que je suis votre père et votre chef.

— Puisque vous l'ordonnez, monsieur, répondit Stanislas, nous vous jurons obéissance à présent et toujours ; mais nous devions vous dire ce que nous avons dit.

— C'est bien. Ne faites pas attention à tout ceci, vicomte ; et surtout, jeunes gens, point de querelles, point de dissensions. Le roi a besoin de tous ses défenseurs. Imposez silence à vos prétentions particulières ; songez à votre devoir et à votre pays. Messieurs, donnez-vous la main.

Ils hésitèrent.

— Donnez-vous la main, vous dis-je. Ils n'ont pas pensé à vous offenser, monsieur de Sorcy ; n'est-il pas vrai, mon fils?

— Mon père, répondit Charles, songez donc que nous sommes responsables devant Dieu et devant vous !

— Dieu et moi ne soupçonnerons jamais qu'un gentilhomme puisse manquer à sa parole ; soyez tranquille ! La main, vicomte, je vous en prie; Stanislas, Charles, je vous l'ordonne.

Ils avancèrent l'un vers l'autre, et se touchèrent le bout des doigts. Le vieillard les contempla un instant.

— Puissiez-vous ainsi être unis tous pour soutenir une sainte cause, et puissiez-vous triompher de ses ennemis comme vous triomphez de vos ressentiments !

On frappa à la porte.

— Ma fille nous prévient de l'arrivée de madame la duchesse; car elle nous fait l'honneur de souper avec nous. Nous allons rejoindre ces dames. Du silence, messieurs; pas un mot, pas un geste qui trahisse l'importance de notre entreprise. A minuit nous nous retrouverons ici, et vous apprendrez alors ce que vous devez savoir.

En sortant de l'appartement, messieurs de Sombreuil se rapprochèrent l'un de l'autre.

— Eh bien ? dit Charles à voix basse.

— Hélas! rien encore.

— Pauvre Stanislas! ajouta Charles en serrant la main de son frère.

Le vicomte les suivait; quant au gouverneur, il resta un instant en arrière, pour s'assurer que leur entretien n'avait été entendu de personne, et pour enlever les clefs de la pièce où il avait eu lieu. Monsieur de Sorcy rejoignit les jeunes gens lorsqu'ils furent éloignés de leur père.

— Vous ne doutez pas, j'espère, monsieur, demanda-t-il à Stanislas, que je ne sois votre serviteur, et disposé à vous le prouver en quelque heure et en quelque compagnie qu'il vous plaira de choisir.

— Je n'attendais pas moins de vous, monsieur le vicomte, répliqua monsieur de Sombreuil. Ce soir, si vous le voulez bien, ou demain, derrière l'hôtel, pour nous éviter une course inutile. Mon frère sera charmé de se trouver en face de la personne qui vous accompagnera.

— Cela suffit, monsieur.

— Un instant, messieurs! s'écria Charles avec exaltation; ce combat est impossible, et je ne le permettrai pas. Vous avez promis à mon père, vous avez promis au roi, vous avez promis à Dieu, et c'est une chose sacrée qu'un serment! Que sont nos dissensions mesquines auprès des grands intérêts qui s'agitent! Votre sang n'est pas à vous, il est à la France; vous ne pouvez en verser une goutte, à moins que ce ne soit pour la défendre; l'avenir vous en demanderait compte.

Les yeux du jeune homme étincelaient d'ardeur et d'enthousiasme; son admirable beauté en recevait un tel lustre, que ses auditeurs le regardèrent étonnés; il ressemblait à un ange.

— Mais, monsieur, je ne puis oublier les paroles offensantes que m'a adressées monsieur votre frère; vous avez entendu...

— Eh qu'importe, monsieur! attendez. Lorsque nous aurons tous fait notre devoir, vous serez libre. Stanislas, j'en suis sûr, ne vous refusera pas alors plus qu'à présent. Cela doit vous suffire.

En ce moment le vieillard approcha; ils se turent et se diri-

gèrent avec lui vers le salon, où les attendaient mademoiselle Marie de Sombreuil et la duchesse d'Éponnes.

En entrant, le visage de Charles se couvrit d'une vive rougeur. Il salua profondément la duchesse sans lui parler, et s'approcha de sa sœur, debout près de la cheminée.

— Mon frère, lui dit-elle à voix basse, Stanislas est sorti de nouveau ce matin, malgré tout ce que j'ai pu imaginer pour le retenir. Je vous en conjure, obtenez de lui qu'il ne s'en aille pas ainsi sans être accompagné. Des dangers de toutes sortes le menacent, et je frémis en songeant à ce qui pourrait en résulter. Voyez comme il est pâle !

— Hélas ! Marie, il m'est impossible de m'opposer à ses volontés ; des raisons sacrées, impérieuses, l'entraînent. Je le suivrai à l'avenir : c'est tout ce que je puis vous promettre.

— Et si vous succombez tous les deux, qui consolera mon père? qui me protégera, moi?

— N'ayez pas peur, Marie, nous ne nous laisserons pas surprendre.

On avertit en ce moment que le souper était servi.

— Madame la duchesse, dit le comte en lui offrant la main, ce repas intime est un des seuls bonheurs qui nous restent dans ces temps misérables : pourvu qu'on ne nous l'enlève pas !

On se plaça à table :

— Eh bien! madame la duchesse, demanda Stanislas, savez-vous quelques nouvelles?

— Aucune, monsieur. J'ai été aux Tuileries ce matin : je n'ai pu voir la reine, occupée avec ses enfants; madame Élisabeth m'a reçue, et nous avons causé de nos douleurs, de nos craintes : ce n'est, hélas ! rien de nouveau.

— Redoute-t-on au château un danger pressant?

— Madame Élisabeth a daigné me confier qu'elle n'avait pas une minute de repos. A chaque instant on vient annoncer à la famille royale des malheurs imprévus, quelques-uns véritables, d'autres imaginaires : au moindre bruit elle court à la fenêtre ; c'est une vie odieuse !

— La destinée des femmes est bien cruelle à une époque comme celle-ci! répliqua mademoiselle de Sombreuil; il nous faut trembler sans cesse pour ceux que nous aimons; il ne nous est permis ni de les suivre ni de les préserver. Nous devons attendre les coups qui nous menacent, et c'est là le plus affreux des supplices!

— Bienheureuses aujourd'hui celles qui n'ont ni maris ni enfants, et qui sont exemptes de ces inquiétudes! ajouta le vicomte.

— Eh! monsieur, s'écria la duchesse, croyez-vous qu'il n'y ait au monde d'autres sentiments que ceux-là? et ne pouvons-nous avoir au cœur un autre amour tout aussi vrai, tout aussi sacré peut-être? Voyez, ajouta-t-elle en rougissant, mademoiselle de Sombreuil s'effraye à juste titre pour monsieur son père, pour messieurs ses frères; elle redoute leur zèle et leur dévouement à la cause royale; et tout en leur criant : Faites votre devoir! elle les retient du geste et les rappelle du cœur!

Les yeux de madame d'Éponnes rencontrèrent ceux de Charles, et se baissèrent aussitôt. Le vicomte les observait.

On entendit du bruit à la porte de la salle à manger : un laquais annonça monsieur de Kergariou de Locmaria et le chevalier Volude de Lage. A leur aspect Charles se leva et alla au devant d'eux : il prit la main du chevalier et la serra vivement.

— Qui vous amène à cette heure, messieurs? dit le comte; soyez les bienvenus : on va vous mettre un couvert.

— Nous avons soupé, monsieur le comte. Des motifs importants nous conduisent auprès de vous, et nous causerons, si vous le permettez, aussitôt que vous serez sorti de table.

— Nous avons vu madame votre sœur tout à l'heure, dit le chevalier au vicomte; elle est assez souffrante : pourtant elle a bien voulu nous recevoir.

— Mais elle reçoit tout le monde, répondit le vicomte; elle a besoin de distractions.

Stanislas se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Pourtant, continua la duchesse, on m'a refusé sa porte vers six heures.

— C'était alors une maladresse de son suisse, madame la duchesse ; car j'ai l'honneur de vous répéter qu'on admet tous ceux qui se présentent.

Un long silence suivit ces paroles.

— Que nous a-t-on appris ? dit monsieur de Kergariou ; monsieur Stanislas a failli être assassiné, il y a quelques jours, sur les boulevards : cela est-il bien vrai ?

— Une méprise, je suppose, répondit Stanislas avec embarras. Ma famille s'inquiète, et l'on menace de me retenir prisonnier, ajouta-t-il en essayant de sourire.

— Et vous, Charles, demanda le chevalier, ne vous est-il rien arrivé ?

— Rien encore, mon ami ; j'aurai mon tour.

La conversation continua de la sorte sans détails particuliers ; la présence des laquais, lesquels pouvaient être des espions, interdisait toute confiance. On parlait des malheurs publics, parce qu'ils étaient connus de tous ; on n'osait nommer personne, et à peine exprimer ses pensées. Aussitôt que les convives furent entrés au salon, monsieur de Kergariou ferma lui-même les portes et les fenêtres, s'assura qu'aucun domestique ne restait dans les chambres avoisinantes, et prenant le comte par la main il l'emmena au milieu du cercle.

— Je viens d'apprendre par une voie sûre qu'un mouvement est monté pour le 10 de ce mois, c'est-à-dire après-demain, et que le premier point attaqué, même avant les Tuileries, sera l'Hôtel des Invalides. Je suis venu vous en prévenir, afin que vos mesures soient prises en conséquence.

— Et moi, Charles, ajouta le chevalier, je suis accouru près de vous pour ne pas vous quitter et mourir à vos côtés, en vous défendant, si Dieu m'en prête la force.

— Pauvre cher enfant ! répondit Charles les yeux humides de larmes.

— Tout sera prêt, monsieur ; mais je ne vous remercie pas moins de votre bon avis. Que ferez-vous ? reprit le comte.

— Mon pupille et moi nous nous rendrons aux Tuileries ;

c'est la place de tout gentilhomme qui n'a pas un poste spécial à défendre.

— Et j'y enverrai également mes fils. Le vicomte et moi nous suffirons ici avec les officiers de l'hôtel et nos vieux soldats.

— Mon père, nous ne vous quitterons pas! s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens.

— Je ne suis plus votre père, messieurs, je suis votre chef, je vous l'ai déjà dit; et vous obéirez à mes ordres. Excepté les Suisses, on ne peut plus compter sur aucune des troupes qui entourent le roi : il doit donc trouver des soldats dans sa noblesse, et il en trouvera.

— Et Marie, monsieur, dit la duchesse d'Éponnes, restera-t-elle au milieu de cet hôtel livré au pillage peut-être? Vous me permettrez de l'emmener.

— Madame la duchesse, je vous en prie.

— Mon père! interrompit la jeune fille en joignant les mains, écoutez-moi quelques minutes. Vous avez trois enfants : mes frères vont défendre le roi; ils rempliront leur devoir, et Dieu me préserve de les retenir! mais moi, moi votre fille! je n'ai qu'un devoir, celui de rester près de vous; je ne sortirai d'ici qu'avec vous. Soyez tranquille, j'ai du courage; je ne ferai pas honte au nom que je porte, et je n'embarrasserai pas vos projets. Seulement, mon père, si les assassins arrivent jusqu'à vous, les larmes et les prières d'une pauvre jeune fille les attendriront peut-être, et ils ne me feront pas orpheline!

Tous les assistants furent émus jusqu'au fond de l'âme de ces touchantes paroles, si bien justifiées dans l'avenir.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez, ma chère enfant! aussi bien, Dieu protégera notre défense, si nous avons près de nous un ange!

Et il l'embrassa tendrement sur le front.

Cette effroyable époque de la révolution française fit éclore des dévouements et des vertus inconnues jusque-là dans cette société si légère et si brillante. On ne soupçonnait pas la magnanimité de ces âmes entourées de poudre, de rubans et de dentelles.

Elles se révélèrent dès que le malheur les frappa, semblables à ces chevaux de race qui sentent leur puissance aussitôt qu'ils portent le frein.

On se sépara un peu avant minuit. La duchesse se chargea de M. de Kergariou, et voulut le reconduire chez lui. Le chevalier déclara qu'il ne quitterait pas Charles d'une minute tant que le danger durerait.

— Mon oncle, dit-il à M. de Locmaria, vous savez bien qu'après Dieu, c'est lui et vous que je chéris sur la terre : vous n'avez pas besoin de moi ; c'est donc près de lui que je resterai.

— Oh! mon Dieu! s'écria Charles en regardant tour à tour Marie et son jeune ami, ne sont-ce pas deux anges venus du Paradis pour nous sauver ?

M. de Lage sourit en saluant respectueusement la jeune fille. Il ajouta :

— Je suis heureux, mademoiselle, que Charles nous associe dans la même intention.

— Chevalier, reprit monsieur de Sombreuil, vous resterez dans ma chambre sans moi. Mon père m'a donné pour cette nuit des ordres que je dois exécuter.

— Ne puis-je pas vous être utile ?

— Non, mon ami ; dormez dans votre belle innocence, avec votre tranquillité ordinaire ; nous nous retrouverons après.

A minuit, tout se taisait dans l'hôtel. Le comte et les trois jeunes gens se retrouvaient dans la même salle qui les avait déjà réunis. Ils entrèrent en silence et d'un pas grave, car des choses solennelles allaient s'accomplir. Le gouverneur portait une lanterne dont la clarté douteuse éclairait seule cette scène.

— Vous allez être initiés aux mystères de ma charge, dit-il, et que Dieu maudisse celui de vous qui en abuserait ! Si je suis tué, mes fils, vous rendrez au roi le dépôt qu'il m'avait confié ; vous le lui rendrez intact, et vous lui direz que je suis mort pour le défendre. Vous remplirez cette mission, Stanislas ; car vous êtes l'aîné de notre nom, et c'est à vous que je la lègue.

Stanislas baisa la main de son père.

— J'ai bonne espérance ; néanmoins il faut tout prévoir. Cette salle renferme une issue secrète qui conduit, par un escalier, à des caves ignorées de tous. Nous allons y transporter les armes et les munitions que nous gardons dans cet hôtel, où tout appartient au roi, en nous réservant seulement ce qui sera nécessaire à notre usage. Vous savez où sont les poudres, vicomte; vous nous guiderez. Toute la nuit sans doute s'écoulera dans cette entreprise : il nous faut commencer.

En s'approchant de la boiserie, il mit le doigt sur un ornement des lambris.

— Avant d'ouvrir ce passage, renouvelez ici le serment que je vous ai demandé ce matin. Vous ne révélerez à qui que ce soit ce que vous allez apprendre; vous résisterez aux prières, aux persécutions; vous resterez immobiles devant les supplices ; et si votre courage vient à faillir, si vous succombez en face du danger, vous acceptez la malédiction de Dieu et la mienne.

— Nous le jurons ! répondirent-ils en étendant le bras.

Rien ne peut rendre la majesté de ce tableau. Ce vieillard, noble et imposant, parlant au nom de la religion et de l'honneur; ces jeunes hommes brûlant d'enthousiasme et pénétrés de respect; cette salle déserte et sombre, dont une faible lueur faisait ressortir l'obscurité, tout inspirait à l'âme une sorte de recueillement involontaire.

Monsieur de Sombreuil fit glisser une coulisse, et le panneau s'ouvrit.

— Vous le voyez, dit-il, il est impossible de deviner cette cachette : elle fut construite dans le but de fournir au gouverneur de cet hôtel des moyens occultes pour défendre la place. Chacun d'eux en a eu connaissance ; mais jusqu'ici personne n'en a fait usage.

Ils commencèrent alors la tâche qui leur était imposée. Après quelques heures d'un rude travail, ils eurent entassé dans les caves les armes et les munitions. Le passage se referma.

— Vicomte, vous répandrez parmi les invalides le bruit d'un ordre qui a démeublé cette nuit notre arsenal. Vous consignerez

même les officiers ; vous tiendrez, sans affectation, les portes et les grilles prêtes à se fermer au moindre bruit, et vous ne me laisserez pas ignorer la plus petite circonstance.

Le vicomte et MM. de Sombreuil échangèrent un froid salut et se séparèrent. Aussitôt que les deux frères se trouvèrent seuls :

— Je ne sais pourquoi je me méfie de cet homme, dit Charles, il a le regard faux.

— Cet homme, Charles ! cet homme, je le hais de toute ma puissance ! Avez-vous entendu à table avec quelle insolence il a répété que madame de Fécand recevait tout le monde, lorsqu'il savait que je m'étais présenté, moi, et qu'on m'avait refusé la permission de la voir ? Oh ! sans mon père, sans vous, je lui aurais jeté mon gant au visage, et j'aurais été heureux de me venger ensuite dans son sang ! Madame la duchesse a pourtant fait un mensonge afin de me calmer,

— Mon père a en lui une confiance aveugle.

— C'est un hypocrite, vous dis-je ! il nous hait. Il nous hait, parce que la duchesse vous aime, parce que sa sœur m'aime ; il nous hait, parce qu'il est envieux. Il y aura ici quelque malheur par sa faute ; mais, alors aussi, malheur à lui !

Comme il finissait ces mots prononcés à voix basse, mais avec toute l'énergie d'une âme fortement trempée, ils aperçurent un homme en uniforme de soldat, qui traversait avec précaution le corridor, portant une lanterne, et paraissant venir du côté de la salle des armes. Au mouvement qu'ils firent, il éteignit sa lumière et s'enfuit à tâtons par un couloir.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Stanislas, aurions-nous donc été suivis !

II

AVANT-SCÈNE

Avant d'aller plus loin, il est indispensable de jeter un coup d'œil en arrière et de faire connaître au lecteur les personnages

de ce roman, pour l'intelligence de ce qui va suivre. Ce récit est d'une exactitude complète. Des raisons qu'on appréciera facilement m'ont décidée à changer les noms et la position de quelques-uns de mes héros. Il y a des convenances et des égards qui ne doivent jamais se mettre en oubli ; et le respect de la douleur est de ce nombre.

Le comte Viriot de Sombreuil, gouverneur des Invalides, lieutenant général des armées du roi, avait à cette époque bien près de quatre-vingts ans. C'était un homme d'une haute capacité et d'une conduite exemplaire. Il avait perdu sa femme, beaucoup plus jeune que lui, et s'occupait de ses trois enfants avec une sollicitude ardente : aussi en était-il chéri. Ils se formaient près de lui aux vertus dont il leur montrait l'exemple ; et ses sages enseignements, tombés sur des terrains fertiles, mais de différentes natures, devaient porter des fruits pour l'honneur de son nom et celui de son pays.

L'aîné de ses fils, Stanislas de Sombreuil, avait alors vingt-sept ans. Il était comme sa mère, plutôt agréable, distingué, gracieux, que régulièrement beau. Sa taille peu élevée, ses manières élégantes, lui donnaient quelque chose de féminin. Cependant son caractère impétueux ployait difficilement sous la volonté de son père, et il se révoltait quelquefois involontairement contre le joug imposé à sa jeunesse. Son imagination brillante l'emportait loin de notre vie commune. Il rêvait la gloire, les dangers, le dévouement, l'amour ; il ne croyait pas au mal, parce qu'il était incapable d'en faire.

Il rencontra chez la duchesse d'Éponnes une jeune femme, la sœur du vicomte de Sorcy, mariée au marquis de Fécand. Sa beauté, sa candeur, la mélancolie qui couvrait ses traits, l'intéressèrent tout d'abord. Il se rapprocha d'elle, sans autre motif qu'un attrait invincible. M. de Fécand s'alarma de cette intimité ; le vicomte adopta ses craintes et les communiqua son général, qui les rendit à Stanislas. De ce jour, celui-ci 'a madame de Fécand d'une passion profonde, brûlante, 'tée jusqu'à la folie, il parvint à la voir malgré les pré-

cautions prises pour l'en empêcher, et bientôt elle partagea son amour.

Mademoiselle de Sorcy, belle et charmante jeune fille, avait épousé, par obéissance, le marquis de Fécand, homme dur et sans esprit. Elle ne possédait rien ; il avait une brillante fortune ; ses parents la vendirent, car de tout temps l'argent a été une puissance. Le marquis amena sa femme à Paris. Il l'accabla de mauvais traitements auxquels elle résista avec énergie. Jaloux, brutal, emporté, il rendait sa vie la plus malheureuse possible. Elle ne s'en plaignit qu'à son frère, car elle croyait trouver en lui un protecteur. Il se mit au contraire dans le parti de M. de Fécand. Il exigea de sa sœur qu'elle se contraignît, qu'elle cachât les chagrins dont elle était abreuvée, et lui accorda tout au plus une pitié stérile.

Le marquis de Fécand, député de la noblesse aux états généraux, adopta l'opinion révolutionnaire, et se jeta à corps perdu à la suite de Mirabeau, qui l'accueillit comme son instrument. Sa nature envieuse et mauvaise lui fit voir avec un secret plaisir la chute de la cour et des courtisans. Il se trouvait naturellement placé aux premiers rangs, lorsqu'on eut détruit les grands seigneurs et le monarque ; et il alla plus loin que les autres en démocratie.

Madame de Fécand rencontra Stanislas au moment où elle s'abandonnait au désespoir. Il lui apparut comme un ange sauveur, lui qui comprenait ses larmes, lui qui devinait si vite les mots qui les arrêtaient. Les entraves apportées à leur mutuelle passion en augmentèrent la violence. Ils ne se voyaient pas, mais ils trouvaient le moyen de se rappeler chaque jour l'un à l'autre. C'étaient des fleurs, un sourire en passant, un regard à travers un rideau, un mot lancé dans l'espace, quelquefois deux lignes échangées à la hâte. Ces *riens* leur apportaient un bonheur immense, par la certitude d'être occupés sans cesse de la même pensée.

Chaque jour Stanislas errait autour de la maison habitée par la marquise ; il essayait de l'apercevoir et s'en allait joyeux lors-

qu'il y était parvenu. Il reçut un matin une lettre où elle le conjurait de tout mettre en œuvre pour parvenir jusqu'à elle ; elle se mourait si elle ne le voyait pas ; après une scène horrible avec son mari, elle ne se sentait plus la force de vivre. Il se présenta chez elle quatre jours de suite sans y être reçu. Il ne se rebuta pas, espérant que le hasard seul causait cette impossibilité. Ce fut après une de ces tentatives infructueuses qu'il eut à se défendre contre des assassins. Le jour où commence cette histoire, il avait été de nouveau chez la marquise; on a vu l'inutilité de sa démarche. De là sa colère contre le vicomte, la rage de vengeance et la douleur qui brisaient son âme. Il ne voyait pas de terme à ce supplice, et il demandait aux désastres politiques une distraction contre le malheur.

Charles de Sombreuil, le principal héros de ce livre, venait d'entrer dans sa vingt et unième année. Beau comme Antinoüs, aussi remarquable par ses talents que par son noble caractère, il fit la plus grande sensation lorsqu'il parut à la cour et dans le monde. Des succès flatteurs entourèrent son adolescence ; il les dédaigna. Il fallait à cette grande âme un plus vaste théâtre pour se développer, et les sentiments légers ne pouvaient approcher d'elle. M. de Sombreuil, calme et froid au premier abord, avait dans le regard une flamme pénétrante et communicative; sa physionomie inspirait la confiance, car une loyauté franche et sans reproche se peignait sur tous ses traits. Dieu l'avait créé pour la destinée qu'il a remplie ; il possédait à la fois les qualités du cœur et celles de l'intelligence.

Le comte de Sombreuil avait entretenu des relations intimes avec deux de ses anciens camarades de guerre, le duc d'Éponnes et le vicomte de Sorcy, père de celui dont j'ai parlé jusqu'ici. Les trois vieillards, liés depuis leur enfance, ne s'étaient jamais séparés; ils avaient bravé les mêmes périls, partagé les mêmes plaisirs. Dans un combat, le vicomte sauva la vie à M. d'Éponnes, et celui-ci ne voulut plus se séparer de lui.

Le duc d'Éponnes avait sous sa tutelle une cousine, orpheline, qu'il aimait comme son enfant, et dont il prenait les soins les

plus tendres. Sans aucune fortune, sans protecteur, elle lui avait voué un attachement extrême; il n'était pas de plus aimable vieillard. Un jour qu'il la regardait, faisant des nœuds de ses doigts déliés, pendant qu'il lui racontait le vieux temps de Louis XIV, qu'il tenait de monsieur son père, il s'interrompit tout à coup et lui dit :

— Gabrielle, seriez-vous bien aise d'être mariée ?

— Mon Dieu ! monsieur, répondit-elle fort simplement, je n'y ai jamais songé.

— Et comment voudriez-vous que fût votre mari?

— Comme il vous plaira de me l'offrir, mon bon tuteur.

— Ainsi vous n'avez pas, comme cela est à votre âge, quelque beau jeune homme que vous rêvez la nuit et que vous cherchez le jour?

— Je n'ai pas la moindre chimère, monsieur; ma vie est si douce et si heureuse que je ne pense pas à m'occuper d'une autre.

— Et si on vous mariait sans y rien changer du tout, en y ajoutant seulement une immense fortune et un titre de duchesse ?

— Ce serait pour moi un grand bonheur et un honneur infini.

— Quoi ! à seize ans que vous avez, vous n'auriez pas peur d'un vieillard de mon âge, par exemple, qui continuerait d'être votre père, pour la seule joie de vous faire porter son nom et de vous laisser ses richesses ?

La jeune fille le regarda un instant en silence ; puis elle lui dit avec un fin sourire :

— Vraiment, monsieur le duc, est-ce que vous me demandez en mariage?

— Si j'étais très-sûr d'être apprécié par vous, je me donnerais ce ridicule.

— Et qui vous apprécie mieux que moi, mon cher cousin?

— Oui, mon enfant, vous êtes seule en ce monde; vous n'avez d'autre avenir que celui que je dois vous créer. Je vous donnerai une dot; mais j'ai des neveux, et je n'oserais pas les déshériter pour vous; votre renommée en pourrait souffrir. Si

vous devenez duchesse d'Éponnes, cela est tout simple. Je ne vous gênerai pas longtemps ; et lorsque je n'y serai plus, avec votre titre et mon héritage, vous choisirez qui vous plaira. D'ici à ce moment, nos relations seront les mêmes. Je ne sais plus ce que c'est que l'amour, je n'en exigerai jamais de vous ; après comme avant, vous serez ma fille : cela vous convient-il ?

— J'accepte, répondit-elle en lui tendant la main, à une seule condition : c'est que messieurs vos neveux n'auront point à souffrir de ce mariage, que vous leur conserverez leurs droits : je n'en retiens qu'un seul, celui de vous dévouer ma vie et de vous prodiguer tous les soins que votre position réclame. A mon tour je vous demanderai : cela vous convient-il ?

— Vous êtes un ange ! et je voudrais être roi, afin de vous offrir ma couronne.

Un mois après, ils étaient mariés. La jeune duchesse fut présentée à Versailles ; elle obtint tous les suffrages. L'encens ne lui tourna pas la tête. Elle exigea de son mari qu'il la reconduirait à leur château d'Éponnes, où elle avait vécu jusqu'alors avec sa gouvernante.

— Monsieur, lui dit-elle, vous n'aimez plus le monde, et moi je ne l'aime pas encore : pourquoi donc éveiller chez moi un goût qui n'est pas le vôtre ? Je n'ai pas assez d'amour-propre pour me croire invulnérable aux dangers qu'on y rencontre ; le moindre est la calomnie, et je ne veux pas qu'une souillure s'attache au beau nom que j'ai reçu de vous. Restons dans nos terres ; nous y sommes heureux et nous y faisons du bien : n'est-ce pas la plus enviable de toutes les destinées ?

Le vieux duc ne put se soustraire à cette raison précoce, et il accepta la proposition de Gabrielle. Ils vécurent de la sorte quelques années, recevant leurs amis, tenant un grand état, et ne laissant pas la moindre prise à la médisance. Le vicomte de Sorcy présenta son fils à monsieur d'Éponnes, et ce jeune homme le séduisit comme il avait déjà séduit monsieur de Sombreuil. Il s'empara de l'esprit du duc par une adroite flatterie, déguisée sous un masque de timidité et de défiance. Il devint passionné-

ment épris de la duchesse ; et, par un calcul hardi, ce fut son mari même qu'il choisit pour confident. Il exalta sans cesse au vieillard son sentiment respectueux et enthousiaste ; il lui répéta à chaque instant qu'il mourrait plutôt que de laisser deviner à Gabrielle l'amour dont il était dévoré, et lui donna de la sorte une telle opinion de sa vertu et de son cœur, que le duc résolut de récompenser d'un seul coup ces deux êtres si parfaits, que le hasard avait réunis.

Madame d'Éponnes ne connaissait intimement que monsieur de Sorcy ; excepté lui, tous les hommes qu'elle recevait avaient l'âge de son mari, sans ses agréments. Instinctivement la jeunesse se rapproche. Le duc l'interrogea et lut dans sa pensée, sinon une affection, du moins une préférence pour son protégé : il ne lui en fallut pas davantage. Le souvenir du service qu'il devait au père, son estime pour le fils, lui dictèrent un testament par lequel la duchesse était priée d'épouser monsieur de Sorcy, sans cependant en faire une condition. En cas de refus, elle devait lui remettre une somme assez considérable comme dédommagement.

Peu de temps après ce testament, ignoré de tous, le vicomte de Sorcy mourut. Pour adoucir ses derniers moments, son ami lui raconta ce qu'il avait fait en faveur de son fils. La duchesse l'apprit ainsi, et se trouva engagée à son insu. M. d'Éponnes l'interrogea sur ses impressions :

— Vous êtes libre lui dit-il : mais je serais heureux de penser que je vous laisse entre les mains d'un homme qui vous mérite.

— Je n'ai rien à reprocher au jeune vicomte, répondit-elle ; et si, après vous avoir perdu, je me décide à me remarier, je vous obéirai sans regrets.

Ils continuèrent à habiter Éponnes, allant à la cour aux occasions rigoureuses, et très-distingués de tout le monde, surtout de la reine, à laquelle la duchesse plaisait extrêmement. M. d'Éponnes mourut après quatre ans de mariage. Gabrielle le pleura du fond de son cœur ; elle l'aimait comme un bienfaiteur et comme un père. Elle passa la première année de son deuil à la

campagne, presque seule, recevant le vicomte de temps à autre. Bientôt pourtant son isolement lui parut cruel : elle vint à Paris habiter l'hôtel d'Éponnes, et elle retourna à la cour aussitôt que la bienséance le lui permit. La reine la traita de plus en plus favorablement, et finit par l'admettre dans son intimité. Madame d'Éponnes se montra dévouée à sa royale maîtresse, sans craindre d'attirer sur elle la haine des révolutionnaires. Elle allait chaque jour lui porter le tribut de consolations et d'hommages qu'il lui était permis de lui offrir.

Messieurs de Sombreuil voyageaient avec leur gouverneur depuis plusieurs années ; ils revinrent à Paris à peu près à la même époque que la duchesse. Ils appartenaient à l'armée en qualité d'officiers à la suite, et leur père les incorpora sur-le-champ dans le régiment de la Reine, avec une permission spéciale de servir auprès de lui. Ils furent présentés à madame d'Éponnes, qui s'était liée avec leur sœur. Charles, si remarqué dès qu'il paraissait dans un salon, le fut beaucoup plus par les amis de Gabrielle. On parla de lui tout autour d'elle, elle ne put s'empêcher de le regarder. Les yeux du jeune homme rencontrèrent les siens, et dès ce moment ils s'aimèrent sans se le dire. Charles connaissait les liens imposés à la duchesse par son mari : il ne conserva donc aucun espoir, et sa douleur augmenta sa tendresse.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Ils se rencontraient sans cesse, ils se cherchaient involontairement. Le vicomte réclama les promesses de sa fiancée ; elle trouva mille prétextes pour reculer. Sa jalousie s'en alarma : il l'examina attentivement, et il découvrit cette affection partagée, si pure et si sainte, qu'elle craignait même les regards de l'objet aimé. Trop adroit pour trahir sa ruse, il feignit de se contenter des excuses de la duchesse, et la surveilla de près. Cet homme, faux et méchant par nature, le devint mille fois davantage. Tout ce qui portait le nom de Sombreuil partagea sa haine, même le vieillard qui le comblait de marques d'affection, même la jeune fille qui n'avait jamais eu une pensée mauvaise.

Messieurs de Sombreuil le comprirent. De là cette dissension entre eux, dont le comte était affligé. Charles voyait en monsieur de Sorcy un rival ; Stanislas, le frère d'une femme qu'il adorait, et dont la vie était troublée par ce frère. Ils se tenaient sur la défensive, ils s'observaient et profitaient de tout.

Un jour Charles de Sombreuil était à lire dans le cabinet de sa sœur, lorsque la porte s'ouvrit ; il vit entrer madame d'Eponnes, qui recula de trois pas.

— Monsieur, dit-elle embarrassée, pardon... je venais... j'ai à parler à mademoiselle votre sœur, on m'a dit qu'elle était sortie... j'ai demandé à l'attendre, et...

— Rien n'est plus simple, madame la duchesse..., je me retire.

— Vraiment, monsieur, je serais désolée...

— Si vous voulez bien vous asseoir, madame la duchesse, ma sœur est allée seulement dans le voisinage, elle ne tardera pas à rentrer.

C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls ; ils avaient chacun leur secret au fond du cœur, et la crainte de le laisser deviner les rendait plus timides encore. Ils commencèrent par s'entretenir de choses indifférentes, puis ils arrivèrent aux personnalités, puis aux confidences. Ils se rapprochèrent insensiblement. Par un hasard souvent complice de nos erreurs, Marie ne rentrait pas, et leur tête-à-tête se prolongea. Charles était craintif, la duchesse était sévère ; mais ils s'aimaient tant, mais ils avaient tant souffert de leur silence, mais il était si beau, elle, si séduisante, qu'un aveu s'échappa de leurs lèvres presque en même temps, et qu'ils se jurèrent de s'aimer toujours.

Madame d Éponnes sortit de cette entrevue heureuse et fâchée. Elle avait appris un bonheur inconnu ; pourtant, en songeant à sa promesse, elle se sentit doucement affectée. Elle avait assuré à Charles qu'elle n'accepterait sa main qu'après avoir été déliée de sa promesse par le vicomte, et certainement rien n'était plus difficile. Depuis plusieurs années il s'était attaché à elle, il avait en outre les deux puissants mobiles de la fortune et de

l'ambition. On ne devait pas supposer qu'il renonçât facilement à tout cela. Il était nécessaire d'user de ruse, et ni l'un ni l'autre n'étaient de force à lutter contre monsieur de Sorcy.

— Hélas! que faire? s'écriait Charles.

— Il ne consentira jamais, répondait la duchesse.

— Et je meurs si je vous perds.

— J'entre au couvent s'il me refuse.

— Oh ! pourquoi ne nous sommes-nous pas connus plus tôt !

— Pourquoi ai-je promis?

— Gabrielle, m'aimez-vous?

— Plus que tout au monde.

Et ce mot séchait leurs larmes. Si on est heureux de l'entendre, on est peut être plus heureux de le dire.

Les choses étaient ainsi lorsque la révolution éclata. Gabrielle, depuis ce moment, n'eut plus d'autre désir que de rompre ses liens. Les dangers que Charles allait courir exaltaient son imagination. Ils se voyaient chaque jour, soit aux Tuileries, soit aux Invalides, soit à l'hôtel d'Éponnes. Dévouée à la reine, la duchesse excitait sans cesse par son enthousiasme celui de son amant. Il ne faillit pas à son devoir dans les occasions où il fallait montrer du courage, et si la noblesse, au lieu de courir à l'étranger, s'était ralliée autour du trône, les malheurs de 93 n'auraient pas eu lieu.

Le vicomte continuait à observer sans rien dire. La duchesse le craignait instinctivement; elle le croyait capable de nuire à son rival, et elle endormait sa jalousie. Monsieur de Sombreuil, à la prière de Gabrielle, évitait les occasions de le rencontrer, surtout celles de discuter avec lui. La partialité du comte pour monsieur de Sorcy rendait souvent ces précautions inutiles, lorsque la colère de Stanislas lui montrait le chemin, comme dans la scène que j'ai racontée tout à l'heure.

Au milieu des agitations de ces différentes existences se dessine une figure brillante d'innocence et de pureté, celle du chevalier Volude de Lage.

Il avait alors dix-neuf ans, et n'en montrait pas seize : ses

yeux bleus, ses cheveux blonds, à peine couverts d'un léger nuage de poudre, ses traits féminins, la délicatesse de ses mains et de ses pieds lui donnaient l'air d'un ange, et cette pensée frappait tous ceux qui le voyaient pour la première fois. Il n'avait plus d'autres parents que monsieur de Kergariou, saint et vénérable personnage, qui fit germer de bonne heure dans cette jeune âme les pensées du ciel.

Un hasard de voisinage lui fit connaître Charles de Sombreuil, lorsqu'ils étaient encore dans la première enfance. L'affection du chevalier pour Charles était si violente et si exclusive qu'il n'en avait pas d'autre dans le cœur, excepté le respectueux sentiment qu'il devait à son oncle, qui l'avait élevé.

Le chevalier avait quinze ans et M. de Sombreuil dix-neuf, lorsque ce dernier fit une maladie dans laquelle on craignit pour ses jours. Le désespoir du chevalier ne connaissait pas de bornes. Il ne quitta pas son ami d'une minute, sans vouloir prendre ni repos, ni nourriture. Un soir que Charles était abandonné des médecins, dans un moment où on les avait laissés seuls, M. de Lage se jeta à genoux devant une image de la Vierge et jura, si son ami lui était rendu, de se consacrer au service de Dieu dans l'ordre de Malte, de tenir avec la rigidité la plus sévère les vœux qu'il prononcerait, et de tâcher de préserver sa vie de toute souillure. M. de Sombreuil guérit miraculeusement une semaine après.

Le courageux enfant ne parla à personne de la promesse qu'il avait faite, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de seize ans. Il déclara alors à son oncle l'obligation qu'il avait contractée, et celui-ci s'empressa de le mettre à même de la remplir. Charles apprit ainsi le sacrifice que lui avait offert M. de Lage; il admira ce dévouement sublime, et son affection s'en augmenta de plus en plus.

— Charles, disait le chevalier, en revenant de Malte, où il avait été recevoir l'habit de novice, ne me plaignez pas, je vous en prie ; désormais je ne vous quitterai plus. On a obtenu du grand maître une dispense de mes caravanes, à cause de ma

santé, et je peux rester à Paris, pourvu que je me présente souvent chez M. le grand prieur de France. Tout mon bonheur ici-bas repose sur vous, comme dans l'autre monde il repose sur Dieu. Je n'ai ni liens, ni affections, j'adopterai les vôtres, votre famille sera la mienne, et si vous m'aimez seulement un peu, je ne demanderai rien de plus au ciel.

— Mais avez-vous bien réfléchi, chevalier? songez-vous que vous avez renoncé à toutes les joies de la vie, en acceptant cette position inattaquable de sévérité? Votre avenir est bien long!

— Mon avenir, c'est le vôtre : où vous irez, j'irai.

— Mais si vous me donnez ainsi toute votre âme, comment reconnaîtrai-je ce dévouement, moi qui ai tant d'êtres à chérir? Votre part vous suffira-t-elle?

— Votre père est mon père, votre frère est le mien, votre sœur est la mienne, je les aime tous pour vous et par vous : vous voyez bien que nous sommes aussi riches l'un que l'autre.

— Et... ma fiancée?

— Dans vos joies, Charles, vous n'aurez pas besoin de mon amitié; je les verrai néanmoins, j'en bénirai le ciel; dans vos douleurs vous viendrez me chercher, et là, sur mon cœur, vous trouverez des trésors de consolations. Du moins, c'est ainsi qu'on m'a dépeint l'amour, comme une chose qui rend égoïste quand on est heureux, et dont les maux se calment en les racontant.

Et Charles se jetait dans les bras de son ami, en répétant qu'il était un ange; et la douce créature souriait et répondait :

— Je vous garderai comme tel, au moins.

Le chevalier et Marie de Sombreuil s'accordaient une confiance illimitée; ils s'entendaient à merveille pour entourer Charles des soins d'une délicate affection. Entre ces êtres si purs, l'amour n'osa pas apparaître. Ils se parlaient de leurs prières, de leurs lectures; ils en faisaient ensemble. Lorsque, dans l'histoire, ils rencontraient un héros approchant de la perfection qu'ils s'étaient créée :

— Voilà Charles ! disaient-ils.

Partout où alla Charles au commencement des troubles, le

chevalier l'y suivit. Il se battit comme un lion au 6 octobre, à Versailles, et peu s'en fallut qu'il ne se fît tuer à côté des fidèles gardes du corps. A présent que la lutte s'engageait sur un plus vaste théâtre, ces généreux champions allaient encore se trouver près l'un de l'autre. Ils devaient illustrer ensemble leur carrière de gloire. Hélas ! ils ne se sont pas quittés !

III

LA REINE

Le lendemain du jour où commence cette histoire, Charles de Sombreuil, enveloppé dans un manteau, frappait, à une heure assez avancée, à la porte de l'hôtel d'Éponnes. Le suisse, aprés un examen préalable, lui dit que madame la duchesse était visible. Ces vastes et magnifiques appartements, déserts, froids et tristes comme le tombeau, présentaient bien l'image de la noblesse à cette époque : le passé et point d'avenir !

Un laquais introduisit le jeune homme dans un petit oratoire consacré à la retraite, où madame d'Éponnes passait sa vie. Cette pièce, remplie d'images de piété, d'objets de luxe et de belles peintures, s'ouvrait sur le jardin par une porte vitrée. L'odeur des fleurs y pénétrait les sens ; un demi-jour formé par un rideau de damas rose, derrière lequel brûlaient plusieurs bougies, donnait une teinte douce à tout ce qui l'entourait. Le portrait de M. d'Éponnes, en costume de duc et pair, placé au fond de la pièce, semblait dominer encore l'existence de sa veuve. Lorsque M. de Sombreuil entra, la jeune femme priait ; en l'apercevant, elle se leva et courut à lui :

— Eh bien ! lui dit-elle, qu'avez-vous à m'apprendre ? est-ce demain que nous devons mourir ?

— C'est demain que nous aurons à nous défendre, au moins, madame ; mon père en a reçu l'annonce positive,

— Que Dieu veille sur la France et sur nous!

— Sur vous, Charles?

— Ma vie et mon sang appartiennent au roi, madame!

— Oh! dans quel temps vivons-nous? Qu'on est malheureux aujourd'hui de ne pas être seul au monde!

— Que comptez-vous faire, Gabrielle?

— Je me rendrai ce soir même aux Tuileries, et je ne quitterai pas Sa Majesté.

— Pourquoi ne pas rester dans votre hôtel?

— Croyez-vous que les hommes seuls aient des devoirs à remplir, Charles? Je puis aussi défendre la reine, lui faire au moins une barrière de mon corps. Et puis, n'y serez-vous pas!

— Ma belle et noble amie! je n'ai pas de paroles contre votre résolution. Peut-être le château deviendra-t-il le lieu le plus sûr dans cette journée?

Quoi qu'il en soit, vous me conduirez vous-même jusqu'aux Tuileries, n'est-ce pas, Charles? Nous n'avons qu'une même pensée, un même amour, et nous mourrons ensemble, si c'est la volonté de Dieu.

— Ma bien-aimée, répliqua Charles en s'agenouillant devant elle, nous avions pourtant un autre espoir.

— Hélas! nous ne pouvons songer au bonheur, dans ces temps de calamités. Si vous saviez ce que je souffre en présence de mes souvenirs!

— J'ai toute confiance en l'étoile de notre cause, madame, et je ne saurais penser que la Providence l'abandonne.

— Votre père, que fait-il?

— Il est admirable; il a pris ses dispositions de résistance avec l'énergie d'un jeune homme; il nous envoie, mon frère et moi, au château des Tuileries, et ne garde que le vicomte, à mon grand regret. Je ne sais pourquoi je m'en défie.

— N'ayez aucune crainte, Charles, et ne soyez pas injuste; le vicomte est un homme d'honneur.

— Examinez-le, madame: regardez ses yeux, son sourire.

observez la fausseté de sa physionomie ; et si vous croyez en lui après cela, je crois en Judas.

— *Il* l'aimait bien, répliqua la duchesse en montrant le portrait.

— Et mon père aussi lui a donné toute sa confiance ! puisse-t-il ne pas s'en repentir !

— C'est donc la dernière fois peut-être que cet asile nous réunit, Charles ! Voyez comme tout est tranquille ! aucun bruit n'arrive à nos oreilles ; le vent agite à peine les feuilles ; mes oiseaux dorment dans leur volière, mes fleurs embaument, la lune darde ses rayons, toute la nature est en fête par cette tiède saison et cette douce nuit ! Cependant des hommes veillent pour le crime ; dans quelques heures, ce repos délicieux sera troublé par des cris de mort ; et nous qui sommes à présent jeunes, pleins de santé et d'espérances, où serons-nous demain ?

Elle laissa tomber sa tête sur sa main ployée, et une larme glissa entre ses paupières.

— Où nous serons demain, mon amie? ensemble! Là-haut, ici-bas, ensemble, toujours ensemble !

— Néanmoins, Charles, mes serments nous séparent. Mon amour pour vous, quelque pur qu'il soit, est une source de remords. J'ai promis à mon bienfaiteur de partager sa fortune avec le fils de celui qui lui avait sauvé la vie. Deux vieillards ont emporté cette parole dans le tombeau ; si j'y manque, j'en serai punie.

— Votre bienfaiteur a voulu vous laisser le moyen de vous soustraire à cet engagement, Gabrielle, puisqu'il vous a permis de le racheter.

— Observez bien, Charles, que jusque dans cette liberté il a mis une condition qui la détruit à mes yeux.

— Comment ?

— Ce n'est pas moi ; ce sont les neveux de monsieur d'Éponnes qui doivent payer au vicomte le prix de notre dédit. Comment voulez-vous que j'accepte ?

— Mais, madame, je ne tiens pas à vos richesses ; je les

abandonne tout entières au vicomte, aux héritiers de monsieur le duc; pourvu que vous soyez à moi, je ne m'occupe pas du reste !

— Avez-vous confiance en moi, Charles?

— Comme en Dieu, Gabrielle !

— Laissez-moi donc libre de disposer de nous ; ma conscience et moi, nous arrangerons tout pour le mieux. D'ailleurs, ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure, nous ne pouvons songer au mariage, si près de la tombe, et entourés de tant de désastres. Nous sommes sûrs l'un de l'autre ; nous ne craignons ni l'infidélité ni l'oubli. Dévouons-nous à nos maîtres : que notre impatience s'efface devant leurs infortunes, et attendons.

— Vous l'exigez, Gabrielle, je ferai taire mon amour, je m'efforcerai de calmer mes inquiétudes ; mais il me faut une récompense, il me faut une promesse. Vous me jurez de nouveau de n'appartenir à personne qu'à moi ; vous me jurez qu'aussitôt la tranquillité rétablie, vous me donnerez votre main.

— Je vous le jure, et Dieu m'entend !

— C'est bien ; à présent je puis tout braver. Et moi, je vous jure à mon tour que vous serez fière de votre choix ; je vous jure que, pour l'amour de vous et pour l'honneur, j'illustrerai le nom que je porte ! Rien ne me coûtera, ni sacrifice, ni dévouement, et si je succombe dans cette tâche, mon souvenir vous restera glorieux ; vous pourrez me pleurer avec orgueil, car vous aurez fait de moi un héros !

L'enthousiasme de monsieur de Sombreuil, poussé au dernier degré d'exaltation, avait gagné la duchesse : elle se pencha vers lui, l'embrassa au front, posa la main sur sa tête, et dit en levant les yeux au ciel :

— Que le Seigneur vous garde, noble jeune homme ! je vous consacre à la défense de votre roi, je vous attache à cette cause auguste, et je vous donne mon cœur et ma vie pour récompense !

Il y eut ensuite un moment de recueillement, pendant lequel les deux amants se regardèrent sans parler.

— Il est dix heures, Charles, dit enfin la duchesse en essuyant

ses larmes ; il est temps de partir. Ne craignez rien pour moi, je serai forte, et j'ai confiance. Faisons tous les deux notre devoir, nous nous retrouverons après.

Elle jeta sur elle une longue mante noire, appela sa première femme, lui recommanda l'hôtel et ce qu'elle y laissait.

La femme de chambre pleurait.

— Priez pour nous, continua la duchesse ; nous allons à la mort peut-être.

Et sans rien dire de plus, sans jeter un coup d'œil d'adieu sur ce qu'elle abandonnait, elle se cacha la tête sous son coqueluchon, prit le bras de Charles, et courut jusqu'à la sortie de l'hôtel.

Un homme, enveloppé comme Charles dans un manteau, et assis sur un des bancs placés à la porte, se leva à leur approche. Monsieur de Sombreuil porta la main à son épée, en demandant vivement :

— Qui êtes-vous?

— C'est moi, répondit une voix bien connue.

C'était le chevalier.

— Pardonnez-moi, Charles, je vous ai suivi. Vous êtes sorti seul, si tard, j'ai craint qu'il ne vous arrivât quelque malheur. Bien m'en a pris, car un espion était attaché à vos pas ; et lorsqu'il a vu ma bonne résolution de ne point le perdre de vue, il s'est lassé apparemment, et il nous a quittés au bout du pont.

— Bon et cher ami !

— Et où allez-vous maintenant?

— Conduire madame aux Tuileries, avant de retourner auprès de mon père.

— Je suis des vôtres, si madame daigne y consentir.

— Je connais votre bravoure et votre affection mutuelle, je me garderai de vous séparer.

— Je n'ai pas dans le cœur d'autre sentiment, madame : Charles, mon oncle et mon devoir.

— Quoi ! dit la duchesse, pas une seule fois vous n'avez songé à l'amour?

— Non, madame ; je ne dois pas m'occuper de l'amour : que le ciel m'en préserve, car ce serait un grand malheur. Je prononcerai mes vœux : je les ai déjà prononcés devant Dieu, lorsque je sauvai Charles par mes prières, et je n'y manquerai pas.

Ils arrivèrent aux Tuileries. Là il fallut se séparer. Les amants convinrent qu'ils s'écriraient pendant la nuit leurs mutuelles dispositions, afin de ne point se perdre de vue le lendemain. Charles baisa la main de la duchesse, puis il s'éloigna, suivi de son jeune compagnon, et prit le chemin des Invalides.

La duchesse entra au château, et eut beaucoup de peine à se faire reconnaître du concierge, lequel avait fermé les grilles et ne les voulait point ouvrir. Tout était bouleversé dans le palais. Des officiers, des laquais allaient et venaient continuellement de la cour aux antichambres : on apportait des nouvelles, on en faisait, on les répétait ; elles s'augmentaient et se défiguraient à mesure. La duchesse ne pouvait reconnaître ce séjour des rois de France, où elle avait vu régner une étiquette si sévère ; elle parvint enfin jusqu'à l'appartement de la reine, et se fit annoncer chez Sa Majesté. On l'introduisit dans un des entre-sol où la reine était avec madame la princesse de Lamballe, toutes les deux assises sur un canapé, et lisant des lettres.

— Vous voilà, duchesse, dit Marie-Antoinette ; vous arrivez à l'heure du malheur : je n'en attendais pas moins de vous.

— Si la reine daigne me le permettre, je resterai près de sa personne, jusqu'à ce que ses craintes soient dissipées. Moi, pauvre veuve, je n'ai d'autre représentant de ma fidélité que moi-même.

— Vous voulez donc partager notre danger, madame ? Que Dieu vous garde et vous récompense !

La reine tendit la main à la duchesse, qui la baisa respectueusement.

— Et que savez-vous ? demanda Marie-Antoinette.

— Hélas ! madame, tout est bien menaçant. Cette populace des faubourgs est horrible.

— Ce même peuple qui m'adorait, qui lors de mon entrée, après mon mariage, me comblait de bénédictions et de louanges, c'est lui qui veut m'assassiner ! Et pourtant je l'aime ! je l'aime avec toute l'affection d'une mère ; je donnerais ma vie pour son bonheur !

— Madame, interrompit la princesse de Lamballe, il n'y a pas que des ingrats !

— Oh ! si vous saviez, continua la reine, combien mon cœur saigne de la misère du peuple, combien j'ai passé de nuits à chercher le moyen de reconquérir son amour ! Mais, hélas ! que puis-je faire ? on m'a tout ôté! Je ne suis plus qu'une reine sans couronne.

— Vous avez autour de vous des cœurs bien dévoués, madame, répliqua la duchesse, que vous récompensez avec un mot, avec un sourire.

— L'émigration en a trop éclairci les rangs. La duchesse de Polignac, mon frère le comte d'Artois, quelques amis que je me plaisais à réunir dans mes beaux jours, où sont-ils? Je bénis le ciel qu'ils aient échappé au supplice d'une vie comme la nôtre ; pourtant si je pouvais les revoir avant de mourir !

— Avant de mourir, madame !

— Oui, chère princesse ! j'y succomberai, j'en ai le pressentiment. Nous lutterons en vain contre la révolution; elle est plus forte que nous, elle nous écrasera.

— Oh ! madame, ne le croyez-pas.

— J'en suis sûre. Ce qui se passe aujourd'hui n'est que le prélude d'un avenir plus triste encore. Que de choses nous avons vues, que de tourments nous avons soufferts, qui nous paraissaient impossibles !

— Comment êtes-vous parvenue jusqu'ici, duchesse? demanda madame de Lamballe.

— A pied, pour ne point mettre mes gens dans la confidence, et pour ne pas attirer l'attention du quartier. J'ai cru que je n'arriverais pas.

— Vous n'étiez pas seule, je suppose?

— Oh ! non, madame, répondit-elle en rougissant ; j'étais accompagnée de messieurs de Sombreuil et de Lage.

— Ces jeunes Sombreuil sont de vaillants gentilshommes, dit la reine : l'un d'eux a sauvé monsieur de Polignac dans le commencement de la révolution, le jour de la prise de la Bastille, je crois, d'une manière bien hardie et bien généreuse.

— C'est celui-là même, madame.

— Et leur père ! je suis sûre des Invalides, il les défendra !

— N'en doutez pas, madame ; et ses fils seront auprès de Votre Majesté.

— Oh ! notre fidèle noblesse, qu'elle est admirable ! Si l'on m'avait voulu croire, nous serions encore à Versailles : il fallait nous reposer sur elle, elle nous aurait soutenus...

— Et au péril de sa vie, madame ; je vous en réponds.

— Hélas ! il n'est plus temps !

Il se fit un instant de silence.

— Comme tout est calme dans ce jardin ! reprit la reine en ouvrant la fenêtre ; pourtant les rapports ne nous laissent aucun doute, cette nuit ils viendront ici. Mes enfants ! mes chers enfants !

— Nous les sauverons, madame, nous sauverons Votre Majesté !

Madame de Lamballe et la duchesse fondirent en larmes : la reine les embrassa toutes deux ; ses yeux étaient secs et son visage d'une pâleur mortellle.

— Vous pouvez pleurer, ajouta-t-elle, vous qui n'êtes pas mères, vous qui n'êtes pas reines ; mais, moi, cela ne m'est pas permis. Il me faut montrer au malheur un front impassible ; il me faut tenir la tête haute devant ceux qui m'accusent, et conserver à mon fils l'héritage de ses aïeux. Quelque chose qui arrive, mesdames, rappelez-vous ceci : je proteste contre toute faiblesse qui me serait attribuée ; je ne succomberai pas devant la tâche qui m'est échue, car j'en comprends la force et j'en apprécie la grandeur. Je mourrai en chrétienne, en reine de France. Je demande d'avance pardon à Dieu de mes fautes, comme je pardonne à ceux qui furent mes sujets.

— Oh ! madame, s'écria la duchesse, s'ils vous voyaient si noble et si sainte, ils feraient comme moi, ils tomberaient à vos genoux.

— Relevez-vous, duchesse ; il n'y a rien d'aussi facile que la clémence, lorsqu'on est innocent : pourquoi celle de Dieu est-elle inépuisable? c'est qu'il est parfait.

— La reine a-t-elle quelques ordres à me donner ?

— A vous, chère cousine ! non ; à la duchesse, oui.

— Je suis prête à obéir.

— Écoutez ce que je vais vous dire, et faites-le, sur votre salut éternel !

— Je le jure !

— Si vous sortez vivante de cette journée, où nous succomberons sans doute, voici une lettre : je n'y ai mis aucune adresse, pour ne pas compromettre le messager. Elle est écrite en allemand. Vous partirez pour Vienne, et vous la porterez à mon frère ; vous la remettrez à lui-même. C'est le dernier service que je vous demanderai sans doute : voulez-vous me le rendre?

— Oh ! madame !

— Quant à vous, chère princesse ! vous partagerez notre sort probablement.

— Je l'espère, madame.

— Hélas ! que sera-t-il ? Je vais entrer chez le roi, et tâcher de me reposer un peu, si cela est possible.

— Dois-je suivre la reine ?

— Non, restez ici avec la duchesse ; observez par la fenêtre ce qui se passe dans la cour. Dès que le tocsin sonnera, les troupes prendront les armes. Revenez auprès de moi alors.

La reine se leva, et faisant un gracieux signe de la main, elle sortit de l'appartement.

La princesse de Lamballe demeura comme anéantie. Elle regardait sans voir, elle écoutait sans entendre ; madame d'Éponnes, debout auprès d'elle, se trouvait presque dans le même état.

— Tout ceci me fait l'effet d'un songe, murmura la princesse; il est impossible que les scènes de Versailles se renouvellent.

— Je crains que ce ne soit plus horrible encore.

— Que deviendrons-nous ?

— Ce qu'il plaira à Dieu, madame.

— La reine a un courage sublime ; elle en donne à tout ce qui l'entoure.

— Et madame Élisabeth?

— C'est une sainte ; elle prie et elle se dévoue.

Pendant cette conversation, des bruits divers étaient parvenus jusqu'aux deux femmes, qui attendaient ainsi le sort le plus affreux.

— Que fait-on? dit madame de Lamballe.

— Voici un homme à cheval, en uniforme.

— C'est quelque courrier de la municipalité.

— Il descend; il prend le grand escalier.

— Mon Dieu! que ces gens doivent être étonnés de se trouver aux Tuileries !

— Un officier des gardes suisses fait une ronde.

— Ces braves Suisses, ils resteront fidèles jusqu'à la mort.

— Il doit venir ici un envoyé des Invalides, me donner quelques détails et en chercher d'autres ; il tarde bien à paraître.

— Chère duchesse, je crains tout dans ce moment funeste. Votre messager n'arrivera pas.

— Je le vois, madame, je le reconnais, c'est le valet de chambre du gouverneur. Un homme plein de courage et d'intelligence, il m'a reconnue ; il vient.

On gratta à la porte.

— Une lettre pour madame la duchesse, dit un huissier de la chambre.

— Donnez vite. Madame la princesse permet-elle ?

Elle l'ouvrit, c'était de Charles.

« Chère et bonne Gabrielle,

» Depuis que je vous ai quittée, j'ai pu rejoindre mon père,
» non sans quelques dangers du côté de notre hôtel des Inva-

» lides, mais enfin nous voilà, le chevalier et moi, sains et saufs.
» Mon malheureux frère est absorbé par une seule pensée, celle
» de mourir sans avoir vu la marquise, sans avoir reçu ses der-
» niers adieux ! Oh ! que je le plains ! Je n'aurais pas de courage
» si je n avais pas entendu vos paroles d'amour, si vous ne m'a-
» viez pas dit : soyez brave et faites votre devoir ! Priez pour
» mon frère, madame, en priant pour moi.

» J'ai trouvé mon noble père au milieu de ses préparatifs ; il
» n'a que vingt ans pour défendre son roi. Il m'a ordonné de me
» rendre aux Tuileries avec le jour. Vous y serez, vous y êtes,
» vous qui avez la valeur d'un soldat, et nous y attendrons en-
» semble le même sort, celui de nos maîtres. Au moment où
» nous sommes, il n'y a plus ni feinte ni dissimulation ; mon
» âme est ouverte devant vous, car elle vous appartient. Je ne
» faillirai pas à la mission que vous m'avez donnée ; jusqu'à la
» mort je soutiendrai mon drapeau,

» Adieu, mon premier, mon unique amour, adieu, vous qui
» m'êtes plus chère que tout en ce monde ; un mot de vous, je
» vous en supplie, que je le garde sur mon cœur, qu'il me pré-
» serve, qu'il me conduise, qu'il me donne de nouvelles forces
» et que je puisse vous revoir encore.

« CHARLES. »

— Que vous mande-t-on, madame? dit la princesse.

— Rien que nous ne sachions, répliqua madame d'Éponnes avec embarras.

— Ils n'ont pas d'autres nouvelles?

— Non, madame, ils se préparent comme ici.

— Vous allez répondre?

— Si Son Altesse veut me le permettre.

— Certainement.

Elle se mit près d'une table et écrivit :

« Mon ami,

» Vous voulez un mot de moi, vous voulez que je vous encou-
» rage. Oh! que n'ai-je la puissance de ces prophètes qui par
» une seule parole enflammaient le zèle d'une armée et la ren-
» daient invulnérable. Vous n'avez besoin que de mes vœux et
» de mes éloges, car vous êtes un noble cœur. Je vous aime, je
» vous aimerai toujours, quoi qu'il arrive; mais, je vous en
» conjure, ménagez votre vie, songez que c'est la mienne, son-
» gez que je n'ai que vous sur la terre, et que si je vous perdais,
» Charles, il n'y aurait plus pour moi que le ciel, où j'irais
» vous rejoindre.

» Tout ce que je vois ici est admirable. La reine, cette céleste
» et majestueuse princesse, vient de remonter chez le roi, elle
» est aussi calme et aussi résignée que la veille d'une fête; si
» on tient la promesse qu'on a faite, si tous sont fidèles, si le
» roi le permet, on résistera, on triomphera peut-être.

» Je prierai pour votre frère en priant pour vous; il souffre
» par le cœur, c'est le plus horrible des maux. Dites-lui qu'il
» pense à son devoir, il oubliera un instant son malheur, j'en
» suis sûre. Votre ami ne vous quittera pas, je l'espère; il me
» semble lui voir de belles ailes blanches dont il vous couvre,
» cela me rassure.

» Adieu, Charles, mes yeux se mouillent de larmes en pensant
» à vous; à bientôt. Soyez toujours ce que vous êtes, conservez-
» moi votre tendresse et que le ciel veille sur vos jours!

» GABRIELLE. »

Le messager partit emportant cette réponse.

— Oh! madame, dit la princesse, n'est-ce pas le jour qui paraît là-bas?

— Non, pas encore, il n'est pas minuit, madame.

— Où mettez-vous la lettre de la reine?

— Dans mon corset. Soyez tranquille, madame, si nous nous sauvons, ils ne nous fouilleront pas.

— M. le dauphin et Madame royale dorment au milieu de ce tumulte. Quel heureux âge !

— Si vous vous jetiez quelques instants sur ce sopha, madame, Votre Altesse est bien fatiguée !

— Je succombe, et pourtant je ne suis pas encore au moment de l'épreuve.

— Je veillerai sur vous, moi qui suis plus forte.

La princesse se coucha, ses yeux se fermèrent ; madame d'Éponnes s'approcha de la fenêtre, une faible lueur commençait à poindre à l'orient ; son cœur se serra ; le jour qui allait naître, qu'annonçait-il ? Gabrielle frémit en songeant qu'elle pouvait perdre à la fois et son maître et l'homme qu'elle aimait. Son premier instinct fut la prière, touchant et sublime mouvement du cœur qui nous rappelle la bonté céleste ; Dieu l'entendit apparemment, car elle se sentit réconfortée, elle regarda le danger en face, et elle trouva une consolation à sa souffrance ; c'est qu'elle se savait aimée, et que cet homme qui l'aimait était un héros. La confiance lui revint, elle crut au succès en croyant à lui. Un bruit de tambours, le tocsin, la générale se faisaient entendre ; les troupes s'agitèrent autour du palais ; la princesse dormait toujours, tant elle était épuisée ; le jour paraissait de plus en plus.

La duchesse hésita avant d'éveiller madame de Lamballe.

— Elle ne dormira peut-être plus ! pensa-t-elle.

Une porte qui s'ouvrit l'éveilla pourtant.

— Il est donc jour ? dit la princesse.

— Oui, madame.

— Oh ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

— Tout le monde entre dans ces appartements ordinairement inaccessibles. Madame, si Votre Altesse veut m'en croire, nous retournerons près de la reine, c'est là qu'est notre place.

IV

LE DIX AOUT

Le tocsin sonnait, la générale battait dans tout Paris, au moment où madame de Lamballe et madame d'Éponnes montèrent chez la reine. Elles trouvèrent cette princesse debout, près d'une fenêtre, regardant sur le Carrousel les troupes qui se rangeaient en bataille. Elle était très-pâle; mais son visage conservait toujours sa majestueuse dignité. Madame de Lamballe et la duchesse s'inclinèrent devant elle, et lui baisèrent la main; elle les serra sur son cœur.

— Voyez, leur dit-elle avec émotion, voilà tout ce qui reste de soldats au roi de France.

— Il y en a bien peu sans doute, répondit Gabrielle ; leur fidélité suppléera au nombre.

— Hélas ! cette fidélité est très-douteuse. Nous avions tout prévu pour nous assurer la garde nationale, ils ont tout déjoué ; nous avions retenu Pétion, afin qu'il ordonnât de repousser la force par la force, l'Assemblée l'a mandé à sa barre : on n'a pas *osé* l'empêcher de s'y rendre. Mandat, ce pauvre Mandat, qui était là il y a une heure à peine, on lui a persuadé d'obéir à la Commune, qui l'appelait ; ils l'ont massacré, et son corps a été jeté à la Seine.

— Oh ! madame, s'écria la princesse de Lamballe, alors nous avons tout à craindre. Le peuple est comme une bête féroce; une fois qu'il a goûté du sang, il ne s'arrête plus que sa soif ne soit assouvie.

— Et maintenant, reprit la reine, livrés à nos propres forces, nous allons combattre cette populace effrénée des faubourgs; nous allons nous trouver en face des égorgeurs de Versailles. C'est

comme si l'on comparait les épées de cour de nos jeunes seigneurs à ces formidables sabres dont leurs ennemis sont armés.

— Oui, madame, répliqua avec enthousiasme la duchesse ; mais ces épées de cour sont dirigées par de nobles cœurs ; mais ces jeunes seigneurs se feront tuer jusqu'au dernier pour défendre le roi et Votre Majesté. Quant à nous, pauvres femmes, nous nous placerons au-devant des coups qu'on vous destine. Il y a encore de l'honneur en France, madame !

— Je le sais, répondit la reine en secouant la tête, et tout cela devient inutile, parce qu'on n'a pas su l'utiliser en temps et lieu. Je vous le dis, mesdames, la monarchie est perdue ; je la vois descendre dans l'abîme depuis 89, depuis surtout le voyage de Varennes. Oh ! mes pauvres enfants !

Et elle cacha sa tête dans ses mains pour dissimuler ses larmes.

Ce moment de faiblesse ne fut pas de longue durée. Elle se releva fièrement, essuya ses yeux, remit une épingle à sa robe un peu ch ffonnée, et redevint en quelques secondes la reine de France, la fille de Marie-Thérèse.

— Maintenant, passons chez le roi, ajouta-t-elle; on a décidé que nous irions visiter ces pauvres gens qui sont là-bas, et qui ne savent pas encore s'ils sont amis ou ennemis. Je crois cette démarche impolitique. Des princes ne doivent pas montrer un visage abattu, un front découragé ; pourtant j'irai : le roi le veut. On exige que mon fils nous accompagne. Mesdames, vous resterez ici ; je vous recommande ma fille.

On monta chez le roi par un escalier intérieur. Tout ce qu'il y avait d'officiers fidèles, de noblesse dévouée, se trouvait là. La plupart n'avaient, ainsi que l'avait dit la reine, que des épées de cour. Louis XVI causait avec quelques généraux, madame Élisabeth, tenant monsieur le dauphin par la main, restait auprès de son frère. Gabrielle distingua bien vite dans la foule messieurs de Sombreuil ; et ses yeux s'arrêtèrent sur Charles avec un sentiment de bonheur et de crainte tout à la fois.

— Êtes-vous toujours décidé à passer la revue, sire? demanda la reine.

— Oui, madame; c'est l'avis de monsieur Rœderer et de mes ministres.

La reine regarda ces visages mornes dont Louis XVI était entouré en ce moment, et son cœur se serra de crainte; puis elle tourna les yeux vers ses serviteurs dévoués, qui se tenaient à distance, et elle essaya en vain de se rassurer par leur nombre.

Elle appela d'un geste la duchesse auprès d'elle.

— Nous allons descendre, chère duchesse, lui dit-elle ; vous ne me suivrez pas, c'est inutile. Retenez ici messieurs de Sombreuil, et interrogez-les sur ce qui se passe, sur les dispositions des troupes ; ils doivent les connaître. Vous m'en rendrez compte à mon retour.

— La reine sera obéie.

— Tout cela est sinistre au dernier point ; je n'y vois pas le plus petit sujet d'espérance, et j'assiste à notre agonie.

— Dieu viendra à notre secours, madame !

— Oh ! s'il n'y avait que moi ! mais le roi, mais mon fils, ma fille !

— Je ne puis pas penser à cela, reprit-elle après un moment de silence; car il me faut un immense courage et un sang-froid à toute épreuve. Duchesse, on bat le tambour ; allons visiter nos défenseurs.

La reine se leva et marcha vers la porte : un air de résolution sublime parut sur sa physionomie.

— Ma sœur, dit-elle à madame Élisabeth qui conduisait monsieur le dauphin, je vous ai confié mon fils !

Le roi, la reine, madame Élisabeth, monsieur le dauphin, quelques généraux et officiers, accompagnés des ministres, de Rœderer, syndic du département, descendirent dans la cour, et trouvèrent rangés en bataille toute la garde suisse, plusieurs légions de la garde nationale et des canonniers. A leur approche, les Suisses laissèrent éclater un enthousiasme délirant, dont leur mort prouva la vérité. Quelques compagnies des légions crièrent: *Vive le roi !* mais le bataillon de la Croix-Rouge cria seulement : *Vive la nation !* d'autres poursuivirent Louis XVI, tantôt par les

cris de : *Vive Pétion !* tantôt par ceux de : *A bas le veto! à bas le traître!* et tournèrent leurs canons contre le château.

Aussitôt que la famille royale fut descendue, messieurs de Sombreuil s'approchèrent de la duchesse. Charles n'avait jamais paru si beau; une noble ardeur animait ses traits. Stanislas, l'œil morne, le découragement empreint dans toute sa personne, avait l'air d'un homme qui va se faire tuer pour ne pas commettre un suicide. Gabrielle en fut frappée.

— Qu'avez-vous, monsieur? lui dit-elle.

— Je suis au bout de mon courage, madame, et je vais en finir aujourd'hui. L'occasion se présente, je ne la laisserai pas échapper.

— Que dites-vous, mon frère? s'écria Charles.

— Tenez, continua Stanislas en prenant les mains des amants, vous ne me comprendrez pas, vous qui avez un avenir, vous qui pouvez vous aimer sans d'autres entraves que celles posées par vous-mêmes; eh bien ! je veux mourir !

— Vous, Stanislas!

— Oui, je souffre trop! Mais vous ne savez donc pas que je ne la verrai plus, qu'à cause de moi on la martyrise; vous ignorez donc que c'est moi qui suis un obstacle à son bonheur?

— Vous êtes en délire, monsieur, revenez à vous, car elle vous aime!

— Elle m'aime, et cet amour est pour elle une source de tourments ; je ne puis survivre à cette pensée. Quand je n'y serai plus, ils la laisseront tranquille.

— Mais elle, elle ! vous ne songez point à sa douleur, en vous perdant?

— Oui, elle me pleurera quelques jours, et puis elle se consolera.

— Stanislas! et moi, et mon père, et ma sœur? dit Charles d'une voix éteinte.

— Vous avez raison, Charles, de me rappeler ces liens sacrés. Ce n'est pas que je les oublie, mais je ne m'appartiens plus ; ce n'est pas ma faute.

— Et Dieu ! répliqua le chevalier.

— Dieu me voit et me juge ! chevalier, je ferai mon devoir.

— La revue produit un bien mauvais effet, dit la princesse de Tarente en quittant la croisée ; nous sommes perdus !

— Charles, demanda à voix basse la duchesse ; la reine désire avoir quelques nouvelles, quelques détails ; en avez-vous appris ?

— Aucuns, madame. Paris est en révolution complète, et tout me fait craindre que nous ne soyons pas les plus forts.

— Oseront-ils attaquer le roi ?

— Ils oseront tout. Avez-vous oublié les journées d'octobre, celles de juin ? Les factieux connaissent maintenant la route du Palais; ils ne se feront pas faute de la suivre.

— Que devenir, Charles ?

— Moi, Gabrielle, je vais combattre, je vais défendre à la fois et le roi et vous. Je vous en conjure, ne vous exposez pas.

— C'est moi qui vous prie de ménager vos jours ; moi, je suis en sûreté. Songez que vous êtes ma vie et mon bonheur.

— Je serai fort avec cette assurance, ma bien-aimée, et pourtant, je tremble pour vous. Hier, en vous engageant à venir ici, je ne savais pas la véritable position des choses. Il fallait vous faire sortir de Paris; il n'y a plus de salut probable dans ses murs.

— Je ne l'aurais pas quitté, Charles. Où vous êtes, je veux être ; sans cela je ne serais pas digne de vous.

— Oh ! mon Dieu ! murmura le jeune homme, protégez-la ! Stanislas et le chevalier interrompirent cette conversation, commencée à voix basse.

— Madame la duchesse, dit Stanislas visiblement ému, voici le moment de nous rendre à notre poste, le danger approche, il sera terrible ; voulez-vous vous charger d'un testament de mort ?

— Encore ces idées, monsieur !

— Ne me refusez pas, madame ; cela vous portera bonheur.

— Je suis prête à vous entendre.

— Vous lui direz, n'est-ce pas ? que mon dernier soupir est à

elle; vous lui direz que j'ai pensé à elle jusqu'au moment suprême; vous lui direz que je l'aime et que je meurs.

— Non, cela est impossible!

— Et puis, vous serez heureuse, vous, madame, heureuse avec mon Charles, et tous deux vous la consolerez; vous lui parlerez de moi, afin qu'elle ne m'oublie pas tout à fait. Vous me le promettez, et j'y compte. Maintenant, adieu; et fasse le ciel que nous ne nous rejoignions jamais.

Sans attendre de réponse, il se jeta au milieu des gentilshommes qui marchaient à la rencontre de la famille royale.

— Mon pauvre frère! s'écria Charles, il a le découragement de ceux qui sont frappés à mort.

— Charles, interrompit la duchesse, nous allons nous séparer. Allez et pensez à moi.

— Madame, reprit le chevalier, n'ayez pas d'inquiétude, je serai là.

M. de Sombreuil prit la main de la duchesse et la baisa. Ils étaient presque seuls dans l'appartement. La foule s'était portée au-devant du roi. Le moment fut solennel. Ils pouvaient ne plus se revoir. Les grandes crises ont cela de particulier, qu'elles font tomber tous les voiles; ainsi cet amour, si caché depuis des années, se montra au grand jour, devant un danger aussi terrible. Le monde est oublié en face de la mort. Stanislas, si craintif envers madame de Fécand, ne songea non plus qu'à sa passion. L'éducation, les convenances se taisaient; c'était le règne du cœur, mais c'était aussi celui des actions sublimes!

Le roi entra alors dans le plus grand abattement.

— Tout est perdu, dit la reine à madame de Lamballe, ainsi que je l'avais prévu, cette espèce de démonstration a fait plus de mal que de bien.

Déjà les insurgés se rangeaient en bataille en face du château. La reine appela M. Rœderer.

— Monsieur, lui demanda-t-elle, le roi peut-il compter sur vous?

Rœderer s'inclina en silence.

— Que veulent ces malheureux égarés? quel motif les dirige? Il faut à tout prix éviter l'effusion du sang, il faut aussi conserver à la majesté royale le respect qui lui est dû. Le roi recevra les députés qui s'expliqueront au nom de tous ; vous pouvez le leur annoncer de sa part.

— Et s'ils refusent, madame ?

—Alors, monsieur, vous viendrez reprendre les ordres du roi.

— Mon Dieu ! dit la reine pendant que Rœderer était absent, que ne puis-je aller à sa place ! Oui, je voudrais lui parler moi-même, à ce pauvre peuple ; je voudrais me présenter seule à ses coups, et il ne me serait point fait de mal. Je le connais, il est généreux, et avec du courage on le domine. Voyez si le 6 octobre ils n'ont pas crié : Vive la reine! lorsque j'ai paru sur le balcon, sans être accompagnée ?

Un effroyable cri, un cri poussé par dix mille bouches répondit à ces mots ; c'étaient les forcenés qui refusaient la proposition de Rœderer. Tout le monde se précipita vers les croisées ; la duchesse se jeta devant la reine.

— N'approchez pas, madame, on va tirer peut-être !

— Emmenez mes enfants, s'écria précipitamment la reine en se tournant vers madame de Tourzel, gouvernante de monsieur le dauphin, et vous, ma chère duchesse, laissez-moi passer, le roi m'attend et je veux le rejoindre.

— Oh ! madame ! madame !

Rœderer rentra.

— Ils ont refusé, madame, Votre Majesté a dû l'entendre; que dois-je faire maintenant ?

— Repousser la force par la force, n'est-il pas vrai, sire ?

— Madame, reprit le roi, cela est horrible ! Ordonner le massacre de mes sujets, je ne le puis.

Et une vive anxiété se peignait sur ses traits.

Une décharge générale fit retentir le palais.

Le roi couvrit son visage de ses deux mains.

— Je ne saurais entendre cela, ces pauvres gens! Mais qui a donné cet ordre ?

— Vous n'avez rien à craindre pour eux, sire, dit la reine, pâle comme une statue de marbre et toujours calme dans le danger, regardez ce qui se passe.

Elle lui montra les canonniers qui avaient déchargé leurs armes en l'air et qui fraternisaient avec le peuple.

— Maintenant, il ne faut plus penser à se défendre, répondit le roi, d'un ton résigné.

— Si le roi veut écouter un conseil salutaire, pour éviter l'effusion du sang, il viendra se mettre en sûreté au sein de l'Assemblée nationale, reprit Rœderer.

La reine releva la tête.

— Je me ferais plutôt clouer aux murailles de ce château que d'en sortir!

— Vous voulez donc, madame, continua le syndic, exposer la vie de votre époux, la vôtre et celle de vos enfants!

Marie-Antoinette baissa les yeux.

Louis XVI réfléchit un instant, puis il se leva, tendit la main la reine et dit à sa famille:

— Partons, il n'y a plus rien à faire ici.

— Oh! monsieur, puissiez-vous ne jamais vous en repentir! murmura la malheureuse femme.

On amena monsieur le dauphin et Madame royale. Tout ce qui se trouvait dans l'appartement était profondément ému. Un pressentiment involontaire leur disait à tous qu'ils ne reverraient plus leurs souverains. Ils furent au moment de s'agenouiller devant eux. La reine s'avança vers un groupe de femmes, qui pleuraient; elle était, comme à l'ordinaire, digne et presque froide.

— Mesdames, leur dit-elle, du courage. Nous nous retrouverons. Votre affection pour nous vous a conduites dans ce danger terrible: croyez à notre reconnaissance; si j'étais libre, je le partagerais avec vous, n'en doutez pas. Cependant je vous engage à ne pas chercher à sortir. Notre départ va dissiper ces masses, et vous vous retirerez plus tranquillement. Et vous, duchesse, c'est un adieu, ajouta-t-elle à voix basse, en se tournant vers madame d'Éponnes, n'oubliez pas votre promesse.

Elle lui tendit sa main ; la duchesse la baisa en sanglotant.

— Madame ! madame ! que Dieu sauve Votre Majesté, répétait-elle.

— *Domine, salvum fac regem*, duchesse, reprit la reine, c'est ce qu'il faut dire !

Le cortége se mettait alors en marche; madame d'Éponnes suivit des yeux et les mains jointes cette infortunée princesse qu'elle ne devait plus revoir ; l'univers sait comment cette vie si belle se termina sur un échafaud.

Bientôt après le départ du roi, ces femmes et ces gentilshommes, venus pour défendre leurs princes, lorsqu'ils se virent seuls dans ce château, en face des tigres qui les attendaient pour assouvir leur rage, commencèrent à penser à eux.

— Maintenant, Charles, dit la duchesse à monsieur de Sombreuil qui l'avait rejointe, notre tâche est finie. Vous ne me quitterez plus et nous sortirons ensemble de ce malheureux palais.

Une détonation l'interrompit. Les balles sifflèrent autour d'eux, les carreaux se cassèrent, les fenêtres se brisèrent. Une confusion générale en résulta ; on entendit des cris, des plaintes, des menaces, c'était horrible. La duchesse tomba involontairement à genoux.

— Quelle trahison, s'écria Stanislas, on nous attaque, défendons-nous, ou mourons les armes à la main, en vrais gentilshommes.

— Enfermez les femmes dans l'appartement de la reine, elles y seront moins exposées, répondirent plusieurs voix, et nous, descendons au-devant des ennemis.

Toutes les dames présentes se rendirent à cet avis. La duchesse s'approcha de Charles avant de les suivre.

— Adieu, murmura-t-elle, si nous ne nous revoyons plus sur la terre, nous nous rejoindrons dans le ciel.

Ils se regardèrent, et dans ce regard tout ce que la tendresse a de plus vrai, le dévouement de plus exalté, la passion de plus ardent se trouva réuni.

La duchesse avait repris son sang-froid. Elle calculait les

chances de salut qui leur restaient, et elle en voyait un bien petit nombre. Au moment où elle entrait dans l'appartement de la reine, elle aperçut une femme du peuple, se débattant avec deux valets de pieds, qui lui refusaient le passage. Les habits de cette femme étaient froissés, ses cheveux en désordre, tout en elle annonçait qu'elle avait eu plus d'une lutte à soutenir; la duchesse s'approcha. Et, après l'avoir envisagée, elle recula de deux pas en arrière ; c'était madame de Fécand.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, vous ici !

— On m'a oubliée, répondit la marquise pouvant à peine parler, je me suis échappée sous ce costume, et je suis venue.

— Laissez entrer madame, interrompit la duchesse, je réponds d'elle.

— Où est-il, chère duchesse? demanda madame de Fécand à l'oreille de Gabrielle.

— A son devoir, madame, et nous allons prier pour lui.

— Non, non, je veux le voir. Ces haillons me déguisent ; ils sont ma sauve-garde ; ils le protégeront aussi.

— Il m'a chargée d'une mission pour vous, Geneviève.

— Pour moi ! oh ! dites vite.

— Suivez-moi et je vous en ferai part. Ici, entourées comme nous le sommes, je ne le puis.

Elles passèrent dans l'appartement de la reine, encore tout empreint du souvenir de cette adorable princesse.

— Parlez, parlez, duchesse, répétait la marquise qui tressaillait à chaque détonation. Ils le tuent peut-être à présent.

—Il vous conjure de rester près de moi, c'est son dernier vœu.

— Mais, encore une fois, je veux le voir !

— Mesdames, ajouta Gabrielle, feignant de ne pas entendre, barricadons les portes et les fenêtres, cela gagnera du temps et peut-être viendra-t-on à notre secours avant que les issues ne soient forcées.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ par les domestiques restés fidèles. Madame d'Éponnes retenait toujours la main de la marquise, qui cherchait presque à lui échapper.

— Oh! laissez-moi partir! disait-elle. Mon Dieu! mon Dieu!

Les sanglots déchiraient sa voix. Elle ne songeait ni à elle, ni au sort qui la menaçait; certaines passions ont cette noble faculté de vivre dans un autre. Il n'y avait alors pour madame de Fécand, ni royalistes, ni révolutionnaires; il n'y avait que Stanislas, tout disparaissait devant lui, et si les portes n'eussent pas été promptement barricadées, les efforts de son amie auraient été impuissants à la retenir : elle se fût jetée au milieu du carnage.

— Maintenant, mesdames, continua la duchesse qui, par son sang-froid, dominait ses compagnes, allumons ces lustres et ces girandoles, leur lumière éblouira les assassins et nous sauvera de leur première fureur, c'est l'essentiel; nous aurons le temps de leur parler, et il est possible qu'ils nous écoutent.

Un valet de pied ouvrit une porte, Geneviève y chercha un passage, la duchesse la rejoignit :

— Malheureuse! lui dit-elle, voulez-vous le perdre!

Ce seul mot arrêta madame de Fécand.

Le bruit devenait de plus en plus affreux, les coups de fusil se succédaient; des pas précipités se faisaient entendre dans les antichambres.

— Oh! mon Dieu! disait Geneviève, ils l'auront massacré!

— Nous allons les rejoindre, reprit la duchesse; à genoux et prions.

La position de ces pauvres victimes était horrible, le combat se rapprochait; on luttait corps à corps et le nombre devait l'emporter sur la valeur. Bientôt on enfonça les portes; une horde de brigands parut et resta éblouie sur le seuil. Ce que madame d'Éponnes avait prévu, arriva. En effet, le tableau qui se présentait avait quelque chose de magique, surtout pour des gens qui avaient traversé un rempart de sang pour arriver jusque-là.

Cet appartement somptueux, où rien n'annonçait le désordre, encore tout parfumé de fleurs, ces ornements, ces dorures, ces glaces brillant à l'éclat de cent bougies, ces femmes épouvantées, en grande parure, les unes agenouillées, les mains tendues ver

eux, les autres plus fières et plus courageuses, du nombre desquelles était madame d'Éponnes, debout et les regardant en face, sans frissonner. Il y avait là quelque chose d'imposant, de bizarre et de douloureux tout à la fois.

La duchesse portait dans sa contenance une noblesse si remarquable qu'elle inspira le respect à un de ces misérables, qui, remis de son premier étonnement, s'avança vers elle..

— Vous n'avez donc pas peur? lui demanda-t-il.

— Non, répondit-elle, il ne m'arrivera que ce qu'il plaira à Dieu.

— Eh bien! reprit cet homme, cela est bien à vous de ne pas me craindre, je vous sauverai.

— Je ne suis pas seule; il faut aussi emmener ma compagne.

— Je ne puis en faire sortir qu'une.

— Alors je reste.

— Monsieur, disait la marquise, sauvez-la et laissez-moi, c'est tout ce que je demande.

Il les regarda toutes deux, puis il appela un de ses camarades.

— Je connais ces femmes, dit-il, elles sont bonnes patriotes, et il faut les enlever d'ici. Prends celle-là, et il lui montrait la marquise, je me charge de l'autre.

Ils marchèrent au milieu des débris des lustres, des meubles, des porcelaines que l'on brisait. Les femmes criaient, les hommes vociféraient; la plus vile populace se ruait sur ces lambris royaux, en hurlant des injures contre l'*Autrichienne*. Ils foulèrent aux pieds des cadavres étendus dans les antichambres. Geneviève se faisait traîner presque de force.

— Monsieur, disait-elle d'une voix déchirante, savez-vous si tous les gentilshommes sont sauvés.

— Ma pauvre amie a la tête troublée par la frayeur, répliquait la duchesse; monsieur, arrachez-nous d'ici.

Elle recommandait son âme à Dieu à chaque pas, car de nouveaux dangers se succédaient sans cesse. Leurs conducteurs furent arrêtés dix fois par les questions des forcenés, et ils eurent plus d'une discussion à soutenir; enfin, ils se servirent du nom

de Santerre et dirent qu'ils agissaient d'après ses ordres, et qu'ils conduisaient ces aristocrates en prison. Ils parvinrent de la sorte jusqu'à une porte des souterrains près des cuisines, et sortirent par la grille du pont Royal. Là, ils demandèrent à leurs compagnes où elles voulaient aller.

— Chez moi, répliqua la duchesse, à l'hôtel d'Éponnes.

— Vous y trouverez-vous en sûreté?

— Je l'espère.

— Nous allons vous escorter jusque-là. Vous êtes une brave femme, vous avez eu confiance, et je tiens à vous montrer que je le mérite.

Gabrielle, pendant tout ce trajet, s'était crue le jouet d'un songe. Elle avait oublié la lettre de la reine; maintenant qu'elle se sentit plus calme, cette pensée lui revint à la mémoire, elle trembla en pensant qu'on aurait pu la lui dérober. Son affreuse inquiétude pour Charles dominait pourtant toutes ses facultés; quant à madame Fécand, elle avait presque perdu la tête de douleur.

Elles arrivèrent ainsi à l'hôtel d'Éponnes; aussitôt qu'elle eut mis le pied dans la cour, épuisée de la violence qu'elle s'était faite, et des émotions qui l'avaient assaillie, la duchesse tomba sans connaissance.

V

LE NID DÉSERT

Pendant que ces événements se passaient aux Tuileries, une partie des insurgés s'était portée sur les Invalides. On les entendit et on les aperçut de très-loin. M. de Sombreuil fit fermer les grilles et les portes, ordonna que chacun fût à son poste et que l'on braquât les canons sur les bandes qui se présentaient. Il y eut alors parmi le peuple un moment d'hésitation. Les vieux soldats faisaient bonne contenance: ils attendaient de nouveaux

ordres, et tout annonçait une résistance énergique de leur part. Le gouverneur était dans son salon, avec son état-major et ceux des officiers qui n'étaient pas nécessaires au commandement. Mademoiselle de Sombreuil parut au milieu d'eux.

— Que voulez-vous, Marie? lui dit tendrement le comte. Ce n'est pas ici votre place, retournez dans votre appartement.

— Mon père...

— Eh bien! que signifie cela? avez-vous peur, mon enfant?

— Peur! répondit-elle en rougissant beaucoup; non, monsieur, je n'ai pas peur.

— Alors qu'est-ce donc? Je suis pressé, ma fille, mon temps n'est pas à moi, vous le comprenez: expliquez-vous promptement.

— Je vous demande une grâce, lui dit-elle à voix basse, permettez-moi de rester ici.

— C'est impossible, Marie. Ce salon va devenir le centre de nos opérations.

— En quoi vous gênerais-je, mon père? Je suis bien connue de ces messieurs; et si nous succombons, je serai plus en sûreté que dans ma chambre, seule avec mes femmes,

— Mais, ma fille, vous seriez au milieu du danger.

— Je serai près de vous, mon père; je vous verrai, je suivrai vos pas, je saurai comment vous supportez ces émotions si fatigantes à votre âge. Et puis, mes frères combattent ailleurs; je dois être à vos côtés. Qui vous soignera si vous souffrez? qui vous sauvera si vous êtes en péril? moi, mon père, moi qui suis votre fille, la fille d'un soldat, et qui montrerai, lorsqu'il en sera temps, que les femmes aussi ont du courage.

— Demeurez donc, puisque vous le voulez, Marie; mais de la prudence, je vous en conjure.

— Mon père, je dois compte à mes frères de votre vie et de la mienne. Soyez tranquille.

En ce moment on entendit des cris affreux : un officier entra.

— Qu'y a-t il, monsieur? demanda le comte.

— L'hôtel est cerné, mon général; les révoltés haranguent

les soldats qui, malgré tous nos efforts, commencent à les écouter.

— Il faut faire taire ces bavards. Qu'on tire dessus !

— Les soldats refuseront, mon général.

— Alors tirez vous-même.

— Il suffit, monsieur le comte.

— Vous comprenez, messieurs, que nous devons mourir ici plutôt que de livrer l'hôtel à une horde de révoltés ; nous, les débris des vieilles troupes françaises, nous, comblés des bienfaits du roi, et qui tenons tout de sa munificence. Aussi je déclare lâche et traître le premier qui parlera de se rendre, et je me ferai tuer là, dans cette place dont mon souverain m'a confié la garde ; Dieu aura pitié de ma fille. — Vive le roi !

— Vive le roi ! répétèrent les officiers.

— Et vive monsieur le gouverneur ! ajouta le vicomte.

Ce cri trouva le même écho que l'autre.

— Merci, messieurs, reprit le vieillard ; soyons fidèles et vigilants, l'honneur restera sauf, au moins. Monsieur de Sorcy, allez voir ce qui se passe, et rendez-m'en compte.

Le vicomte obéit.

— Mon père, dit Marie, qui regardait à la fenêtre, les invalides ouvrent les portes !

— Cela est-il vrai ? s'écria le comte en s'élançant vers elle. Grand Dieu ! ils vont pénétrer dans la cour. Messieurs, suivez-moi ; c'est ici le moment de tenir vos promesses.

Il sortit du salon, l'épée à la main, escorté des officiers et de son état-major personnel. Marie entendit alors un coup de fusil : elle courut à la porte, un des aides de camp de son père, atteint par une balle, tomba dans le vestibule. Les domestiques le relevaient déjà ; elle lui fit prodiguer les secours nécessaires, et retourna à son poste d'observation.

Le comte s'avançait au-devant des insurgés, criant aux soldats qu'ils étaient des traîtres et des infâmes, et marchant avec l'activité de la jeunesse. A sa voix, les invalides, accoutumés à l'obéissance, s'arrêtèrent et se regardèrent indécis.

— Pointez vos canons, répétait monsieur de Sombreuil ; mi-

traillez cette canaille, montrez que vous êtes des hommes d'honneur et de courage.

Un homme du peuple le coucha en joue : le coup partit et ne l'atteignit pas.

Pendant que le gouverneur et les officiers employaient leurs efforts pour contenir leur troupe dans le devoir, les bas officiers les travaillaient dans un sens contraire.

— Livrez-nous les armes ! criaient les factieux, ou nous mettons le feu à votre tanière !

— Mon général, dit un capitaine, nous allons être forcés : ne vaut-il pas mieux...

— Taisez-vous, monsieur, je ne puis entendre de semblables paroles.

En effet, les soldats et le peuple continuaient leurs pourparlers : le résultat fut l'ouverture d'une porte, et la foule se précipita dans la cour.

Monsieur de Sombreuil s'élança à une pièce de canon, la pointa lui-même sur un groupe de rebelles, et il allait y mettre le feu ; le vicomte arrêta son bras.

— Toute résistance est inutile, mon général, ils sont les maîtres de l'hôtel. Évitons l'effusion du sang.

Le comte devint pâle comme un linge.

— Ils ne sont pas encore nos maîtres, je suppose, répondit-il. A moi, messieurs, et défendons-nous.

Les officiers vinrent se réunir autour de leur chef ; mais, excepté le vicomte et deux jeunes gens attachés à la personne du général, c'étaient des infirmes et des vieillards ; on les désarma et on en tua quelques-uns. Les autres furent entourés et conduits avec monsieur de Sombreuil dans le salon où Marie était restée.

Tout cela fut l'affaire de quelques minutes. Cette populace effrénée emmena ses prisonniers en les maltraitant et en les menaçant. Ceux qui tenaient le comte le garrottèrent pour le faire rester en repos, car il se débattait et refusait d'obéir.

— Tu vas nous livrer les armes que tu as cachées, vieux gre-

din! lui disaient-ils; nous ne sommes venus ici que pour cela, et nous n'aurions point rompu tes portes si tu les avais ouvertes.

Marie se précipita au-devant de la bande.

— Ne faites pas de mal à mon père! s'écria-t-elle; c'est un vieillard!

Il y avait dans le geste et dans l'accent de cette jeune fille quelque chose qui inspirait le respect. Elle prit la main du comte, meurtrie par les cordes, et la baisa. On le fit asseoir dans un fauteuil; elle se mit à genoux devant lui. Personne n'osa s'y opposer.

— Où sont les armes? demanda celui qui paraissait le chef.

— Vous ne le saurez jamais, répondit le gouverneur.

— Nous te le ferons bien dire, s'écria cet homme en marchant sur lui la hache levée.

L'intrépide vieillard ne baissa pas le regard; mademoiselle de Sombreuil resta comme un rempart devant lui.

— Otez-vous, ma fille, lui dit-il, ôtez-vous; ils vous blesseront peut-être.

Chose étrange! pas un de ces forcenés ne porta la main sur elle.

— Livreras-tu tes armes, encore une fois! hurla la foule.

— J'ai juré entre les mains du roi, mon maître, de ne rendre cet hôtel et ce qu'il renferme, que d'après un ordre de lui; je tiendrai mon serment.

— Qu'on le fusille! reprit celui qui avait déjà parlé.

Marie jeta un cri affreux et se cramponna plus fortement à son père.

Un homme en uniforme de soldat s'avança alors et dit:

— Si vous voulez me suivre, je vous mènerai à quelqu'un qui connaît la cachette.

Le vicomte était là, près de monsieur de Sombreuil, lorsque ces paroles furent prononcées; le général se tourna vivement de son côté.

— Entendez-vous? lui demanda-t-il.

— Cela est impossible, répliqua monsieur de Sorcy à voix basse; c'est une ruse pour nous sauver.

— Dieu le veuille !

La foule se porta à la suite du transfuge ; les prisonniers restèrent presque seuls avec ceux qui les gardaient.

— Mon Dieu ! murmurait le comte, je suis déshonoré !

— Non, non, mon père, vous avez fait votre devoir, le roi vous en tiendra compte.

— On t'aurait laissé tranquille, si tu avais voulu obéir à la nation, vieux loup, lui répliqua l'homme le plus près de lui.

— Grâce au ciel, mes fils n'ont pas vu la défaite de leur père! vicomte, s'ils vous épargnent, vous remettrez ma fille à ses frères.

Un hourra retentit dans les appartements : les insurgés reparurent, tenant à la main des fusils, des sabres, des pistolets, des paquets de poudre. Ils avaient découvert le dépôt.

Monsieur de Sombreuil leva les yeux au ciel et les baissa soudain devant le regard de sa fille.

— Il y a eu un traître, murmura-t-il; et lequel, grand Dieu!

— Nous avons deviné la ruse, gouverneur; aussi nous allons te dispenser d'avoir à l'avenir la peine de garder cet hôtel, où il ne reste plus rien que des débris de vieux soldats. Tu vas nous suivre à l'Abbaye.

Le vieillard se leva sans répondre, accablé sous le poids de ses pensées. Tout à coup il s'arrêta.

— Et ma fille? dit-il ; permettez-moi de l'embrasser encore.

Marie se jeta à son cou.

— Je ne vous quitterai pas, mon père, je ne vous quitterai jamais.

— Ne l'écoutez pas, messieurs, reprit le comte cette pauvre enfant ne vous a point offensés ; laissez-la libre.

Les brigands se consultèrent.

— Eh qu'elle vienne ! s'écrièrent les plus féroces, c'est une aristocrate.

— Oh ! merci, merci, répondit-elle.

Elle voulut soutenir son père.

— Messieurs, ajouta-t elle, ôtez-lui ces liens, ils le blessent. Je vous en conjure.

— Il s'échappera.

Elle porta sur eux tous un regard assuré.

— Je vous donne ma parole d'honneur, reprit mademoiselle de Sombreuil, que ni mon père ni moi, nous ne chercherons à nous enfuir.

Cette jeune fille, ainsi que je l'ai dit plus haut, portait en elle quelque chose d'indéfinissable, qui imposait aux bourreaux. Ils lui obéirent presque sans murmurer.

Monsieur de Sombreuil, sa fille, le vicomte, les autres officiers des Invalides, furent dirigés sur différentes prisons. Ce jour commença la série d'arrestations qui ne devait finir qu'après le régime de la terreur.

Vers la même heure, les Tuileries avaient été prises et les Suisses massacrés. La populace remplissait les rues; les honnêtes gens, renfermés chez eux, faisaient des vœux pour le rétablissement de l'ordre, et tremblaient qu'on ne vînt les attaquer. Messieurs de Sombreuil et le chevalier se battirent comme des lions, et, par une espèce de miracle, ils ne furent point atteints. Monsieur de Lage, seul, reçut un coup de sabre sur le bras. La blessure, très-légère, ne l'empêcha point de continuer à se défendre, et, toujours en combattant, accompagnés de quelques gentilshommes, ils purent atteindre le quai et se disperser dans la foule, où bientôt on ne fit plus attention à eux, tant chacun était occupé de soi-même.

Ils voulurent rentrer aux Tuileries; mais il leur fut impossible d'en approcher. Charles se mourait d'inquiétude.

— Voulez-vous m'en croire? lui dit le chevalier, allons à l'hôtel d'Éponnes; là nous saurons des nouvelles de madame la duchesse; si nous n'en apprenons pas, nous reviendrons ici, et nous recommencerons nos recherches.

— Sans doute; mais comment faire? répondit Stanislas. Avec ces habits, nous ne ferons pas vingt pas sans être reconnus.

Ils étaient descendus au bord de la rivière, pour se soustraire aux regards. Près d'eux se trouvait un bateau de blanchisseuses; Charles s'approcha d'elles.

— Nous allons être massacrés si l'on nous reconnaît, leur dit-il. Voulez-vous nous sauver?

Sa beauté si remarquable lui servit de bouclier dans cette occasion.

— Par ma foi! il serait dommage de voir tuer de charmants jeunes gens comme vous, répondit une grosse commère? Que faut-il que nous fassions? heureusement ils ont autre chose à penser que de regarder par ici.

Un enfant monta sur le parapet du quai, et se mit à crier :

— Eh! eh! des Suisses qui se cachent!

— Veux-tu te taire, vilain marmot! tu n'y connais rien; ce sont de bons volontaires de la garde nationale qui se reposent auprès de nous, cria encore plus fort la blanchisseuse.

Les jeunes gens entrèrent sous la tente; et là, leur faisant ôter leurs habits teints de sang, elle jeta ces habits dans la rivière; puis elle les affubla avec des vestes en cotonnade qui se trouvaient parmi son linge, et pansa le chevalier. Il ne leur manquait plus que la coiffure.

— Attendez-moi ici, dit-elle, je vous trouverai cela. Ne sortez pas surtout, ou tout serait perdu.

Elle monta précipitamment l'escalier, emmenant avec elle deux de ses ouvrières. Une demi-heure après, elles étaient de retour, portant chacune dans leur tablier un chapeau d'artisan.

— Il est bien heureux, continua-t-elle en riant, que je sois venue veiller à mon linge, dans la crainte qu'on me l'emportât, car les bons patriotes peuvent malheureusement être des voleurs; sans cela, que seriez-vous devenus? Ah! ôtez maintenant les boucles de vos souliers, elles sont trop brillantes. Nouez-les avec ce ruban noir : très-bien! encore un avis : gardez vos mains dans vos poches; vous les avez si blanches que vous ne pouvez pas être des ouvriers.

Charles, qui portait la parole pour ses camarades, voulut remercier la brave femme, et lui laisser leurs bourses.

— Gardez votre argent, répliqua-t-elle, je n'en ai que faire, et vous pouvez en avoir besoin, mes pauvres enfants. Que Dieu

vous protége ! Allez-vous-en maintenant, vous voilà méconnaissables.

— Partons, reprit Charles, je ne puis attendre davantage.

— Ne marchons pas si vite, dit Stanislas, on nous regarde.

Charles sentait son cœur se glacer à l'idée des dangers de Gabrielle; il pressait involontairement le pas, malgré les observations de son frère.

— La mort n'a pas voulu de moi, murmurait Stanislas; je suis bien malheureux !

— Pourvu que mon père, que ma sœur !...

— Oh ! nous irons vers eux, nous irons tout à l'heure; ils doivent être dans des inquiétudes affreuses.

Ils arrivèrent enfin à l'hôtel d'Éponnes. Charles n'avait pas la force de parler.

— Madame la duchesse ? demanda le chevalier.

Le suisse hésita un peu, il ne les reconnaissait pas.

— C'est moi, dit Charles, monsieur de Sombreuil : répondez, madame la duchesse ?

— Elle est chez elle, répliqua le suisse, avec madame la marquise de Fécand.

Les deux frères traversèrent la cour et entrèrent dans l'hôtel. Un domestique les annonça.

La scène qui suivit ne peut se décrire. Ils ne songèrent point à cacher leur bonheur. La duchesse était seule dans son oratoire. Geneviève, épuisée de souffrances, parcourait le jardin comme une folle. Ce fut là que Stanislas la rencontra.

— Gabrielle !

— Charles !

S'écrièrent à la fois ces deux êtres qui avaient cru ne jamais se revoir.

— Oh ! mon Dieu ! je vous remercie, ajouta la duchesse.

— Vous n'êtes pas blessée ?

— Et vous ?

— Non, rien.

— Et Stanislas?

— Rien.

— Et le chevalier?

— Une égratignure.

— Où sont-ils?

— Le chevalier dans votre salon; Stanislas, je le pense, auprès de la pauvre marquise.

Alors ils se racontèrent mutuellement ce qui leur était arrivé, les périls qu'ils avaient courus, les dangers auxquels ils avaient échappé, et ils se parlèrent de leur amour, et ils ne songeaient plus qu'il y eût au monde un trône détruit, un peuple révolté, des martyrs et des bourreaux. Pourtant enfin, le souvenir de son père se glissa dans le cœur de Charles.

— Mon Dieu, dit-il, je suis un infâme; et mon père!

— Vous ne savez pas de ses nouvelles?

— Je n'ai pensé qu'à vous. Mais il faut nous rendre aux Invalides; nous y sommes attendus avec une anxiété douloureuse.

Il se leva alors et appela son frère. Stanislas vint seul.

— Vous êtes heureux! dit-il avec amertume, vous vous félicitez d'avoir échappé à la mort; nous nous plaignons de ce qu'elle nous a épargnés, nous!

— Oh! mon frère! lui répondit Charles, vous ne nous aimez pas!

Stanislas lui serra la main en silence.

— Allons maintenant rassurer mon père, ma sœur; nous les avons trop oubliés.

Le chevalier venait de les rejoindre. Une profonde mélancolie régnait sur son visage. Au milieu des passions qui se croisaient autour de lui, la certitude de son isolement le blessa jusqu'au fond de l'âme. Malgré lui, il sentit que jamais il ne connaîtrait ce sentiment, dont la puissance lui semblait si grande.

— Je puis mourir, pensait-il, personne ne s'inquiétera de moi!

— Partons, partons, messieurs; vous avez d'autres cœurs qui vous attendent, disait-il aux deux frères.

— Nous reviendrons ! reprirent-ils tous les trois.

Madame de Férand n'avait point paru. Elle cachait ses larmes, car elle était coupable, et quelque pur que soit un amour défendu, il ne se découvre que devant Dieu.

Messieurs de Sombreuil coururent aux Invalides. Personne ne fit attention à eux, ils rencontrèrent des groupes qui se dirigeaient de plusieurs côtés différents, quelques-uns emmenaient des prisonniers.

A peu de distance de l'hôtel, ils eurent un pressentiment de leur malheur. Plusieurs invalides à moitié ivres passèrent à côté d'eux, donnant le bras à des hommes du peuple.

— Mon père a défendu cela, dit à voix basse Charles au chevalier.

— Mon frère, interrompit Stanislas, si nous allions trouver en arrivant notre père assassiné et notre sœur déshonorée?

— Oh ! taisez-vous !

— On voit bien que vous êtes heureux, vous n'osez pas prévoir le malheur.

A mesure qu'ils approchaient, le désordre se révélait d'une manière plus positive, ils doublèrent le pas ; les grilles arrachées, les canons enlevés, les postes vides ne leur laissèrent plus de doute ; tous les trois s'élancèrent vers le salon.

— Mon père ! Marie ! s'écriaient-ils.

Rien ne leur répondit.

Ils cherchèrent encore ; cette grande maison était déserte, pillée, les meubles brisés, les glaces en morceaux, les lieux où ils avaient passé tant d'heures tranquilles et en douce intimité, souillés maintenant de sang et de boue, ne leur offraient plus qu'une image de désolation.

— Il fallait rester ici et les défendre, dit Charles, c'était notre premier devoir.

— Un vieillard ! un enfant ! les laisser seuls, reprit Stanislas, nous sommes coupables.

— Allons aux casernes, ajouta le chevalier, qui seul conservait un peu de sang-froid, nous connaîtrons la vérité.

Ils y coururent.

— Mon père, ma sœur, où sont-ils? demanda Charles à un bas officier qui descendait l'escalier.

— Hélas! monsieur, ils sont à l'Abbaye.

— Bien portants?

— Oui, monsieur.

— Sans aucun outrage?

— Non, monsieur, mademoiselle de Sombreuil n'a pas quitté le général.

Le vieux soldat raconta alors avec enthousiasme la fermeté du gouverneur et le courage de Marie.

— Nous avons été trahis, ajouta-t-il, sans cela monsieur le gouverneur aurait tenu malgré le nombre des autres; ils ont emporté les armes, ils ont volé, détruit, déchiré tout, et puis ils ont emmené mon général.

— Et les officiers?

— Aussi.

— Le vicomte de Sorcy?

— Il est resté avec monsieur le comte.

— Que faire maintenant? dit le chevalier.

— Que faire! ne pas nous reposer un seul instant que nous n'ayons délivré mon père. Aller demander justice au roi quand il sera libre, à l'assemblée, au peuple, que sais-je, et nous l'obtiendrons, nous devons l'obtenir, s'écria Stanislas.

— Le roi sera-t-il jamais libre? mon frère.

— Charles, lorsque je vous parlais de malheurs pendant la route, vous avez voulu repousser cette pensée, vous voyez pourtant!

— Retournons chez madame d'Éponnes, elle nous donnera un bon conseil, reprit le chevalier.

— Hélas! continua Charles, dans ce misérable temps il faudrait réunir auprès de soi tous ceux qu'on aime, pour les défendre tous à la fois!

Les jeunes gens quittèrent les Invalides et reprirent le même chemin; leurs chapeaux rabattus sur leurs yeux cachaient leurs

visages, ils marchaient vite et sans parler. Au coin d'une rue ils rencontrèrent quelques patriotes, qui promenaient au bout d'une pique un trophée sanglant de la journée, la dépouille d'un Suisse.

— D'où venez-vous ? leur demandèrent ces hommes.

— Des Invalides.

— Étiez-vous ce matin aux Tuileries, y avez-vous travaillé ?

— Nous y étions et je suis blessé au bras, reprit le chevalier.

— Et vous venez des Invalides ?

— Oui, tout y est bouleversé, il paraît qu'on s'est battu aussi là ?

— Vous en verrez bien d'autres ! si vous êtes de braves gaillards, tenez-vous prêts : il y a de fameux coups à faire dans ces hôtels.

— C'est bon, nous n'y manquerons pas !

— Parbleu ! dit un de ces brigands en continuant sa route, si la patrie a beaucoup de jolis garçons comme celui à qui tu viens de parler, elle aura toutes les citoyennes pour elle.

— Comment avez-vous pu répondre avec autant de sang-froid, Charles, reprit Stanislas, moi je n'aurais pas pu m'empêcher de briser le visage de ces drôles, s'ils s'étaient adressés à moi.

— Ne faut-il pas que nous restions libres pour délivrer notre père et pour veiller sur *elles*, Stanislas !

Au moment où ils arrivèrent à l'hôtel d'Éponnes, un fiacre s'y arrêtait, la duchesse en descendit.

— Eh bien ? leur dit-elle.

— Hélas ! madame, ils sont prisonniers.

— Je le sais, le vicomte me l'a raconté.

— Le vicomte ? mais il a été arrêté avec eux.

— Monsieur de Fécand l'a fait relâcher.

— Le traître ! il nous a vendus !

— Et Geneviève ! Geneviève !

— Vous le voyez, je viens de la reconduire moi-même. J'ai

imaginé une histoire à laquelle ils ont eu l'air d'ajouter foi.

— Il fallait la garder près de vous, madame!

— Et son mari, monsieur?

— Oh! madame, ne lui demanderez-vous pas la grâce de mon père? interrompit Charles.

La duchesse le regarda avec des yeux pleins de larmes.

— Oubliez-vous donc que cet homme vous hait, lui répliqua-t-elle.

VI

UN RUISSEAU DE SANG

Le lendemain de ce jour affreux, messieurs de Sombreuil étaient réunis de bonne heure chez la duchesse, et tous les trois formaient un conseil pour chercher le moyen de délivrer le comte et Marie.

— Je ne puis supporter l'idée de savoir mon père entre les mains de ces scélérats, disait Charles.

— Ils ne lui feront point de mal, répondait Stanislas. Il faudra un jugement, et les débats prouveront qu'il a rempli son devoir.

— Vous ne les connaissez pas, reprit la duchesse. Je vois ces gens-là de près chez le marquis de Fécand; ils me font frémir; je les crois capables de tout.

— Et c'est au milieu d'un pareil cercle que vit Geneviève!

— Si vous saviez ce qu'elle y souffre!

— Comment monsieur de Sorcy n'emploie-t-il pas son crédit sur son beau-frère en faveur de son général?

— Je lui en ai parlé. Il m'a répondu, avec des larmes, que c'était pour lui un chagrin affreux, mais que le marquis ne voulait pas se mêler de cette affaire, dans la crainte de se rendre suspect.

— Et vous croyez au dévouement d'un tel homme, Charles? n'est-ce pas lui qui nous a vendus? N'est-ce pas lui qui a livré l'hôtel? Oh! si je le rencontre, il aura un compte terrible à régler avec moi, tout ce que je puis promettre, c'est de ne pas le chercher.

— Mon père et Marie sont dans cette affreuse prison; ils doivent y souffrir horriblement. N'y a-t-il pas au moins moyen de les voir?

— Impossible, on refuse les permissions.

— Madame la duchesse, demandez-en une.

— Je viens de vous le dire, monsieur, cela est inutile : les détenus sont au secret.

— Dans quelque cachot, sans doute!

— Et sont-ils seulement ensemble? Oh! ma pauvre sœur, que deviendra-t-elle!

— Quand devez-vous voir madame de Fécand?

— Aujourd'hui même.

— Je ne puis croire à l'ingratitude de son frère. Mon père l'aimait, il l'a comblé de bienfaits, et ne fût-ce que par respect pour madame, qui a dû porter son nom, je n'oserais pas l'accuser ainsi.

— Je parlerai, puisque vous le désirez; mais je suis sûre que je ne réussirai point, répliqua la duchesse.

— Eh bien! alors, nous délivrerons mon père.

— Comment cela?

— Je l'ignore; pourtant j'en suis sûr. Nous le voulons!

Les jeunes gens se levèrent pour partir, on annonça le vicomte.

— Qu'il attende! s'écria la duchesse en s'élançant vers la porte. Faites-le entrer dans la bibliothèque.

— Pourquoi cela, madame? je voudrais...

— Monsieur, au temps où nous vivons il faut éviter le bruit. Les honnêtes gens n'ont pas d'autre manière d'échapper au danger. Si vous ne vous êtes pas trompé, le vicomte peut vous nuire, il peut nuire à votre père; je suis moi-même entre ses

mains. Si au contraire c'est un homme d'honneur, vous auriez tort de l'insulter; vous comprenez donc que, dans tous les cas, il est plus sage de vous retirer sans le voir.

— Vous avez raison, madame la duchesse, puisque mon frère vous a confié son bonheur, je puis bien vous sacrifier ma vengeance.

— Gabrielle, ajouta Charles en lui baisant la main, songez-y, il est temps de s'expliquer avec le vicomte : je vous laisse le choix des moyens, car je suis sûr qu'ils seront convenables. N'oubliez pas nos prisonniers.

En rentrant chez eux, messieurs de Sombreuil y trouvèrent le chevalier qui les attendait avec monsieur de Locmaria. Leur visage annonçait de mauvaises nouvelles.

— Mon ami, dit monsieur de Lage, connaissez-vous les bruits épouvantables qui circulent dans Paris?

— Non, quels sont-ils?

— On assure que la Commune, pour effrayer les royalistes, médite des mesures atroces.

— Et que veulent-ils encore?

— Massacrer les prisonniers.

— Massacrer les prisonniers! des femmes, des enfants, des vieillards : c'est impossible!

— On vous l'a dit souvent, Stanislas, depuis le commencement de la révolution, reprit monsieur de Locmaria, vous ne voulez pas croire à l'infamie de ces monstres; vous les jugez avec vos idées, et vous ne comprenez pas les leurs. Ils sont capables de tout.

— Mais vous ne pensez pas, monsieur, qu'il est question d'égorger mon père, Marie, ces deux êtres si parfaits, si admirables!

— Il y en a mille autres dans ces infernals cachots; madame de Lamballe y a été conduite ce matin. Ils ont refusé de la laisser au Temple avec la famille royale.

— Le roi au Temple, mon père à l'Abbaye, *elle* au milieu des tigres, livrée à leur merci; savez-vous, Charles, qu'il y a de quoi perdre la tête!

— Et il ne faut pas la perdre, mon frère, il faut nous montrer dignes de notre position ; plus elle est embarrassée et douloureuse, et plus nous devons la combattre. Nous avons de l'or, en en donnant beaucoup nous ferons peut-être tomber les chaînes de mon père et de ma sœur. Essayons-y du moins, n'est-il pas vrai, monsieur? ajouta Charles en se tournant vers monsieur de Kergariou.

— C'est le moyen le plus salutaire, mes enfants. Voulez-vous me laisser le soin de l'employer? je suis moins connu que vous, et je réussirai mieux peut-être.

Les arrangements furent pris en conséquence. Stanislas proposant des plans inexécutables, et Charles tempérant par son sangfroid la vivacité de son frère. Au moment où ils venaient de se séparer pour commencer l'exécution de leurs projets, monsieur de Locmaria dit à son neveu :

— Votre ami est un homme admirable, et certainement, si les circonstances l'y appellent, il sera un héros.

— Je le suivrai partout, mon oncle.

— Alors que Dieu vous garde, mon neveu. Monsieur de Sombreuil a de hautes destinées et de grandes souffrances gravées sur son front.

Quelques jours se passèrent ainsi. La fermentation augmentait dans Paris, la Vendée commençait à se soulever, les Prussiens entrèrent en France, et bientôt la prise de Longwy mit le comble aux inquiétudes de l'Assemblée. La déchéance de Louis XVI avait été prononcée en sa présence même, il n'existait plus de frein aux entreprises des révolutionnaires, et les malheurs les plus inouis devaient en être la suite. Le féroce Danton et cette commune de Paris, à laquelle les actions les plus abominables de la terreur doivent être imputées, tous ces monstres sentaient que la puissance leur échapperait s'ils ne dominaient pas le parti modéré par une action décisive, qui porterait l'épouvante sur les trônes de l'Europe.

Les massacres furent décidés plus de huit jours avant leur exécution. Ils furent réglés comme une chose ordinaire et juste ;

la prise de Verdun devait en être le signal. On tremblait dans les familles. Les visites domiciliaires s'organisaient et chaque jour on arrêtait de nouvelles victimes.

Un soir, messieurs de Sombreuil, découragés et fatigués des démarches de la journée, s'étaient retirés de bonne heure et causaient avec le chevalier de leurs inquiétudes ; il faisait une chaleur sourde qui annonçait l'orage, et tous les trois, appuyés sur le balcon de leurs fenêtres, regardaient les nuages chargés d'électricité et portant la foudre.

— Notre avenir est aussi sombre que cet horizon, messieurs, disait Charles, les éclairs nous annoncent aussi la mort, la mort qui doit frapper ceux que nous aimons. Oh ! c'est horrible !

On sonna à la porte du modeste appartement où ils se cachaient, ils eurent tous la même pensée.

— On vient nous arrêter, dit Stanislas, nous vendrons chèrement notre vie.

Ils sautèrent sur leurs armes en se jetant un regard d'adieu. On sonna de nouveau.

— Personne ne connaît notre retraite, mais ils l'auront découverte, eux ! continua le chevalier, pendant que Charles demandait à travers la serrure ce qu'on leur voulait.

— Ouvrez, ouvrez, dit une voix tremblante, c'est une amie.

— Une femme ! s'écrièrent-ils.

Charles ôta les verroux. Une personne, enveloppée et cachée jusqu'aux yeux, se précipita dans la chambre et se laissa tomber sur un siége.

— Qui êtes-vous ? que cherchez-vous ? continua Charles.

— C'est moi, murmura-t-elle en arrachant son coqueluchon.

— Madame de Fécand !

— Oui, je viens vous sauver, je viens vous révéler l'horrible complot dont vous allez être victimes. On sait votre demeure et cette nuit vous serez arrêtés, vous serez conduits en prison.

— Eh bien ! qu'importe, interrompit Stanislas, nous rejoindrons mon père.

— Et moi, Stanislas? et votre frère, et ce jeune homme, et la duchesse, que deviendrons-nous tous?

Stanislas ne répondit pas.

— Il faut quitter cette maison à l'instant et vous réfugier ailleurs, dans quelques heures il sera trop tard.

— Madame, reprit Charles, à quels dangers vous exposez-vous? comment avez-vous pu venir jusqu'ici?

— C'est entre mes geôliers et moi une lutte incessante. Je leur ai déjà échappé une fois; aujourd'hui l'occasion s'est encore présentée, je l'ai saisie, et je ferai ainsi lorsqu'elle se présentera de nouveau.

— Dévouement sublime! murmura le chevalier, pourquoi faut-il blâmer un tel sentiment?

— Mon mari est à une réunion chez le maire de Paris, mon frère est près de la duchesse. Les domestiques sont descendus dans la rue. On ne m'a pas enfermée, j'étais à moitié folle d'inquiétude, car j'avais entendu la conversation de monsieur de Fécand avec le vicomte à votre sujet; je me suis décidée à tout risquer pour vous préserver de ce qui vous menace, il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu. Je suis sûre qu'on ne m'a pas suivie.

— Comment vous remercier de cette marque de bonté, madame?

— Nous n'avons qu'un seul moyen, c'est de conjurer madame de rentrer chez elle, on ne s'est peut-être pas aperçu de son absence.

— Rentrer déjà!

— Charles, songez que je ne l'ai pas vue depuis quinze jours!

— Et vous voulez la perdre, mon frère?

— Non, non, je suis un insensé, cela est vrai, il faut qu'elle parte.

— Mon parti est pris, répliqua-t-elle, je ne retournerai plus avec eux.

— Que dites-vous? Oh! ciel!

— La mort plane sur votre tête, vous avez à défendre

votre vie contre des assassins, nous ne nous reverrons plus, sans doute, et dans un pareil moment je le quitterais, et je ne mourrais pas avec lui ! si vous étiez femme, monsieur, vous comprendriez que c'est impossible.

— Oh ! Geneviève ! s'écria Stanislas en tombant à ses genoux.

— Vous ne m'aimez donc point assez pour en faire autant?

— Stanislas n'acceptera pas ce sacrifice, madame.

— Il l'acceptera, vous dis-je, n'est-ce pas que vous l'accepterez ?

— Oui, oui, nous ne nous quitterons plus, rien ne vous arrachera de mes bras.

— Stanislas, ceci n'est pas d'un honnête homme.

— Vous raisonnez, monsieur, et nous souffrons. Dans cette époque sanglante, il ne faut pas juger les choses et les hommes de la même manière qu'autrefois. Qu'importe à présent ma réputation ! C'est sa vie, entendez-vous, sa vie dont il s'agit; c'est mon amour que je lui donne, c'est ma main qui doit soutenir son bras, c'est la sienne qui doit essuyer mes larmes. Je suis liée à un infâme, je brise ces liens qui me déshonorent et je reviens chercher le seul protecteur qui me reste ; non, encore une fois, non, je ne rentrerai plus chez monsieur de Fécand, dût-il me tuer.

Stanislas, ivre d'amour, de joie, de reconnaissance, n'avait pas le courage de refuser.

— Mon frère, répétait Charles au désespoir, dites-lui donc que vous ne le voulez pas !

— C'est madame qui ne le voudra pas, répliqua le chevalier en s'avançant vers elle. Elle ne le voudra point lorsqu'elle aura réfléchi seulement une minute ; ou, si elle le veut encore, c'est qu'elle ne l'aime pas.

— Je ne l'aime pas !

— Non, car vous ne songeriez pas à le déshonorer, si vous l'aimiez, et ce serait imprimer à son nom une tache ineffaçable. Et puis ce n'est pas là votre mission, madame. Qui le protégera

lorsque vous ne veillerez plus ? Qui écartera le glaive de cette tête si chère ? Vous parlez de mourir pour lui, avec lui, mais ce n'est pas là du dévouement, c'est du bonheur. Le dévouement véritable est celui de tous les instants ; celui qui souffre, sans la récompense enivrante de souffrir près de ce qu'il aime ; celui qui se soumet à tout, même à l'absence, pour arriver à son but. Voilà, madame, l'idée que je me suis faite de l'amour d'une femme ; n'est-il pas vrai que j'avais raison ?

La marquise et monsieur de Sombreuil regardaient le chevalier pendant qu'il parlait ainsi. Ce visage, ordinairement si calme, s'était animé, ses yeux brillaient à travers les larmes que lui arrachait peut-être le regret de ne jamais connaître ce qu'il exprimait si bien ; il avait quelque chose de céleste, et ses cheveux lui formaient comme une auréole.

— Je pars, répondit Geneviève en se levant ; le chevalier a dit la vérité ; je mériterai son estime, et il verra que moi aussi je comprends l'amour.

— Et si l'on s'est aperçu de votre fuite ; si la colère...

— Eh bien ! je la braverai pour vous !

— N'est-il pas trop tard, mon Dieu ! cet homme est si brutal !

— Non, je vais courir chez madame d'Éponnes ; je rejoindrai mon frère, il me ramènera.

— Nous vous conduirons au moins.

— Vous me compromettriez davantage. Hâtez-vous de fuir. Cachez-vous bien ; Dieu et moi nous veillerons sur vous. Adieu, ajouta-t-elle en tendant la main au chevalier et à Charles ; adieu, mes frères, priez pour moi. Adieu, Stanislas ; nous nous reverrons ou ici ou là-haut !

Et elle s'échappa comme une ombre, sans leur laisser le temps de lui répondre.

— Nous sommes des lâches de ne pas avoir accompagné cette pauvre femme, messieurs, dit Stanislas en mordant ses lèvres de rage. Ils vont la tuer.

Aussitôt que Geneviève eut descendu l'escalier, elle marcha vers l'hôtel de la duchesse. Un courage surnaturel était entré

dans son cœur avec les paroles du chevalier. Elle n'avait plus aucune crainte ; elle ne reculait plus devant aucun outrage; c'était pour lui ! Ces mots magiques la rendaient capable de sacrifices inouïs.

Lorsque la marquise entra chez madame d'Éponnes, son visage ne présentait d'autre expression que celle de l'inquiétude.

— Vous ici ! s'écria le vicomte.

— Oui, mon frère; M. de Fécand est sorti, les domestiques aussi, j'ai eu peur; je suis venue vous rejoindre.

— Et seule?

— Seule, enveloppée; personne ne m'a reconnue.

— Quelle imprudence !

— Je ne puis rester à la maison, mon frère. J'entends autour de moi des propos qui m'effrayent. On parle de massacres.

— Hélas ! répliqua le vicomte en soupirant, cela n'est que trop vrai !

— Vous me ramènerez avec vous?

— Vous ferez mieux, monsieur, vous assurerez que vous avez été la chercher, ajouta la duchesse.

— Si vous le voulez, madame !

— Je ne le *veux* pas, monsieur ; je n'ai pas le droit de rien vouloir ; mais je vous en prie.

Monsieur de Sorcy s'inclina.

— Vous ne vous marierez point, n'est-il pas vrai ! et vous agirez sagement, puisque Gabrielle n'a pas d'amour pour vous, mon frère, dit Marie en secouant la tête.

— Ma sœur !...

— Vous n'en pouvez douter ; et voyez par mon exemple combien on souffre dans un ménage sans amour. Oh! ne vous mariez pas, je vous en conjure.

Un bruit de pas se fit entendre, monsieur de Fécand parut la physionomie bouleversée.

— Verdun est pris, dit-il, tout est perdu!

Le vicomte regarda la duchesse avec un sourire imperceptible.

— Verdun est au pouvoir des Prussiens, monsieur?

— Et des malheurs incalculables en seront la suite. — Comment êtes-vous ici, madame?

— Monsieur de Sorcy a amené madame sa sœur qui craignait de rester seule chez elle. Nous causons depuis assez longtemps.

Le marquis l'examina ; elle ne baissa pas les yeux.

— Je vous prierais, madame, d'avoir plus de confiance en moi à l'avenir, et de croire que lorsque je vous quitte, c'est que le danger n'est pas où vous êtes.

— Hélas ! il est partout aujourd'hui.

— Madame la duchesse, ne sortez pas de chez vous demain, quoi que vous entendiez; faites vos dispositions de départ, et dès qu'elles seront terminées, émigrez. Je vous trouverai un passe-port.

— Je vous remercie, monsieur, c'est aussi mon projet.

— Et moi, monsieur?

— Vous, madame, vous resterez auprès de moi. Je saurai vous défendre. Vous êtes la femme d'un patriote, ne l'oubliez pas.

— Plût au ciel que je pusse l'oublier, murmura-t-elle.

Le lendemain de ce jour, le bruit de la prise de Verdun s'était répandu dans Paris et exaspéra les esprits. On voyait déjà l'ennemi à la barrière, la générale battit, le tocsin sonna et on publia dans les rues que les aristocrates s'entendaient avec les Prussiens.

Danton se présenta à l'Assemblée:

— Le canon que vous entendez, dit-il, n'est point le canon d'alarme, c'est le pas de charge sur nos ennemis; pour les vaincre, que faut-il? de l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace !

Pendant ce temps de trouble, l'ordre avait été donné et la commune avait saisi cette circonstance pour mettre à exécution l'affreux projet de Danton. Alors, une horde d'assassins se porta aux prisons, et dès cet instant commença une affreuse boucherie.

Monsieur et mademoiselle de Sombreuil avaient été mis dans des cachots séparés à l'Abbaye, et ils ne s'étaient pas revus de-

puis le jour de leur arrestation. Le 2 septembre dans la matinée, les égorgeurs commencèrent ce qu'ils appelaient leur *besogne.* Une sorte de légalité présidait à ces crimes. Deux municipaux en écharpe assistaient à ces sanglantes exécutions, et l'on faisait aux victimes un simulacre de procès.

Marie et son père, soit hasard, soit providence, se trouvèrent réunis au même moment dans la salle où se rendaient ces arrêts infâmes. Dès qu'elle aperçut le comte, elle courut à lui et se jeta dans ses bras malgré les gardes qui les environnaient.

— Ne me séparez pas de mon père, dit-elle avec une hardiesse qu'on ne trouve que dans son cœur ; s'il est coupable, je le suis aussi ; s'il a défendu les Invalides, il a rempli son devoir, puisque le roi les lui avait confiés ; moi, qui n'avais pas de devoir à remplir, je suis plus blâmable que lui.

— Soit, répondit le président avec un atroce sourire, vous ne serez plus séparés ; *élargissez* monsieur et mademoiselle de Sombreuil.

On ouvrit une porte et un spectacle sans nom se présenta devant eux.

Dans une cour entourée de murs, quelques hommes, d'une figure effroyable, étaient réunis autour d'un monceau de cadavres, presque tous sans tête, presque tous mutilés avec le dernier raffinement de barbarie. Sur cet horrible piédestal, trois cannibales, les manches retroussées, les bras sanglants, foulaient aux pieds ces déplorables dépouilles et faisaient, disaient-ils, prêter serment à la république aux malheureuses victimes qu'ils allaient égorger. Un ruisseau de sang coulait autour d'eux; on y marchait, on en avait au-dessus du cou-de-pied.

Au moment où le comte et Marie arrivèrent en face de cette scène, la tête d'une jeune femme venait de tomber aux applaudissements des spectateurs. On appela monsieur de Sombreuil. Sa fille le tenait toujours embrassé. Deux de ces monstres s'approchèrent pour les séparer.

— Vous ne me toucherez pas ! s'écria l'héroïque jeune fille.

Un éclat de rire lui répondit.

— Non, continua-t-elle, vous ne me toucherez pas, vous ne m'arracherez pas des bras de mon père. S'il meurt, je veux mourir aussi.

— Tu auras ton tour!

— Je mourrai avec lui; je vous forcerai bien de nous tuer ensemble.

Ils buvaient pendant qu'elle parlait, et des verres étaient posés sur une table.

— Oh ! vous avez un père, quoi que vous soyez, vous avez des enfants, et vous aurez pitié de lui, ajouta-t-elle en tombant à genoux dans le sang et en défendant son père de ses mains élevées ; regardez-le, c'est un vieillard, il n'a pas mérité la mort, ses cheveux blancs sont sans tache. Vous ne voulez pas me tuer, n'est-ce pas ? une jeune fille ! que deviendrais-je alors? Je n'ai plus de mère, je suis seule au monde, où irais-je quand vous me l'auriez massacré? Oh! non, non, vous ne le ferez pas. Mon père, c'est impossible !

— C'est très-touchant tout cela, interrompit un des bourreaux, mais nous n'avons pas le temps d'en entendre davantage.

Et il s'avança vers le comte. Marie se releva, sa robe blanche imbibée de sang du haut en bas ; elle couvrit le vieillard de son corps, et debout ainsi suspendue au cou de son père, elle était belle d'une beauté fantastique pour ainsi dire. Les égorgeurs eux-mêmes s'en montrèrent frappés.

— Quelle lionne ! dit un d'entre eux ; elle m'intéresse, je ferai quelque chose pour elle.

— Et moi aussi.

— Et moi aussi, répétèrent-ils en chœur et en choquant leurs verres.

— Eh bien ! qu'elle boive avec nous et l'on verra.

— Une idée, s'écria l'horrible Maillard, le chef de ces monstres à face humaine.

Il se baissa, ramassa dans un verre le sang qui coulait à flots.

— Bois cela à la santé de la république, dit-il, et nous relâcherons *ce vieux*.

Mademoiselle de Sombreuil fit un geste d'horreur.

— C'est à prendre ou à laisser, ma belle pleureuse.

Tout à coup un rayon d'en haut arriva sans doute jusqu'à elle; elle embrassa son père, leva les yeux vers le ciel, tendit la main au brigand, prit le verre, et, priant Dieu de lui en donner la force, elle en avala le contenu.

Un cri général retentit autour d'elle. Elle sentit que le salut de son père dépendait de son courage, et, pâle comme un spectre, elle regarda ses bourreaux.

— Tenez votre parole, dit-elle, j'ai fait ce que vous exigiez.

— Et nous la tiendrons, reprit Maillard, tu es une bonne fille, et tu seras récompensée.

On la prit alors, malgré sa résistance, on la porta en triomphe autour de cette sanglante arène, en célébrant sa hardiesse. Arrivée à la porte de sortie, elle y retrouva son père dont les yeux ne l'avaient pas quittée.

— Vous êtes des aristocrates, leur dirent ces misérables, pourtant le peuple vous fait grâce. Il serait dommage qu'une pareille citoyenne ne donnât pas d'enfants à la patrie.

Ces mêmes hommes les escortèrent dans la rue, où leurs vêtements sanglants offraient un objet d'épouvante. Ils les firent monter dans un fiacre stationné à quelque distance.

— Allez-vous-en, leur crièrent-ils, et ne vous faites plus reprendre, nous ne serions pas toujours en humeur de pardonner.

VII

ORESTE ET PYLADE

La première idée de monsieur de Sombreuil et de Marie fut de se jeter dans les bras l'un de l'autre. Le vieillard embrassa sa fille à plusieurs reprises avec des sanglots; l'héroïsme

de sa conduite, ce qu'elle venait de faire la rendait pour ainsi dire respectable à ses yeux.

— Mes frères, s'écriait-elle, reverrons-nous mes frères maintenant!

— Nous avons un compte à régler ensemble, mon enfant, Dieu veuille que je les retrouve.

— Où irons-nous?

— Chez madame d'Éponnes; c'est là que nous obtiendrons des renseignements.

Le comte donna l'adresse de la duchesse et bientôt ils furent à sa porte.

Marie descendit la première et frappa plus morte que vive. A son aspect le suisse recula d'épouvante; ses vêtements souillés, sa robe trempée dans le sang jusqu'aux genoux le firent frissonner.

— Bon Dieu! mademoiselle, lui demanda-t-il, d'où arrivez-vous ainsi?

— Madame la duchesse, mes frères...

— Madame la duchesse est chez elle, messieurs de Sombreuil viennent d'en sortir.

— Ils vivent! ils vivent! mon père, cria-t-elle au comte, en allant au devant de lui.

— Le Seigneur soit béni, ma fille.

Lorsqu'il fallut payer le fiacre, le cocher réclama le prix de sa doublure entièrement perdue, tant les habits des prisonniers dégouttaient de sang.

— Je vais rentrer mes chevaux et retourner auprès de ma famille, ajouta cet homme, pour rien dans le monde je ne m'exposerais à revoir ce que j'ai vu.

Le bruit de ce qui se passait parvint promptement aux oreilles de la duchesse, elle accourut auprès de ses amis si miraculeusement rendus à son affection. L'état dans lequel était Marie produisit sur elle le même effet de terreur.

— C'est du sang humain cela! murmura-t-elle.

— Oh! délivrez-moi de cette robe, chère duchesse, je suc-

combe à l'horreur qu'elle m'inspire ; lorsque vous saurez tout vous le comprendrez comme moi. De l'eau, de l'eau et du linge blanc!

— Qu'ils vont être heureux vos frères, chère enfant! Vos fils, monsieur, ils sont allés chercher des nouvelles. Pourvu qu'ils ne se compromettent pas en apprenant ces infamies.

— Peut-être ne les sauront-ils pas, madame; à cent pas de la prison nous avons trouvé un fiacre dont le cocher dormait sur son siége. Tous les habitants du quartier ignorent à l'heure qu'il est ce qui se passe.

— Pauvre et sublime Marie! reprit la duchesse lorsque monsieur de Sombreuil lui eut raconté l'épouvantable scène à laquelle il venait d'assister.

— Oh ! madame, sans elle je n'aurais pas revu mes fils.

Marie passa dans l'appartement de la duchesse pour changer de toilette. Elle se soutenait à peine ; les émotions de ce jour l'avaient brisée.

— Nous devons rendre au ciel de grandes grâces, monsieur, dit Gabrielle, vous êtes probablement les seuls échappés à ce massacre.

— Que ce peuple est barbare ! est-ce bien le même que j'ai vu se précipiter au devant de la reine, lors de son entrée à Paris, vouloir dételer ses chevaux, exalter ses vertus, sa beauté.

— Non, monsieur, non, ce n'est pas le même. Ce qui se passe aujourd'hui n'est qu'un crime partiel. Le peuple n'y est pas, croyez-le, et la reine le sait bien, c'est une des dernières paroles qu'elle nous a dites. Messieurs vos fils tardent beaucoup, j'en suis inquiète.

— Ils m'ont fait passer de cruelles nuits dans ma prison !

— Je conçois vos tourments, vous ignoriez ce qu'ils étaient devenus.

— Oh ! oui certes je tremblais pour leur vie, pourtant ce n'était pas là mes seules craintes ; un secret important avait été confié par moi à trois personnes seulement. mes deux fils et le

vicomte. De ce secret dépendait mon honneur, il a été trahi ; qui me faut-il soupçonner, ou mes fils ou celui que j'avais aimé autant qu'eux ? cela est horrible, madame la duchesse.

— Ce ne sont pas vos fils, monsieur ! je le jurerais devant Dieu. Les voici enfin, il se défendront eux-mêmes.

Les jeunes gens arrivaient le désespoir et la rage dans le cœur, lorsque le suisse leur apprit qu'ils allaient retrouver leur sœur et leur père. Ils se précipitèrent dans les bras du comte.

— Oh ! mon père, pardonnez-nous, s'écria Stanislas.

— Vous êtes donc coupables, messieurs, répondit le vieillard d'une voix éteinte et en les repoussant.

— Coupables de vous avoir abandonné, mon père, lorsque notre devoir était de rester près de vous et de vous défendre.

— Et votre serment ? et ces armes confiées à votre loyauté, comment se peut-il qu'on les ait découvertes ?

— Sur Dieu et sur l'honneur, monsieur, nous l'ignorons.

— Il doit cependant y avoir un traître, et nous n'étions que quatre.

— Mon père, interrompit Stanislas, je vous l'avais bien dit !

— Stanislas, reprit vivement Charles, n'accusons pas sans preuves. Vous vous souvenez de ce soldat que nous avons rencontré en quittant mon père, peut-être est-ce lui qui a surpris notre secret, et qui l'a révélé à ses camarades. Nous aurions dû le suivre.

La duchesse serra la main du jeune homme.

— Bien, très-bien, Charles ! dit le comte, ceci est noble et généreux, je veux m'attacher à cette idée qui me délivre du plus affreux soupçon. Mais pourquoi ne pas m'avoir parlé de cette circonstance ?

— Elle a échappé à notre mémoire au milieu des graves événements qui l'ont suivie, mon père.

Lorsque messieurs de Sombreuil apprirent l'admirable dévouement de leur sœur, ils coururent vers elle.

— Marie, s'écria Charles, vous avez rendu votre nom immortel. Quoi que nous fassions, la postérité l'oubliera peut-

être, mais on se souviendra d'âge en âge de mademoiselle de Sombreuil.

— Maintenant, dit madame d'Éponnes, il faut vous trouver un gîte. Cet hôtel n'est pas assez sûr pour que je vous y garde malgré mon désir. On me menace d'une visite domiciliaire.

— Nous pourrions nous réfugier près de mes fils.

— Nous sommes aussi chassés de notre asile, depuis hier soir.

— Cherchons alors une habitation commune et retirée. Qu'est devenu Mercier?

— Il est resté aux Invalides, vous attendant toujours, mon père.

— Madame la duchesse permet-elle que je l'envoie chercher. Ce fidèle domestique sera si heureux de me revoir, et puis il nous découvrira un logement.

— Je vais donner l'ordre qu'on vous l'amène, monsieur.

Une heure après Mercier était à l'hôtel.

Cet homme, valet de chambre du comte, avait d'abord servi dans les gardes françaises ; il se fit réformer par la protection du vicomte, dont sa famille était vassale, et celui-ci le donna au gouverneur des Invalides. Mercier développa chez son maître la confiance et l'affection qu'il portait à monsieur de Sorcy ; il l'entretenait sans relâche de ses grandes qualités, de son dévouement et de sa modestie. Monsieur de Sombreuil y crut parce que l'expérience confirma ces éloges. En cette occasion, Mercier déploya un zèle remarquable ; le soir même, le comte et sa famille furent installés dans un joli appartement, loué sous le nom de Mercier, au milieu d'un quartier si retiré et si tranquille qu'on ne pourrait songer à y troubler leur repos.

Charles demanda à son père la permission d'émigrer, il désirait surtout emmener son frère. Stanislas s'y refusa.

— Partez pour l'armée des princes, Charles, vos espérances et votre gloire vous y appellent. Moi je ne quitterai pas mon père, je ne le veux ni ne le dois.

— Que fera madame la duchesse? demanda le comte.

— Elle est chargée par la reine d'une lettre pour l'empereur d'Autriche.

— Et où allez-vous, mon fils? reprit le vieillard d'un ton sévère.

— En Hanovre, monsieur, c'est là qu'est la guerre.

— Vous partirez seul?

— Avec le chevalier. L'ordre de Malte vient d'être supprimé par un décret de l'Assemblée, et il ne veut plus habiter un pays d'où l'on chasse l'ambassadeur du grand maître. D'ailleurs, nous ne nous séparons pas, vous le savez.

— Et monsieur de Kergariou?

— Il nous rejoindra, des affaires le retiennent ici.

— Vous pouvez émigrer, Charles; si j'avais votre âge j'en ferais autant; il vaut mieux mourir les armes à la main que sur un échafaud.

— Mon frère ne veut pas me suivre, hélas!

— Vous savez, Charles, que je ne le puis pas.

Le vieillard leva les yeux au ciel et soupira.

— Cependant, mon fils, reprit-il, nous serions plus en sûreté Marie et moi si vous étiez éloigné, nous serions surtout plus tranquilles. Nous nous cacherons facilement, on nous oubliera. Un homme de près de quatre-vingts ans et une jeune fille de dix-huit! mais vous! dès que vous ne serez pas à nos côtés nous tremblerons; si vous tardez d'un quart d'heure nous vous croirons arrêté, ce sera un supplice de tous les instants.

— S'il en est ainsi, monsieur, je me logerai ailleurs.

— Venez avec moi, Stanislas.

— Mon frère, vous ne comprenez donc pas que ma place est ici. J'y dois mourir peut-être, qu'importe!

— Oh! mon Dieu! murmura mademoiselle de Sombreuil, protégez-les tous les deux.

Le lendemain de ce jour, Stanislas prit une chambre aux environs et s'y installa sans donner son adresse à personne, même à son père, un dessein secret l'occupait. Il commença à rôder autour de la maison de la marquise; en face de ses fenêtres se

trouvait une maison nouvellement construite, et que le malheur des temps avait fait abandonner. Un soir il écrivit à la lueur du réverbère sur le mur blanc de cette maison, le numéro et la rue de celle qu'il occupait, en grands caractères, au charbon. Geneviève était prévenue, et dès son réveil elle chercha, comme chaque matin, si elle découvrirait un souvenir. Cette façon de s'écrire, imaginée par elle, ne causait aucun trouble dans son intérieur, car personne ne soupçonnait cette singulière correspondance, effacée par Stanislas aussitôt qu'elle avait été lue.

Un matin, il reçut un billet chiffonné, illisible, quoique venu par la poste : on le priait de rester chez lui deux jours sans en sortir ; il crut d'abord à un piége ; en y regardant de plus près il lui sembla reconnaître l'écriture de la marquise ; dans le doute, il attendit, il aurait volontiers risqué sa vie contre une plus faible espérance.

Le soir à neuf heures on frappa à sa porte, il ouvrit sans hésiter, c'était elle !

Leur première parole fut une longue étreinte, car ils se voyaient seuls et libres pour la première fois de leur vie.

— Mon Dieu ! disait Geneviève, je n'ai pas assez acheté ce moment de bonheur !

Quant à Stanislas, il était dans l'ivresse, il respirait à peine, il ne parlait pas, il ne voyait plus.

— Elle ! répétait-il en balbutiant, elle ici !

— Oui, je suis ici, Stanislas, et j'y suis pour quelques heures. Oh ! je voulais vous voir ; j'ai préparé de longue main cette occasion. Ils ont perdu vos traces, ils se relâchent un peu de leur surveillance. J'ai obtenu la permission de passer deux jours à la campagne, chez une amie dont je suis sûre, et de concert avec elle, je me suis échappée. Mon mari ne peut quitter Paris, mon frère n'ose pas perdre de vue la duchesse et Charles; vous voyez que nous sommes en sûreté cette fois.

Stanislas écoutait sans entendre, il ne se rappelait qu'une chose, elle était là ! après tant de souffrances!

— Si vous saviez, mon ami, de combien de chagrins je suis

environnée! J'entends des discours qui me font frémir. Chez moi, près de moi, se méditent tous les crimes, toutes les infamies. Mon mari ne me fait pas grâce d'une seule, et il s'est fait républicain, je crois, en haine de notre amour. Le dévouement sublime de votre sœur est l'objet des quolibets de ces monstres. Le nom de Sombreuil n'est prononcé qu'avec des menaces ou des moqueries. Ce supplice est au-dessus de mes forces, et je viens vous supplier d'y mettre un terme.

— Comment? que puis-je faire?

— La duchesse, chez laquelle mon frère me mène encore quelquefois en secret, m'a confié ses projets d'émigration, ceux de Charles...

— Eh bien!

— Suivez-les, Stanislas. Quelque douloureuse que soit votre absence, cette douleur n'est pas comparable aux craintes dont je suis assiégée. Chaque heure, chaque minute m'en apporte de nouvelles. Lorsque monsieur de Fécand revient du club ou de l'Assemblée, lorsque quelques-uns de ses affreux satellites lui transmettent un message, j'interroge son regard; je crois lire dans ses yeux votre supplice ou votre arrestation, c'est à en mourir. Songez donc qu'une fois déjà il a voulu vous assassiner.

Stanislas secoua lentement la tête.

— Je ne m'en irai pas, Geneviève, aucune puissance humaine ne m'arrachera d'ici. A quoi sert mon existence? elle détruit la vôtre, elle vous donne tous les maux de l'incertitude, et puis ils ne me tiennent pas encore.

— Stanislas, vous êtes toujours le gentilhomme de Versailles; vous ne voulez pas comprendre que le pouvoir souverain a passé entre des mains indignes. Le peuple, ou du moins les monstres qui s'intitulent le peuple, sont plus despotes, plus absolus que Louis XIV; ils n'ont qu'une seule volonté pour le mal et cent mille bras l'exécutent. Ils se vengent sur nous de ce qu'ils appellent dix siècles d'oppression. Oh! que la noblesse, que la cour ont mal compris cette époque! Il fallait céder ce qui était

juste et rester d'airain après ces concessions nécessaires au bonheur de tous; plutôt que de s'en aller aux frontières, il fallait se réunir autour du trône, placer le roi au milieu de la phalange incorruptible et disputer la partie. Il y aurait au moins eu de la gloire en succombant!

— Vous êtes une noble créature, madame, et vous conduiriez une armée à la victoire.

— C'est que mon courage s'exalte de ce que je vois sans cesse, c'est que ces troupeaux d'agneaux qu'on conduit à la boucherie me comblent d'étonnement. L'échafaud se dresse, on les y mène, ils y montent sans hésiter, sans regarder derrière eux; ils obéissent à ce régime de sang comme ils obéissaient à leur roi. Tandis qu'un effort bien combiné détruirait cette poignée de misérables.

— Le voulez-vous, Geneviève? dites un mot, je parcours toute la ville et j'organise une révolte.

— Hélas ! Stanislas, il est trop tard !

Quel temps étrange que celui-là ! Des amants se revoyaient après une longue séparation, après des épreuves cruelles, s'entretenaient des affaires publiques avant de se parler de leur amour. C'est qu'il s'agissait de la vie pour chacun, c'est que ces intérêts étaient graves, et que la passion se mêlait à eux presque sans le vouloir.

— Vous resterez donc, Stanislas, reprit la marquise après un instant de silence.

— Je resterai, madame, advienne que pourra !

— Eh bien ! nous mourrons tous les deux, car s'ils touchent à un cheveu de votre tête, ce ne sera qu'après m'avoir tuée !

Les heures s'écoulent vite, lorsqu'on est ensemble; déjà minuit était sonné depuis longtemps avant que madame de Fécand n'eût songé à rejoindre son amie qui l'attendait cachée dans son appartement à Paris, lorsqu'on les croyait toutes deux à la campagne. Elle s'arracha enfin à ces joies si chèrement payées et parla de départ.

— Je reviendrai, mon ami, disait-elle, puisque vous ne con-

sentez pas à quitter la France, puisque vous laissez pour moi votre tête sous le couteau, je puis bien aussi m'exposer au danger. Vous me reverrez bientôt et je veillerai sur vous. Soyez prudent, ne vous montrez pas, vous leur échapperez.

Après mille baisers, mille serments de s'aimer toujours, ils se séparèrent. Geneviève descendit précipitamment les quatre étages. Lorsqu'elle se trouva dans la rue, elle regarda autour d'elle, pour appeler le cocher qui l'avait attendue, et elle aperçut alors un homme enveloppé dans un manteau se cachant dans une porte voisine. L'habitude du malheur donne de la présence d'esprit. Elle comprit qu'elle avait pu être suivie et n'eut pas l'air d'en concevoir le moindre soupçon.

— Mon ami, dit-elle au cocher qui lui ouvrait la portière, pouvez-vous aller à la rue des Vieux-Augustins, n° 6, porter cette lettre? Vous reviendrez me reprendre ici, j'y reste encore une heure. Tenez, ajouta-t-elle en lui donnant un écu de six livres, voilà pour la commission. Allez, c'est très-pressé et très-important.

Puis elle frappa de nouveau à la porte et rentra dans la maison après avoir remis au cocher une lettre sans suscription.

Stanislas, de sa fenêtre, avait vu ce manége. Il s'élança au devant d'elle dans l'escalier et lui en demanda la cause.

— Suivez-moi, interrompit-elle en respirant à peine, nous n'avons que le temps de nous échapper, nous nous expliquerons après.

Ils entr'ouvirent la porte, la rue était déserte. Geneviève avait réussi. L'espion, la voyant rentrer et ne se croyant pas découvert, avait sauté derrière la voiture pour tâcher de s'emparer de la lettre, dans laquelle il espérait trouver une preuve plus positive.

— Courons chez mon amie, à la garde de Dieu!

Ils arrivèrent en sûreté, et là, un nouveau plan fut débattu. Les instants étaient précieux. En découvrant la ruse, la fureur des tyrans pouvait les conduire à cet asile. La première chose était de repartir sur-le-champ pour la campagne. Stanislas de-

vait rentrer par une autre barrière, aussitôt qu'il serait sorti de Paris; tout s'exécuta à souhait, et le lendemain, à dix heures du matin, il était entre son père et sa sœur, dans leur petit appartement. Une seule probabilité restait, la lettre donnée par Geneviève.

— Eh bien! avait-elle répondu à son amie, s'ils me tuent, au moins je l'aurai sauvé!

C'est là le raisonnement du cœur.

Pendant que Stanislas et madame de Fécand passaient ainsi au milieu des phases de la passion, Charles et la duchesse en étaient arrivés à ce point de ne plus pouvoir supporter l'obstacle qui les séparait. Déjà madame d'Éponnes avait essayé plusieurs fois d'amener le vicomte à lui rendre sa liberté. Il évitait les occasions de s'expliquer et semblait ne pas vouloir comprendre ce qu'il lui était si facile de deviner. Cependant il fallait partir, l'ordre de la reine était précis, le danger pressait sans doute, et Gabrielle se décida à écrire pour annoncer à son fiancé et sa résolution et son refus de l'accepter pour mari.

« Pardonnez-moi, monsieur, lui disait-elle, si je blesse ou » votre cœur ou vos projets d'avenir; l'affection que je vous » porte et le respect que je conserve à la mémoire de mon mari » m'interdisent l'un et l'autre; mais on ne peut diriger ses sen- » timents. Lorsque nous nous sommes connus j'ignorais l'amour; » je crus que je n'en aurais jamais pour personne, puisque je » n'en avais pas pour vous, et je consentis sans regrets à l'union » qui m'était presque imposée. Ma confiance en vous, l'estime » que vous méritez à tous égards me font une loi de ne pas vous » tromper; cet amour que j'espérais ignorer toujours, je le res- » sens maintenant, et je viens réclamer de vous le droit que m'a » laissé monsieur d'Éponnes, de rompre nos liens. J'exécuterai de » mon côté les conditions prescrites, et je vous demande de me » conserver votre amitié en mémoire de celui qui a voulu notre » bonheur à tous les deux. Vous trouverez facilement une femme » qui vous consolera de ma perte et qui appréciera mieux votre

» dévouement. C'est un véritable chagrin pour moi que de vous
» affliger, néanmoins je vous devais la vérité tout entière et
» vous êtes libre.»

Lorsqu'elle eut écrit cette lettre, la duchesse se sentit soulagée d'un grand poids; elle l'envoya sur-le-champ et, se retournant vers le portrait de son mari, elle joignit les mains en murmurant:

— Pardonnez-moi aussi, mon vénéré bienfaiteur, vous ne vouliez que me voir heureuse, j'en suis sûre, et je le serai avec celui que j'aime.

Les dispositions de Gabrielle avaient été prises pour que la somme désignée par monsieur d'Éponnes fût prise sur sa fortune, sans rien déranger à celle de ses neveux. Elle en prévint le vicomte, à la fin de sa lettre, et elle attendit la réponse avec impatience.

Plusieurs jours se passèrent, elle n'entendit parler de rien, monsieur de Sorcy ne parut pas. Inquiète, elle envoya chez madame de Fécand : celle-ci lui répondit que le vicomte était parti, et qu'elle ignorait le but de son voyage. La pauvre Geneviève, enfermée depuis sa dernière entrevue avec Stanislas, ne pouvait lui donner d'autres détails.

Rien n'était plus cruel pour madame d'Éponnes. Jusqu'à ce qu'elle eût reçu le consentement du vicomte, elle se regardait comme engagée; et maintenant, comment l'obtenir, puisqu'on ne savait pas même ce qu'il était devenu? Charles maudit mille fois cet homme, qui se plaçait comme un mauvais génie au milieu de sa famille. Le comte n'était point guéri de sa prévention en faveur de son aide de camp, et lorsqu'il apprit son départ, il répondit d'un air de mystère, qu'il connaissait ce projet.

— Est-il émigré, mon père? demandait Charles.

— Non ; il est où tous les gentilshommes français devraient aller, dans la Vendée.

— En êtes-vous sûr?

— Il me l'a confié, sur ma parole d'honneur, jusqu'à ce qu'il ait quitté Paris.

— Oh! pensait Charles, j'irai lui demander moi-même sa signature!

Madame d'Éponnes devait s'échapper la première, grâce à la protection de monsieur Fécand. Charles avait plus de périls à craindre. Il fallait tromper une habile surveillance et obtenir un passe-port. Il y réussit néanmoins, avec l'aide de Mercier, qui séduisit un municipal moyennant une somme assez forte.

Les adieux furent déchirants. Quand on se séparait alors, ce pouvait être pour toujours. Les amants se donnèrent rendez-vous à Vienne où ils devaient parvenir chacun de leur côté.

— Madame, dit le chevalier à la duchesse, je vous ai déjà promis une fois que je le sauverais, j'ai tenu mon serment. Je vous dis à présent que vous pouvez être tranquille, que partout où il sera, je serai, que je ne le quitterai pas d'un instant, et que, tant que je vivrai, il ne lui sera pas fait de mal. Priez Dieu, ayons confiance, il veillera sur nous.

Le soir même, madame d'Éponnes était sur la route d'Allemagne.

VIII

ÉMIGRATION

Quelques jours après le départ de madame d'Éponnes, Charles et le chevalier songèrent à se procurer les moyens de la suivre. Ce fut encore Mercier qui les aida dans cette entreprise, ainsi que je l'ai dit. Il se fit donner un passe-port pour ses deux frères, commerçants en toiles, et rien ne s'opposa plus à l'exécution de leur projet. Le moment de la séparation fut horrible ; le comte ne pouvait s'arracher des bras de son fils, et celui-ci versait des torrents de larmes.

— Je resterai, dit-il enfin, je ne me soustrairai pas, comme un lâche, au danger qui vous menace tous. En vous quittant, peut-être ne nous reverrons-nous jamais!

— Et quand vous seriez ici, mon fils, vous rendriez le péril plus pressant. Plût au ciel que votre frère voulût vous suivre !

— Et Marie, mon père, que deviendra-t-elle, si elle vous perd, si Stanislas succombe ? cela fait frémir.

— Dieu est là, mon frère !

La pieuse jeune fille leva les yeux au ciel et pria. Son recueillement se répandit sur les assistants ; Charles alors se mit à genoux devant le vieillard.

— Je partirai, reprit-il, j'irai me joindre à la noblesse qui soutient ses droits et ceux du monarque; mais pour que le ciel bénisse mon entreprise, bénissez-moi, mon père.

Le chevalier s'était agenouillé à côté de son ami.

— Oui, je vous bénis, reprit monsieur de Sombreuil les mains étendues sur leurs têtes, je vous bénis tous les deux. Allez, nobles enfants; soyez toujours dignes l'un de l'autre; soyez toujours fidèles à l'honneur et à votre roi. Si nous ne nous retrouvons plus sur la terre, n'oubliez pas que ce sont mes dernières paroles.

Chacun fondait en larmes autour d'eux ; Stanislas serrait son frère dans ses bras.

— Mon Charles ! mon bon Charles ! c'est un adieu éternel, j'en ai le pressentiment. Après moi, tu veilleras sur elle , n'est-ce pas ?

— Je le jure !

— Chevalier, ajouta Marie, Charles a été accoutumé à notre tendresse, à nos soins ; il va se trouver seul avec vous...

— Je l'aimerai pour tous, mademoiselle; n'ayez pas peur.

— Maintenant, partez et que le Seigneur vous conduise, interrompit le vieillard. N'ayez pas d'inquiétudes, nous serons prudents. Donnez-nous de vos nouvelles, si vous le pouvez ; nous vous écrirons dès que nous saurons où vous êtes. Allez ! allez !

Ils s'embrassèrent encore mille fois; l'heure sonna, il fallut se séparer; la porte se referma, et il ne resta plus dans la chambre que les victimes vouées à l'échafaud.

Les voyageurs arrivèrent sans accident à la frontière, grâce à leur passe-port. Là, ils se dirigèrent sur Vienne, où la duchesse

devait les attendre. Tous les pays qu'ils parcouraient se soulevaient en masse contre la France. L'horreur qu'inspiraient les révolutionnaires se reportait jusque sur les émigrés, et plusieurs États les bannirent de leur territoire. Monsieur de Sombreuil et le chevalier eurent beaucoup de peine à arriver à leur destination. Ils eurent à lutter contre les obstacles de tous genres ; enfin, ils parvinrent jusqu'à la capitale de l'Autriche, et leur premier soin fut de courir chez la personne dont madame d'Éponnes leur avait donné l'adresse, et où ils devaient apprendre de ses nouvelles. Charles, heureux et bouillant d'impatience, ne trouva qu'un mot à dire :

— La duchesse d'Éponnes !

L'homme à qui il s'adressa lui demanda pour toute réponse s'il était monsieur Charles de Sombreuil.

— Sans doute.

— Alors voici une lettre que je suis chargé de vous remettre.

— Une lettre ! et elle ?

— Madame la duchesse est partie, il y a quelques jours.

— Partie, oh ! mon Dieu.

— Lisez, Charles; interrompit le chevalier, nous allons tout savoir.

« J'ai rempli ma mission, mon bien-aimé Charles, j'ai » remis à l'empereur la lettre de notre malheureuse reine. Sa » Majesté m'a donné un ordre qu'il me faut exécuter à tout prix, » et qui m'interdit la possibilité de vous attendre à Vienne. Res- » tez-y pourtant, car c'est là que je reviendrai aussitôt que je » serai libre. Je ne vous parle pas de ma profonde douleur en » renonçant ainsi au bonheur de vous revoir. Mais vous le savez, » si notre cœur est à nous, notre vie appartient à la sainte cause » que nous avons embrassée. Je ne serai pas plus de trois mois » absente ; ce terme expiré, vous pourrez quitter Vienne, je n'y » reparaîtrai probablement jamais. Adieu, mon courage faiblit » devant cette nouvelle séparation. Je ne crains pas la mort, je » crains l'oubli, je crains l'éloignement. Mon ami, mon Charles,

» ne murmurons pas contre la Providence, confions-nous à elle,
» nous sommes entre ses mains. Monsieur Birman vous donnera
» avec cette lettre mon portrait; qu'il soit sans cesse près de vous,
» qu'il nous défende tous les deux : vous contre les dangers de
» la guerre, moi contre ceux de l'inconstance ; regardez-le sou-
» vent, il vous parlera de moi.

» Un souvenir à votre bon ange. Sa présence auprès de vous
» me tranquillise. Adieu encore, les chevaux sont mis, je vais
» où Dieu et mon devoir m'appellent. Je vous aime, Charles,
» souvenez-vous-en toujours.

» GABRIELLE. »

Après avoir lu cette lettre, Charles cacha sa tête dans ses mains et resta longtemps de la sorte. Monsieur de Lage n'osait pas l'interrompre, il comprenait cette douleur, et il en respectait la puissance.

— Mon ami, dit-il enfin, il faut se soumettre !

Charles se jeta dans ses bras.

— Il ne me reste que vous, chevalier, m'abandonnerez-vous donc aussi ?

— Jamais ! mon ami.

— Oui, elle, mon frère, mon père, ma sœur, mon pays, mon roi, tout ce que je chéris, j'ai tout perdu.

— N'accusez pas le ciel, mon ami, il peut tout vous rendre.

— Oh ! cela ne sera point, la séparation est éternelle.

— Elle reviendra !

— Ne voyez-vous pas, Volude, que c'est son dernier adieu, elle a fait le sacrifice de son existence.

Pendant plusieurs jours Charles demeura inconsolable. En vain le chevalier employa les ressources de son ingénieuse amitié, il n'en obtint ni une parole ni un sourire.

— Trois mois, répétait-il, trois mois, et après?

Sans lui en rien dire, le chevalier essaya d'avoir des nouvelles de la duchesse, et quelques détails sur le but de son voyage. Il ne put y parvenir. Une sorte de mystère entourait cette mission.

On lui répondit que madame d'Éponnes avait reçu directement de l'empereur des instructions secrètes, que Sa Majesté n'avait confié à personne ce qui s'était passé entre eux, et qu'elle n'en parlait à qui que ce fût.

Il lui fallut se contenter de cette solution, et se garder de rien laisser paraître devant Charles, qui se désespérait de plus en plus.

Les trois mois s'écoulèrent, et pas une lettre, pas un souvenir ne vint adoucir les maux des exilés. Ni leurs amis de France, ni la duchesse, ne leur écrivirent une ligne.

Monsieur de Sombreuil était d'une tristesse sans remède. Il ne se confiait pas même à l'ami dévoué pour qui ses souffrances étaient des douleurs. Il concentrait toutes ses impressions, et, s'il ne se plaignait pas, la mélancolie de son regard, la pâleur de son visage, avaient plus d'éloquence que les larmes.

Une âme moins délicate que celle du chevalier se fût blessée de ce silence. L'admirable affection de ce jeune homme lui interdisait le moindre murmure. Puisque Charles se taisait, c'est qu'il préférait se taire. Il sentait, avec l'instinct de son cœur, ce que nous mettons quelquefois notre vie entière à apprendre, c'est qu'il faut aimer ses amis comme ils veulent être aimés, c'est qu'il faut les consoler comme ils veulent être consolés. On ne doit consulter que leurs impressions et non les siennes propres, ou ce n'est plus du dévouement.

Les deux jeunes gens se promenaient de longues heures, au bord du Danube. Monsieur de Lage n'interrompit par aucune question la rêverie de Charles. Lorsqu'il voyait des pleurs dans ses yeux, il lui serrait la main, et se croyait payé de ses sacrifices quand son ami le lui avait faiblement rendu.

Un soir, Charles s'était enfermé dans sa chambre; le chevalier se dirigea vers un petit café où se réunissaient d'ordinaire les émigrés, espérant pouvoir rapporter de meilleures nouvelles. Il faisait froid; on était au mois de janvier 93. Le procès du roi, commencé depuis quelque temps, occupait toutes les imaginations. Monsieur de Lage trouva les visages bouleversés: on parlait, on s'agitait, quelques-uns pleuraient.

— Qu'y a-t-il ? demanda le chevalier.

— Ce qu'il y a ? lui répondit-on, ils ont assassiné le roi.

— Louis XVI a été exécuté le 21.

— C'est impossible !

— Cela est certain, la nouvelle arrive à l'instant.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura le jeune homme, vous vous êtes donc retiré de nous !

On lui raconta les circonstances des derniers débats, qu'il ignorait. L'état de son ami ayant appelé tous ses soins, il n'était pas sorti depuis quelques jours, afin de ne pas le laisser seul. Ce procès infâme lui fut donc révélé en une seule fois.

— Il faut venger le roi, messieurs, dit un émigré.

— Il fallait le défendre, répliqua le chevalier.

Tous comprenaient alors la faute qu'ils avaient commise en s'éloignant du monarque ; il n'était plus temps !

La soirée entière se passa en regrets, en discours, en projets. Monsieur de Lage regagna la maison, indécis de savoir s'il cacherait à Charles cet affreux malheur, ou s'il se résoudrait à le lui apprendre.

— Cela causera peut-être une crise salutaire, essayons !

Lorsqu'il entra dans la chambre de monsieur de Sombreuil, Charles était presque agenouillé devant le portrait de Gabrielle, le couvrant de ses baisers, et l'appelant comme si elle avait pu l'entendre.

— Volude, dit-il, je ne m'étais pas trompé, je ne la verrai plus !

— Vous vous abandonnez à votre douleur, Charles, et vous n'êtes plus un homme, je ne vous reconnais pas ; les nouvelles de France sont cependant bien faites pour réveiller votre courage endormi.

— Des nouvelles de France, répéta Charles en se levant vivement ; mon père, ma sœur, Stanislas...

— Ce n'est pas d'eux qu'il s'agit.

— Gabrielle !...

— Ce n'est pas non plus de la duchesse.

— Et de qui donc? –

— Le roi Louis XVI est mort martyr, Charles de Sombreuil ; des monstres ont répandu son sang qui nous crie vengeance.

— Que dites-vous, chevalier ! ont-ils osé...?

— Ils ont osé le juger, le condamner, l'exécuter, lui, le plus juste des rois, le meilleur des hommes.

— Et la reine?

— Elle vit encore ; hélas ! ils prolongeront son agonie.

— Mais ils ne tueront pas une femme ! L'empereur laissera-t-il sa sœur entre les mains de ses bourreaux ? L'Europe entière ne se soulèvera-t-elle pas pour la protéger?

— Je n'en doute pas un instant.

— Vous avez raison, mon ami, je suis un lâche ; partons, rejoignons l'armée des princes ; nous nous devons à notre pays. D'ailleurs, il y six mois qu'elle a quitté Vienne, elle n'y reviendra plus ! Je n'ai d'autre avenir que de me faire tuer pour notre cause.

— Nous nous mettrons en route quand vous voudrez. Je dois ajouter à ce que vous venez d'apprendre, un mot que j'ai entendu ce soir, et qui changera peut-être votre détermination. Madame d'Éponnes a été vue à Dusseldorf.

— Par qui?

— Par un homme que je vous amènerai demain matin.

— Il l'a vue?

— Oui, mais... je crains de vous dire le reste.

— Elle est morte !

Ce cri, sorti de l'âme, glaça d'effroi le timide jeune homme, ignorant les passions.

— Non, non, se hâta-t-il de répondre.

— Eh bien ! alors?

— Je la crois... mariée.

— Elle ! Gabrielle ! Où est cet homme? il la calomnie!

— Calmez-vous, Charles, et écoutez-moi.

— Vous voulez que je sois calme, lorsque vous m'assassinez.

— Mon ami, je ne suis donc rien pour vous?

Ce fut la seule pensée d'égoïsme qu'il eut en sa vie. En se voyant traité de la sorte par Charles, il sentit combien l'affection qu'il recevait était différente de la sienne. Une larme mouilla sa paupière; monsieur de Sombreuil s'en aperçut et lui tendit la main.

— Pardon, Volude! je suis fou; excusez-moi. Que disiez-vous donc?

— Monsieur de Cessac a vu madame d'Éponnes à Dusseldorf, il y a quinze jours. Elle voyageait sous le nom de Gabrielle de Sorcy. Un homme était avec elle; cet homme était son mari, et, d'après le portrait qu'il m'en a tracé, cet homme est le vicomte.

— Et où allaient-ils? demanda Charles avec un imperturbable sang-froid.

— Ils se dirigeaient vers la Suisse, où ils devaient attendre de nouveaux ordres.

— Ils voyageaient dans un but politique?

— Certainement.

— Chevalier, nous partirons demain pour la Suisse.

— Que voulez-vous faire?

— Tuer ce vicomte! répondit monsieur de Sombreuil comme s'il eût dit la chose la plus simple du monde.

— Mais il est son mari?

— C'est pour cela.

— Vous n'en avez pas le droit, Charles.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Vous offensez Dieu, mon ami; il vous punira.

— Qu'il me punisse, pourvu que je me venge!

— Qu'est-ce donc que cette passion, se dit le jeune homme, qui d'une si noble créature fait une bête féroce?

— Vous ne comprenez pas cela, vous, continua Charles. Cette femme m'aimait; elle avait juré de m'appartenir; elle m'a trompé, je ne lui dois plus rien.

— N'avait-elle pas juré avant d'appartenir au vicomte? et s'il n'a pas voulu lui rendre son serment, n'a-t-elle pas été forcée de le tenir?

— Elle m'aimait, Volude; vous ne savez pas quelle puissance me donnait cet amour.

— Je ne sais pas ce que c'est que l'amour, Charles; je sais ce que c'est que l'honneur, et vous n'avez pas le droit de punir la duchesse; elle a rempli son devoir.

— Nous partirons demain, vous dis-je, après que j'aurai causé avec monsieur de Cessac, le reste me regarde.

Le chevalier ne répondit pas. Il espéra que la nuit calmerait l'exaspération de Charles, et lui ferait comprendre sa véritable position. Ils se séparèrent sans se dire un mot, sans se donner la main; c'était la première fois depuis qu'ils se connaissaient; et, des deux amis, ce ne fut pas Charles dont la solitude fut la plus cruelle.

Le lendemain avec le jour Charles était levé.

— Volude, dit-il, vous savez mon désespoir. Depuis quelques jours j'ai besoin de toute votre indulgence; j'en attends davantage encore peut-être. Vous ne m'en voulez pas?

L'enfant se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Je vous fais souffrir, vous qui m'aimez; je suis bien cruel; cependant, je vous aime autant que mon frère. Cela vous console-t-il?

— Puisque vous m'aimez, je n'ai plus de chagrins.

— Conduisez-moi chez monsieur de Cessac, il faut que je lui parle, ensuite nous nous mettrons en route.

— Vous voulez donc le voir?

— Cela est indispensable. Ne craignez rien, je suis calme, je ne ferai pas une démarche indigne de moi, indigne de votre amitié.

— J'y compte, Charles, et je vous accompagnerai partout où il vous plaira d'aller.

Monsieur de Cessac répéta mot pour mot ce que le chevalier avait dit la veille. Charles l'écouta en silence, sans donner le moindre signe d'émotion.

— Vous êtes bien certain, monsieur, reprit-il, que la personne qui voyageait sous le nom de madame de Sorcy était la duchesse d'Eponnes?

— L'homme qui l'accompagnait me l'a assuré.

— Et cet homme était le mari de la duchesse?

— Tout le monde le disait autour d'eux, et ils portaient le même nom.

— La duchesse était-elle triste?

— Elle était du moins fort préoccupée, et le procès du roi semblait absorber toutes ses facultés.

— Aviez-vous vu précédemment madame la duchesse?

— Jamais, monsieur.

Charles fit encore quelques questions auxquelles monsieur de Cessac répondit avec la même précision, puis il se retira. Arrivé à leur appartement, il se retourna vers le chevalier, son visage était effrayant de pâleur.

— Mon ami, lui dit-il, nous allons partir pour l'armée des princes.

— C'est bien! Oh! c'est bien! s'écria monsieur de Lage, je vous retrouve, Charles!

— Vous êtes toujours et partout mon ange, Volude, sans vous, je me déshonorais. J'ai une grâce à vous demander encore. Ne prononcez jamais le nom de la perfide, ne me parlez pas d'elle; je ne veux plus songer qu'à mon devoir, à ce roi martyr qu'il nous faut venger, à la reine, à sa famille que nous avons à défendre. Êtes-vous content?

Pour toute réponse, le chevalier le regarda. Il y avait dans ce regard une telle affection, une telle pureté, que les chérubins en devaient être jaloux.

Le voyage des deux amis se ressentit de leur disposition d'esprit. Ils traversèrent, sans la regarder, cette Allemagne si poétique et si belle. Ils avaient déjà fait la moitié de la route, lorsque Charles se trouva sérieusement indisposé; il leur fallut s'arrêter dans un petit village, sur les frontières de Prusse. Le repos était indispensable à cette âme fatiguée, qui depuis quelque mois passait d'émotions en émotions.

Un soir, ils se chauffaient dans une modeste chambre, lorsque l'hôte vint les prévenir qu'un émigré français, arrivé depuis une

demi-heure, demandait à les voir. Sur leur réponse affirmative, on le fit entrer, c'était monsieur de Kergariou.

— Vous, monsieur! s'écrièrent-ils à la fois en courant au devant de lui.

— Je vous trouve enfin, mes enfants, et je commençais à désespérer; il y a trois mois que je vous cherche.

— Vous avez quitté la France depuis cette époque?

— Oui, et tous ceux qui vous sont chers se portaient bien alors, quoique très-inquiets de vous.

— Nous avons écrit, pourtant.

— Vos lettres ne sont pas parvenues. Les postes sont si peu sûres! Nous ne savions pas où vous étiez, si vous viviez même, et nous avons passé de cruels jours. Je vous ai demandé à tous les échos, nul n'avait entendu parler de vous; j'ai parcouru les États du Rhin, la Prusse, la Suisse; j'ai été à Vienne, où vous deviez vous rendre. Le correspondant de madame d'Éponnes m'a confirmé votre présence en cette ville il y a six mois. J'ai mis la police en campagne; enfin j'ai appris votre départ, et j'ai suivi vos traces. Je vous retrouve et je ne vous quitterai plus.

— Et madame de Fécand? demanda Charles.

— Toujours la plus malheureuse des femmes, tourmentée par un amour coupable, et victime de l'infamie de son mari.

— Et son frère?

— Il a quitté la Vendée sur un ordre des princes. Il doit être en Angleterre.

— Est-il vrai qu'il ait épousé la duchesse? ajouta timidement le chevalier, voyant que son ami tremblait d'en faire la question.

— Je l'ignore. On n'avait de nouvelles ni de l'un ni de l'autre à mon départ de Paris. Cela me paraîtrait bien extraordinaire.

— Comment enfin nous avez-vous découverts, mon oncle?

— Rien n'est plus simple. Je vous ai suivis pas à pas depuis Vienne. Ici l'on m'a raconté que deux jeunes Français s'étaient arrêtés à cette auberge. J'ai voulu les voir avant de continuer ma route; ce que j'ai prévu est arrivé.

— Nous allions à l'armée.

— Charles sera-t-il bientôt en état de se remettre en chemin?

— Quand vous voudrez, monsieur.

— Le plus tôt possible. La guerre est le meilleur remède à vos souffrances, continua monsieur de Locmaria, qui comprenait tout.

— Nous voilà donc forcés de vendre notre épée à l'étranger. Ah! cela est affreux!

— Plus affreux que je ne puis l'exprimer, monsieur, et cette considération m'a arrêté jusqu'ici. A présent, qu'est-ce que cela me fait?

— Votre découragement m'afflige, Charles, vous êtes bien jeune!

— Je suis vieux, monsieur; dans ce temps-ci on vieillit vite!

Ils restèrent néanmoins quelques jours dans ce village. La santé de monsieur de Sombreuil ne se rétablissait pas. Son exaltation factice rendait plus frappant encore l'accablement dans lequel il retombait. La veille du jour fixé pour leur départ, pendant qu'ils étaient à table, l'hôte monta et leur demanda s'ils voulaient servir d'interprètes à un domestique français, qui ne pouvait se faire comprendre, et l'introduisit aussitôt.

— Que désirez-vous, mon ami? dit monsieur de Locmaria.

— Un médecin pour ma maîtresse, fort malade dans une chaumière à deux lieues d'ici.

— Et qui est votre maîtresse?

— Je ne puis la nommer. Sachez seulement que c'est une grande dame de Versailles, une duchesse.

A ce mot, Charles releva la tête.

— Est-elle jeune? reprit le chevalier, qui s'apercevait de son trouble.

— Jeune et belle, monsieur. Elle est chargée d'une mission qui l'oblige au plus grand secret; elle ne peut se découvrir à personne. Elle a laissé monsieur son mari à Berne, et elle se rendait en toute hâte à l'armée des princes, lorsqu'une crise violente l'a saisie.

— Il faut y aller, y courir! s'écria Charles en appelant l'hôte.

— Êtes-vous depuis longtemps à son service?

— Depuis l'émigration seulement. Ces messieurs peuvent s'épargner la peine de venir avec moi, madame ne les recevra pas; elle m'a donné l'ordre de n'introduire près d'elle aucun Français.

Charles écrivit quelques mots.

— N'importe, dit-il, je vous suis avec le médecin; vous remettrez cela à madame la duchesse, et vous lui direz que j'attends sa réponse.

Un louis dont il accompagna le billet disposa admirablement le courrier en sa faveur. Ils montèrent à cheval, malgré les observations de monsieur de Kergariou et du chevalier. Celui-ci se décida à ne pas quitter monsieur de Sombreuil, et tous les quatre galopèrent vers la chaumière. Le médecin et le domestique entrèrent seuls. Les deux amis attendirent ensemble; et telle était l'émotion de Charles, qu'il lui aurait été impossible de dire un mot. Une heure se passa de la sorte, une heure, pendant laquelle le malheureux jeune homme éprouva toutes les tortures de l'incertitude. On lui apporta enfin ce billet, d'une écriture tremblée et contrefaite, mais dans laquelle il crut trouver des caractères chéris.

« Je ne connais pas monsieur de Sombreuil, et je regrette
» infiniment de refuser l'honneur de le voir. Le but de mon
» voyage est tel qu'il m'interdit toute communication avec mes
» meilleurs amis. J'espère que dans une autre circonstance je
» pourrai remercier monsieur de Sombreuil de l'intérêt qu'il
» veut bien me témoigner, et auquel je suis excessivement sen-
» sible. »

IX

UN HÉROS, UN SAINT, UN ANGE

Charles lut cette lettre avec un profond sentiment d'amertume. Sans rien dire, il la passa au chevalier. Celui-ci la parcourut des yeux :

— Il faut partir, mon ami, il le faut, nous le devons.

— Je veux la voir.

— Relisez ce billet, Charles, et vous ne le voudrez plus.

Monsieur de Sombreuil baissa la tête.

— Bridez les chevaux, cria monsieur de Lage au postillon.

— Volude ! murmura Charles.

— Vous me remercierez, croyez-moi.

Lorsque tout fut prêt, on vint les avertir.

— Mon ami, elle est là, dit monsieur de Sombreuil avec un geste de désespoir ; elle m'a trompé, elle me renie, je l'aime toujours, et, cette porte fermée, je n'entendrai jamais parler d'elle. Oh ! c'est pour en mourir !

Le chevalier ne répondit pas ; il ne trouva rien dans son cœur pour consoler une douleur semblable, et sentit l'insuffisance de l'amitié devant ce sentiment tyrannique qui détruit et brise la vie.

Charles hésita un instant. Il y eut un combat affreux entre sa passion et son orgueil.

— Adieu ! s'écria-t-il enfin en se précipitant vers la porte, adieu, c'en est fait de mon bonheur ! c'en est fait de mes croyances !

Puis il monta à cheval et partit au galop, sans s'inquiéter de savoir s'il était suivi.

A leur retour monsieur de Kergariou n'interrogea pas Charles; il comprit qu'il n'y avait rien à lui demander. Il laissa les deux jeunes gens seuls jusqu'au lendemain. La nuit fut affreuse.

Monsieur de Sombreuil s'obstina à garder le silence : son ami n'osa pas l'interrompre; mais il compta ses soupirs et ses larmes. Il souffrit doublement. Dès qu'il fit jour, monsieur de Locmaria entra dans leur chambre.

— Où allons-nous, messieurs? leur demanda-t-il. L'armée des princes est licenciée : à quelle puissance offrirons-nous nos services?

— Nous nous remettons à votre prudence, mon oncle. Quelle est votre opinion?

— Si vous voulez m'en croire, nous nous déciderons pour la Prusse. Presque tous les émigrés se sont rassemblés dans ce pays; c'est ce qu'il y a de plus honorable, je crois.

— C'est aussi notre sentiment, monsieur; nous y allions quand nous vous avons rencontré.

— Partons donc aujourd'hui même, nous n'avons pas de temps à perdre; la guerre est allumée, et nous n'arriverons qu'après les autres.

— Oh! oui, monsieur, partons, allons nous battre. Que je perde dans le bruit des camps le souvenir du passé. Allons, nous sommes prêts.

— J'aime à vous voir cette ardeur, ce désir de gloire, monsieur de Sombreuil!

— Oh! monsieur, murmura le chevalier à l'oreille de son oncle, regardez son œil morne, son air abattu : c'est plutôt un désir de mort!

—Nous ne sommes pas très-éloignés du siége des opérations; en nous présentant au roi de Prusse, nous obtiendrons sans difficulté des places convenables. J'ai une recommandation de monsieur le prince de Condé, on y fera droit.

Ils se mirent promptement en route, et, pendant tout le chemin, monsieur de Sombreuil conserva la même mélancolie, le même découragement. Lorsqu'ils furent parvenus au quartier général, ils se firent nommer aux principaux chefs, et ils entrèrent sur-le-champ dans les hussards de Salm, en qualité d'officiers.

Le nom et la position de monsieur de Sombreuil étaient connus de tout le monde. L'action héroïque de Marie lui avait donné une grande célébrité depuis le 2 septembre 1792, et chacun vint au devant des nouveaux arrivés. Le chevalier répondit à ces avances avec toute la franchise de son âge et de son caractère ; monsieur de Locmaria les accueillit d'une manière réservée ; Charles n'y fit pas attention, bien qu'il en fût le principal objet.

— Messieurs, dit un jour Volude à leurs camarades, qui en témoignaient de l'étonnement, presque de la susceptibilité, vous ne connaissez pas monsieur de Sombreuil, ne le jugez point. Il est sauvage, parce qu'il a éprouvé de grands chagrins ; mais il n'existe pas de plus noble cœur, de plus véritable chevalier. Attendez avant de vous prononcer, attendez de l'avoir vu à l'œuvre.

— Il est bien fier, du moins, répondit un des officiers ; à peine nous parle t-il.

— Il vous parlera lorsqu'il sera moins triste.

— On prétend qu'il est fat.

— Cela lui est permis, il est si beau ! reprit un autre.

— Je ne vous engage pas à répéter devant lui ces propos, messieurs, vous apprendriez ce qu'il sait faire.

— Mais vous êtes son ami et vous pourrez le lui dire.

— Encore un mot, messieurs, poursuivit le chevalier en rougissant beaucoup. Je suis gentilhomme personne de vous n'en doute, et cette croix que je porte vous l'assure de reste. Quoique très-jeune, je n'en suis pas, hélas ! à mon premier combat ; mais j'ai juré devant Dieu de ne jamais me battre en duel. N'injuriez donc en ma présence ni monsieur de Sombreuil ni moi, car ce serait une lâcheté inutile. Un espion raconte ce qu'il a entendu, et moi je ne puis rien que souffrir et me taire.

Il y eut dans toute la contenance du chevalier quelque chose de si pur, de si ferme en prononçant ces mots, qu'il imposa à ces jeunes fous, que cette déclaration, qui de la part d'un autre eût excité des quolibets interminables, inspira presque du respect.

On en plaisanta en l'absence des jeunes gens, mais, depuis ce jour, personne n'osa se permettre une phrase équivoque sur l'un ou sur l'autre.

Monsieur de Kergariou apprit cette scène, et il en félicita son élève. L'austérité et l'indulgence que montrait cet homme de Dieu le faisait vénérer de cette jeunesse étourdie et inconsidérée. Il était religieux sans ostentation ; il excusait les autres et se jugeait lui-même avec une sévérité que rien n'altérait jamais.

L'armée se rendit au bord du Rhin à marche forcée ; les républicains gagnaient du terrain et se défendaient courageusement. Toute l'Europe se coalisait contre eux, et les peuples s'effrayaient tout autant que les rois de ce remuant voisinage : la terreur dominait toujours en France. A tous les chagrins qu'éprouvait Charles, se joignait une inquiétude affreuse pour les êtres chéris qu'il avait laissés à Paris ; il n'en avait aucunes nouvelles, et chaque fois qu'il ouvrait un journal, il tremblait de trouver leurs noms parmi les victimes. Celui de monsieur de Fécand se lisait à côté des plus fougueux anarchistes, il était lié avec Robespierre, Danton et Fouquier-Thinville. Monsieur de Sombreuil pensait alors aux persécutions que devait éprouver Stanislas, et au péril extrême auquel il s'exposait en offensant un homme dont la puissance égalait la méchanceté.

— Mon père et Marie seront victimes de cet amour, disait-il au chevalier; notre maison est vouée au malheur. J'ai commencé, ils finiront. C'est dans un temps comme celui-ci qu'il faut croire à la fatalité.

Deux ou trois combats eurent lieu ; Charles s'y couvrit de gloire. Il se jetait avec témérité au devant de la mort, et il ne reçut pas même une blessure. Le chevalier le suivait partout ; ils partageaient avec monsieur de Kergariou l'admiration de l'armée entière. Le régiment de Salm perdit son colonel, et Charles fut choisi pour occuper sa place.

Mais ni l'ambition, ni les succès, ni les éloges ne calmaient sa tristesse ; sa tête inclinée, son front pensif, le pâle sourire qui passait sur ses lèvres, comme un rayon du soleil au milieu de

l'orage, ne laissaient aucun doute, à ceux qui l'aimaient, sur l'état de son âme. Il remplissait strictement ses devoirs, mais il se montrait aussi indifférent à la victoire qu'au danger. Il commandait la charge, marchait à la tête de ses hussards, son sabre dans le fourreau et ses pistolets à l'arçon de la selle. Sans monsieur de Lage, qui lui faisait un rempart de son corps, il eût été tué cent fois.

Après quelques mois de campagne, on envoya les troupes en cantonnement près de Luxembourg. Elles avaient besoin de se reposer, car le service avait été rude. Charles, brisé de corps et d'esprit, tomba malade, et on le transporta du camp à la ville. Il fut logé dans une maison avec le chirurgien-major de son régiment, un émigré comme lui ; celui-ci lui avait voué un attachement à toute épreuve.

— Mon colonel, lui dit-il, pardonnez-moi la liberté que je vais prendre, mais, avant de traiter votre santé, il faut traiter votre esprit ; vous ne guérirez jamais tant que vous garderez la funeste préoccupation qui vous tue.

— Est-ce que j'ai besoin de vivre !

— C'est un devoir, mon colonel, et un honnête homme remplit toujours ses devoirs.

— Je suis trop malheureux, docteur, je n'ai plus de courage, poursuivit Charles.

— Vous êtes inquiet de votre famille, je le comprends, mais cela aura un terme.

— Oh ! si je pouvais pleurer !

— Ce serait un grand soulagement. Monsieur le chevalier de Lage, dont la tendresse vous est si connue, vous inspire une grande confiance, appelez-le.

— Sa vue me fait mal. Je sais combien je suis ingrat envers lui.

— Eh bien, recevez quelques personnes.

— Non, docteur, je ne le veux pas.

— Il est inutile alors que je vous soigne ; mes remèdes n'opéreront point.

— Abandonnez-moi, laissez-moi mourir ; je vous bénirai à ma dernière heure.

— Mais c'est un blasphème que vous prononcez là, monsieur ! Mourir à votre âge, lorsqu'on porte un nom comme le vôtre, lorsqu'on a un avenir de gloire et une carrière brillante à parcourir ! Vous oubliez ce que vous êtes et ce que vous pouvez être ; vous foulez aux pieds les dons de la Providence, et vous êtes doublement coupable, car vous connaissez votre valeur.

— Que me font ces gloires si le bonheur m'échappe !

— Vous êtes amoureux, monsieur, j'ai assez d'expérience pour le deviner. C'est un chagrin d'amour qui décourage ainsi la jeunesse ! Si vous saviez ce que c'est que l'amour, vous ne vous laisseriez pas abattre par un vainqueur éphémère

— Oh ! je sais ce que c'est que l'amour, docteur, je le sais et je ne l'oublierai plus. L'amour, c'est un poison qui se glisse dans tout ce qui nous approche, qui pénètre par tous nos pores ; il nous mine sourdement ; il étend chaque jour ses ravages, jusqu'à ce qu'il ait tout envahi ; jusqu'à ce qu'il ait fait de vous ce que je suis aujourd'hui, une chose inerte, qui n'a plus ni force ni volonté.

— Il faut vous relever, mon colonel ; cela dépend de vous. Avec de l'énergie vous redeviendrez vous-même. Vous regarderez en face et sans pâlir cet ennemi qui vous terrasse ; il s'enfuira alors. S'il en était autrement, pas un de nous n'arriverait à la moitié de la vie. Nous avons tous été trahis plus ou moins ; moi qui vous parle, je l'ai été vingt fois ; j'ai pris le dessus et me voilà !

— Si vous aviez souffert ce que j'endure, vous n'eussiez pas été plus loin.

— Eh ! mon Dieu ! je l'ai souffert ; je l'ai fait souffrir, et ma conscience est en repos.

— Docteur, vous raisonnez l'amour comme un médecin.

— Plût au ciel que je vous guérisse !

— Je voudrais retourner à mon cantonnement.

— Vous en êtes incapable ; vous n'y arriverez pas.

— Et le chevalier?

— Il restera près de vous ; il vous veillera. Lui, moi et ma fille, nous parviendrons peut-être à vous sauver malgré vous.

— Vous avez une fille?

— Oui, mon colonel, une fille qui n'a pas de mère, que j'ai emmenée en quittant la France. Pendant la campagne, elle est restée à Berne. Je l'ai fait venir depuis que nous sommes tranquilles. J'aurai l'honneur de vous la présenter ce soir.

Charles fit un signe d'assentiment en pensant à autre chose.

Le chevalier entra, la tristesse peinte sur son visage.

— Ce n'est point ainsi qu'il faut aborder le colonel, monsieur le chevalier, dit le médecin. Soyez plus gai, je vous en prie ; la gaieté est communicative.

— Allez-vous donc mieux, Charles?

Monsieur de Sombreuil voulut sourire et rassurer son ami ; mais la véritable affection est clairvoyante, et Volude devina les larmes sous le sourire.

— Nous viendrons ma fille et moi, l'hôtesse, monsieur de Kergariou ; nous passerons tous la soirée près de notre malade. Nous parlerons de la France.

— Hélas! qu'en pourrons-nous dire?

— Nous en parlerons comme on parle d'une maîtresse infidèle. On n'y veut pas penser, mais on en parle ; on n'en sait que du mal, mais on en parle pour en parler.

— Vous le voulez, docteur ; je vous écouterai le plus qu'il me sera possible.

Dès que l'heure de la veillée fut venue, la société arriva. L'hôtesse était une bonne vieille dame, veuve d'un gentilhomme. Elle vivait de ses rentes et du loyer d'une partie de sa maison. La fille du docteur Bernier, Pulchérie, avait le visage d'un enfant et la grâce d'une femme. Modeste, attentive, elle se sentit intimidée dans une compagnie plus élevée que celle où elle se trouvait d'habitude ; pourtant elle employa tous les moyens de s'y placer convenablement. L'aspect de monsieur de Kergariou lui imposa un grand respect ; celui du che-

valier une réserve presque affectueuse. Aussitôt qu'elle eut regardé Charles, son cœur se serra, et elle se sentit rougir.

La beauté de monsieur de Sombreuil était peut-être plus éclatante par la tristesse de son regard voilé, la pâleur de ses joues ; ses cheveux noirs sans poudre, tout, jusqu'à son costume négligé, lui prêtait un nouveau charme, auquel Pulchérie ne put se soustraire. Elle ne répondit pas quand il lui parla, et néanmoins il la regarda avec intérêt.

— Chevalier, dit-il, mademoiselle me rappelle ma sœur.

— Tant mieux, mon colonel, répondit le médecin, cela nous donnera, j'espère, un peu plus de facilité à vous désennuyer. Pulchérie serait très-heureuse de ressembler à une héroïne telle que mademoiselle de Sombreuil.

— Elle ne lui ressemble pas ; elle me la rappelle.

— Pulchérie est une bonne fille qui se fera un honneur d'aider madame de Cherpé dans les soins que votre état exige. Elle sait d'ailleurs un peu de médecine ; c'est presque une sœur de charité ; elle me remplacerait au besoin.

La soirée se passa en propos indifférents ; malgré lui, Charles fut obligé d'y porter un peu d'attention, et, lorsqu'il se trouva seul, la fatigue le fit dormir.

Le lendemain monsieur de Lage, qui couchait dans sa chambre, fit part au docteur de ce succès.

— Nous recommencerons tous les jours, monsieur, jusqu'à ce qu'il s'endorme en nous écoutant, répondit le médecin.

En effet, le régime devint quotidien, et l'effet suivit les prévisions de monsieur Bernier. Charles pensa moins, il alla mieux.

Après un mois de séjour à la ville, monsieur de Sombreuil se sentit en état de se lever et voulut retourner à son poste. On devait bientôt entrer en campagne, et sa présence devenait indispensable pour les préparatifs. En conséquence, un matin il déclara au chevalier que se trouvant mieux il partirait le soir. Monsieur de Lage pâlit à cette nouvelle.

— Nous partirons quand il vous plaira, Charles.

— Vous avez l'air souffrant, Velude, à votre tour. Auriez-vous donc gagné ma maladie?

— Peut-être !

— Bon et paisible enfant; vous ne la soupçonnez pas, heureusement pour vous !

— Vous avez raison, il faut revenir au régiment. L'air me fera du bien !

— Descendons chez madame de Cherpé. Je lui dois une visite, ainsi qu'à mademoiselle Pulchérie; elles m'ont tant gâté toutes deux!

Le chevalier le suivit sans répondre. En apercevant les jeunes gens, la bonne dame alla au devant d'eux et leur sourit cordialement.

— Voilà le convalescent, dit-elle, il nous rend nos visites. A l'instant même Pulchérie s'extasiait sur votre ressemblance avec saint Jean l'Évangéliste. Je n'en suis pas frappée, cependant, il est beau comme vous.

— Vous me comblez, mesdames, répondit Charles en s'inclinant, et au, lieu de vous prouver ma reconnaissance, je dois faire comme les ingrats, je dois vous fuir.

— Et pourquoi? mon Dieu! s'écrièrent-elles à la fois.

— Parce que mon régiment m'appelle, parce qu'on va recommencer la guerre, et qu'on a besoin de moi.

Pulchérie devint pâle ainsi que tout à l'heure le chevalier.

— Vous allez à la guerre! Voyez la pauvre enfant, continua madame de Cherpé, elle est aussi tremblante que moi.

— Rassurez-vous, nous reviendrons, madame.

— Et vous battre contre vos compatriotes encore!

— Oh! oui, c'est là un chagrin et presque un remords. Mais que voulez-vous? Telle est la destinée des partis. On nous a chassé de nos terres, on a brûlé nos châteaux, on a massacré les nôtres, on a égorgé notre roi. On retient notre famille prisonnière, et ceux que nous aimons sont sous le couteau des infâmes oppresseurs de notre pays. Il faut donc bien essayer de les délivrer, de ramener à nous la saine partie de la nation, accablée par la crainte, égarée par les mensonges.

— Alors, pourquoi ne pas rentrer au milieu d'elle?

— Votre bon sens vous inspire, madame, une question que mon amour pour ma patrie m'a dictée cent fois. Quant à moi, si j'avais été le maître, si un intérêt invincible ne m'avait pas conduit à l'émigration, c'est dans la Vendée que je me serais rendu. Aussitôt que je serai dégagé des promesses que j'ai faites ici, je m'y rendrai. Au moins là, il n'y a pas d'étrangers. C'est la guerre civile encore malheureusement, mais on meurt au milieu des siens.

— Où allez-vous maintenant?

— Dans la Hollande, dit-on.

— Les républicains iront-ils donc jusque-là?

— Les républicains iront partout, madame. Vous ne connaissez pas ce brave peuple. Vienne un chef capable de les conduire, ils envahiront l'Europe.

— Au moins, vous leur rendez justice.

— Toujours.

— Et souvent mieux que cela, interrompit le chevalier; lorsqu'il fait des prisonniers, il les renvoie.

— N'est-ce pas tout simple?

— Tout le monde ne vous imite pas, néanmoins.

— Adieu, mesdames. Croyez que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Mademoiselle, nous nous reverrons à Londres. N'est-ce pas là que vous devez attendre monsieur votre père?

— Oui, monsieur.

— Je vous le ramènerai moi-même dès que nous serons libres, car je compte m'y rendre pour chercher les moyens d'aborder en Bretagne. Cette pensée seule me fait vivre. Adieu encore, ne nous oubliez pas et priez pour nous.

Monsieur de Sombreuil tendit la main aux deux femmes. Lorsqu'il toucha celle de Pulchérie, il la trouva froide et tremblante. Un regard porté sur le chevalier lui découvrit un secret dont il ne s'était pas douté jusque-là.

— Ils s'aiment, pensa-t-il.

Monsieur de Lage salua et marcha d un pas chancelant derrière son ami sans avoir la force de relever les yeux.

Le soir, ils couchèrent au milieu de leurs soldats. Huit jours après, l'ordre du départ arriva. Le docteur revint pour embrasser sa fille, et à son retour il semblait oppressé d'une vive douleur. Monsieur de Kergariou le rencontra et lui en demanda la cause.

— Hélas ! monsieur, Pulchérie est malade de la même maladie que le colonel ; une maladie morale. Elle m'a brisé le cœur, la pauvre petite, en répétant comme lui qu'elle voulait mourir. Oh ! si c'était de l'amour ! Qui l'aurait séduite ? monsieur de Sombreuil ? il ne la regardait pas. Monsieur votre neveu ? un ange ! Depuis qu'elle est ici, elle n'en a pas vu d autres.

— Et ne peut-elle aimer sans espoir l'un ou l'autre ?

— Que le ciel m'en préserve ? elle serait perdue !

— Mon neveu est triste aussi. Il change à vue d'œil ; je ne puis lui arracher son secret. C'est peut-être le même ?

— S'ils s'aimaient, seraient-ils malheureux ainsi ?

— Vous ne connaissez pas le chevalier ; il a juré devant Dieu de ne jamais aimer une femme, et l'amour dût-il le tuer, il ne cédera pas à son entraînement.

— Nous partons demain ; elle va à Londres rejoindre une de nos parentes qui en aura soin ; aussitôt que l'on nous renverra, j'irai la consoler quelle que soit sa douleur !

Pendant ce temps, Charles et le chevalier causaient dans leur baraque.

— La destination du régiment est changée, disait monsieur de Sombreuil ; nous allons en Hollande. Je ne sais quel pressentiment me porte à croire que j'y périrai. Si cela est, Volude, vous chercherez Gabrielle, vous lui direz que je lui pardonne, et que l'affreux abandon où elle m'a laissé a empoisonné mes derniers jours. Ne pas savoir seulement où elle est, ce qu'elle est devenue ! Rester sans nouvelles de mon père, de Stanislas, de ma sœur ! Vivre isolé de tout ce qu'on aime !

— Hélas ! il n'est que trop vrai ; nous sommes séparés de tout.

— Volude? je vous trouve changé. Votre douce gaieté s'est envolée. Vous me regardez souvent d'un air de reproche

— Comment?

— C'est involontairement sans doute, pourtant je m'en aperçois, moi, dont vous êtes l'unique consolation.

— Eh bien! Charles, je souffre, je suis malheureux; et à vous, à vous seul, j'en dirai la raison. Il me semblerait que je me trompe moi-même, si je vous trompais.

— Je crois que j'ai deviné, Volude; un scrupule vous tourmente, n'est-il pas vrai?

— Oui.

— Vous aimez... Ne rougissez pas; vous êtes libre encore, vos vœux ne sont pas irrévocables, et, dans un temps comme celui-ci, la naissance n'est plus un obstacle.

—Vous oubliez donc le serment prononcé sur votre lit de mort, Charles! et vous croyez que je manquerais à celui-là!

— Un serment pour me sauver la vie, cette vie qui devait être si misérable! Rompez-le, et que les suites en retombent sur moi!

— Je le romprais que cela serait inutile, Charles.

— Et pourquoi?

— Pulchérie ne m'aime pas.

— Vous êtes dans l'erreur, mon ami; son trouble, sa pâleur, au moment de notre départ, m'ont prouvé combien vous lui étiez cher.

— Elle ne m'aime pas, répliqua le chevalier en secouant la tête.

— Alors, d'où venait cette émotion?

— C'est qu'elle vous aime, Charles!

Et le pauvre enfant fondit en larmes.

— Elle m'aime! Vous êtes insensé, Volude. Et qui vous l'a dit?

— Mon cœur! répondit monsieur de Lage.

Il y eut un moment de silence. Le chevalier poursuivit :

— Elle vous aime et nous sommes tous les trois malheureux!

— Cela n'est pas possible, murmura monsieur de Sombreuil.

X

LE CONVOI

Le lendemain de cette conversation, l'armée du roi de Prusse et les régiments émigrés qui y étaient attachés quittaient leurs cantonnements et se dirigeaient vers la Hollande. Charles et le chevalier ne s'étaient plus entretenus de Pulchérie : par un accord tacite ils s'interdisaient toute allusion à cet égard, non pas qu'ils eussent rien à dissimuler, mais parce que chacun craignait la pensée de l'autre. Pendant toute la route ils se montrèrent plus que jamais affectueux, il semblait qu'ils voulussent se faire pardonner la réserve qu'ils gardaient. Monsieur de Kergariou, avec son expérience des hommes et la connaissance parfaite de ces natures exceptionnelles, devina tout, mais il ne le fit point paraître, se contentant d'admirer en lui-même ces caractères si nobles, qu'une rivalité même ne désunissait pas.

Le docteur parlait sans cesse de sa fille et des inquiétudes qu'elle lui donnait, il trouvait en monsieur de Lage un auditeur attentif. Quant à Charles, il détournait la conversation et le nom de Pulchérie ne sortit pas de ses lèvres.

On arriva en Hollande; à quelques lieues de Arnheim, l'armée prit de nouveau ses cantonnements. Le régiment de Salm fut placé à l'avant-garde. Monsieur de Sombreuil l'avait demandé avec instance. Il montra une activité infatigable, et les yeux de tous les chefs se fixèrent sur lui, comme sur un officier de la plùs grande espérance.

Un soir le général le fit appeler et lui confia ses inquiétudes sur un convoi de vivres destiné à l'ennemi, qui devait traverser la province et dont on ignorait positivement la marche.

—Nos espions ne sont pas d'accord, ajouta le général, il est cependant très-essentiel pour nous que le convoi n'arrive pas à sa

destination. Les ennemis manquent de tout dans ce pays, mal disposé pour eux, et si nous les privions de leurs fourgons, nous les amènerions promptement à capituler.

— Je ferai une reconnaissance, mon général.

— Le roi connaîtra cet empressement, monsieur le colonel, je l'en instruirai.

Rentré dans sa tente, Charles donna ordre qu'on sellât les chevaux et commanda quatre hussards pour l'accompagner.

— Vous allez sortir, à cette heure, mon ami, dit le chevalier ?

— Je vais examiner le pays, Volude, je vais tâcher de hâter la fin de cette guerre, et empêcher le sang de couler.

— Je vous suivrai, Charles. Vous êtes peu escorté et je serais inquiet loin de vous.

— Comme il vous plaira, chevalier.

Un quart d'heure après, ils quittaient le camp, suivis des quatre hussards.

— J'attends la fin de tout ceci avec une impatience que je ne puis rendre, reprit monsieur de Sombreuil. Chaque coup de fusil qu'on envoie à nos compatriotes me fait mal. Et puis l'inquiétude me dévore ; dès que je serai libre, je rentrerai en France. Je ne m'explique pas le silence de mon père et je veux aller moi-même en savoir la cause.

— Vous oubliez donc les lois sur les émigrés ? On ne peut ni leur écrire, ni recevoir leurs lettres, sous peine de mort !

— Voilà pourquoi je n'écris pas.

— Et s'ils reparaissent en France — l'échafaud !

Charles haussa légèrement les épaules.

— Maintenant, chevalier, il faut nous taire. La reconnaissance dont je suis chargé est importante, le général me l'a particulièrement recommandée. Restez à quelques pas derrière moi, avec nos hommes, tâchez que le moindre bruit ne nous trahisse point et si vous m'entendez appeler venez à moi.

— Pourquoi ne pas me laisser à vos côtés ?

— C'est impossible.

— Charles !....

— Je ne le veux pas, vous dis-je, obéissez.

Il y eut dans l'inflexion de la voix du colonel quelque chose d'impatient, de décidé qui dénotait un ordre positif.

— J'obéis, répliqua monsieur de Lage.

Ils marchèrent ainsi trois quarts d'heure dans le silence le plus complet : au bout de ce temps, monsieur de Sombreuil crut distinguer des voix dans le lointain et le roulement de voitures pesamment chargées, il s'arrêta, puis il marcha dans la direction du bruit, et il acquit la certitude qu'il ne s'était pas trompé. Il retourna alors vers son détachement et ordonna, à voix basse, au chevalier et aux hussards, de le suivre et d'imiter ce qu'ils lui verraient faire.

Le convoi (car c'était lui) cheminait dans l'obscurité, pour éviter les surprises, et pas une lumière n'éclairait le pays. La route passait à quelques centaines de pas, dans une sorte de ravin étroit, où se trouvait un bois de sapins. Ce fut là que Charles dressa son embuscade. Le cœur lui battait à outrance, il était pour la première fois seul responsable d'une entreprise considérable, et le mouvement qu'il entendait lui prouvait que l'ennemi avait des forces supérieures aux siennes.

En effet, le convoi était gardé par cent hommes d'un régiment d'enfants perdus, enrôlés après la rupture du ban des condamnés. C'était presque tous des scélérats, aussi lâches qu'infâmes. Mais on les envoyait aux postes périlleux, accompagnés de bons officiers, parce qu'on espérait ainsi s'en défaire promptement.

Lorsque l'avant-garde fut engagée dans le défilé, Charles s'avança sur le bord de la route, sans se montrer pourtant tout à fait à découvert, et cria :

— A moi ! Salm !

Les hussards répondirent par des cris dont les échos et la nuit centuplèrent le nombre. Ils tirèrent quelques coups de carabine et deux des conducteurs du convoi tombèrent. Monsieur de Sombreuil cassa la tête avec son pistolet à celui qui menait le premier fourgon. Dès lors, l'épouvante se mit dans la troupe, qui

ne s'attendait pas à être attaquée, et qui s'imagina voir un ennemi derrière chaque arbre. Elle commença à se débander, malgré les efforts des officiers. Les hussards, qui avaïent rechargé leurs armes, firent un feu passablement nourri, puis ils sortirent de leur cachette, en se séparant pour donner le change sur leur petit nombre, et poursuivre les fuyards.

Charles se tenait immobile devant la charrette, tirant sur tous ceux qui passaient à ses côtés ; la nuit, l'imprudence d'une semblable entreprise, fut justement ce qui la fit réussir. On crut à une embuscade considérable; et la plaine fut bientôt couverte de cavaliers qui retournaient vers les républicains. Un officier, après avoir employé tous les moyens possibles pour les rallier, furieux de se voir abandonner par eux, s'élança sur le colonel, le sabre levé, pendant que celui-ci était déjà occupé à se défendre d'un autre ; il allait le frapper lorsque le chevalier se jeta au devant du coup et le reçut en pleine poitrine. Monsieur de Sombreuil ne put contenir sa colère ; il venait de se débarrasser d'un de ses agresseurs ; il se précipita sur l'officier et lui enfonça son épée dans le corps.

Le désespoir de Charles ne put se comprendre ; il descendit de cheval et ramassa le corps inanimé de Volude, qui semblait déjà privé de vie. Un signal convenu rappela ses soldats.

— Nous avons réussi, dit-il, mais la victoire nous coûte cher. Que deux d'entre vous courent jusqu'au camp, rendez compte au général de ce qui s'est passé, demandez-lui un détachement considérable pour conduire notre prise, et amenez-moi le docteur Bernier avec une litière. Songez qu'il y va de la vie ; l'ennemi pourrait revenir, voyant qu'il a été notre dupe, allez! allez !

Il plaça les deux soldats qui lui restaient en sentinelle de chaque côté des fourgons ; quant à lui il s'assit par terre, prit la tête du blessé sur ses genoux et demeura immobile.

— Mon Dieu, pensa-t-il, c'est à présent que j'ai tout perdu ! et c'est encore pour moi qu'il s'est exposé ainsi ! cet ange !

Il se baissa vers le chevalier, écoutant s'il respirait encore.

— Et pas un secours, rien à lui donner. Dans cette obscurité, j'ignore même ce que renferment ces voitures. Que le ciel ait pitié de moi !

Il lui prit au cœur une douleur mortelle en se voyant sous un ciel étranger, trahi par la femme qu'il adorait, sans nouvelles de sa famille, tenant entre ses bras son seul ami, tué en le défendant ; il murmura presque contre la Providence. Il se demanda pourquoi elle l'épargnait pour le frapper dans ce qu'il avait de plus cher, et il prit entre ses doigts la détente de son pistolet, comme pour mettre fin à ce supplice.

Un bruit lointain de chevaux lui fit relever la tête.

— Ce sont les républicains, pensa-t-il, ils n'auront son cadavre qu'avec le mien.

Bientôt le bruit se rapprocha, des torches étincelèrent, et le mot d'ordre des avant-postes prussiens fut échangé contre le qui-vive ? de sa première vedette. C'étaient des amis.

On l'entoura, on le félicita, on le combla de louanges ; il ne voyait rien, l'état de Volude l'occupait seul.

— Où est le docteur, messieurs, disait-il, l'a-t-on prévenu ?

— Il vient, lui répondirent-ils tous à la fois, le voilà avec monsieur de Kergariou.

Les rangs s'ouvrirent pour les laisser passer. Dès que Charles les aperçut :

— Oh ! monsieur, cria-t-il à monsieur de Locmaria, voilà où son amitié l'a conduit ! docteur, vit-il encore ?

Monsieur de Locmaria contempla le visage pâle de son neveu et baissa ses regards devant ceux du médecin, qui, la main sur le cœur du blessé, en interrogeait les battements. Une anxiété affreuse se peignit dans tous les traits de Charles.

— Il respire, dit enfin monsieur Bernier, il faut ici même sonder la plaie.

Le colonel ne s'était pas levé, il soutenait toujours cette tête décolorée, qu'il semblait craindre de froisser encore. L'opération se fit ainsi, il n'en perdit pas une circonstance. La dou-

leur rendit la connaissance à monsieur de Lage, qui fit un léger mouvement,

— Il n'y a pas de danger, reprit le docteur, j'en réponds, la perte de sang a causé la faiblesse. Il peut être transporté.

Monsieur de Kergariou tomba à genoux et pria.

Charles sauta au cou du docteur, qui venait de mettre le chevalier entre les mains de ses aides. On apporta un brancard, et blessés et bien portants se mirent en marche. A leur rentrée au camp le jour commençait à poindre ; l'armée tout entière était sur pied, leur retour fut un véritable triomphe, et Sombreuil fut presque porté jusqu'à la tente du général.

— Monsieur, dit celui-ci, en détachant sa croix du mérite militaire ; Sa Majesté m'a autorisé à délivrer sur le champ de bataille des récompenses extraordinaires ; recevez cette croix, vous l'avez méritée, et nous serons tous honorés de la voir sur votre poitrine.

Charles rougit beaucoup en acceptant ce glorieux suffrage. Sa pensée chercha Gabrielle :

— Oh ! se dit-il, que je serais heureux si elle le savait ! et si elle m'aimait encore !

XI

LONDRES

L'état du chevalier n'inspira bientôt plus d'inquiétude; cependant il lui fallut se reposer le reste de la campagne, qui fut courte, et à la suite de laquelle l'armée fut licenciée en Hanovre. Je laisse à l'histoire le récit de cette épopée, et je suis modestement la voie dans laquelle je dois marcher. Mon héros, après l'action d'éclat que je viens de raconter, continua à montrer une valeur à toute épreuve. Mais il fut brave comme tous les braves, et il ne joua plus le premier rôle.

Obligé d'abandonner son ami pour suivre le régiment, sa mélancolie en augmenta. Aussi, le jour du licenciement fut-il un beau jour à ses yeux. Il retourna promptement à Arnheim et y trouva monsieur de Lage en pleine convalescence, grâce aux soins du docteur Bernier.

— Nous sommes enfin libres ! mon colonel, et nous allons partir tous les trois pour Londres.

— Sans doute, mais auparavant je veux tenter de rentrer en France.

— En France ! mon colonel ; vous n'y pensez pas ; c'est la mort !

— Je le sais, docteur.

— Vous n'irez pas, Charles.

— J'irai, mon ami.

— Voulez-vous me rendre un service, Sombreuil?

— Un service à vous, Volude ; disposez de moi.

— Eh bien ! donnez-moi votre parole d'honneur que vous vous rendrez à Londres avec monsieur Bernier; j'ai besoin que vous y alliez tout de suite pour moi, qui ne puis pas voyager encore Me refuserez-vous?

— Mais que vous importe ma présence en Angleterre?

— J'y dois toucher une somme assez considérable, ma seule fortune, et si personne ne s'occupe de cette affaire, j'y perdrai tout.

— Je m'en occuperai, chevalier, vous avez ma parole, répliqua Charles en soupirant profondément ; mais c'est un cruel sacrifice.

— Encore un mot. La duchesse d'Éponnes est à Londres, abandonnée, sans ressources. J'ignore où elle habite, mais je sais qu'elle y est.

— Gabrielle?

— Oui, mademoiselle Pulchérie l'a écrit au docteur; elle en est sûre.

— Cela est-il vrai, docteur?

— Sur mon honneur, oui.

— Eh bien! je pars; je pars à l'instant même. Je vous écrirai aussitôt mon arrivée, Volude. Je veillerai à vos intérêts, soyez tranquille. Oh! je la trouverai, moi!

Le même soir, monsieur de Sombreuil se mit en route.

Il arriva à Londres par une nuit épaisse et froide. On était alors au printemps de l'année 1794. Il se dirigea vers la demeure de mademoiselle Bernier, sans réfléchir au dérangement qu'il lui causerait en se présentant chez elle à cette heure.

Elle logeait dans un petit hôtel garni bien modeste; Sombreuil y demanda une chambre. Son premier mouvement fut de s'informer de Pulchérie et de lui faire dire qu'il était là, chargé des commissions de son père. La jeune fille se leva, s'habilla à la hâte et le reçut dans une espèce de parloir attenant à son appartement. Elle était tremblante de joie et de crainte, et osa à peine lever les yeux devant lui.

La confidence que Charles avait reçue du chevalier, les suppositions de celui-ci, amenèrent aussi la rougeur sur son front.

— Mademoiselle, dit-il en la saluant profondément, voici des lettres du docteur,

— Viendra-t-il bientôt, monsieur?

— Aussitôt que l'état de son malade le lui permettra.

— Comment va monsieur le chevalier?

— Mieux; beaucoup mieux.

— Le ciel en soit loué!

Elle prononça ces mots avec une telle émotion que Charles ne douta pas de son amour pour Volude. Le cœur humain est fait de telle sorte qu'il en ressentit un mouvement douloureux.

— Oui, rassurez-vous, mademoiselle, vous les reverrez bientôt, reprit-il avec une amertume involontaire. Je les ai précédés sur une nouvelle écrite par vous, et qui m'intéresse au dernier point.

— Laquelle, monsieur?

— Madame la duchesse d'Éponnes, une amie de ma sœur, de ma famille, est ici, malheureuse et dans le besoin; pourriez-vous m'apprendre ce que vous savez d'elle?

— Bien peu de choses, monsieur; un ministre qui est venu loger ici trois jours, à l'époque où je l'ai mandé à mon père, l'avait vue chez un mercier, auquel elle vend ses tapisseries. Il raconta ses malheurs, devant moi, sans autres détails ; je m'y suis intéressée comme à une compatriote, mais il y en a tant dans le même cas, que je n'ai pas demandé de renseignements.

— Et le ministre ?

— Il est retourné à son village, dans le fond de l'Irlande.

— L'hôtesse sait-elle où elle est ?

— Je ne le crois pas, monsieur.

— Il faut pourtant que je la retrouve; il le faut, ou je meurs.

Pulchérie le regarda étonnée.

— Vous aimez donc bien cette dame?

— Si je l'aime ! — Pardon, mademoiselle, reprit-il en la voyant pâlir. Je vous ai éveillée, vous serez peut-être souffrante des suites de cette émotion. Je ne veux pas être indiscret plus longtemps, je me retire.

— Monsieur de Sombreuil, ajouta la jeune fille avec effort, je vous aiderai de tout mon pouvoir à chercher madame la duchesse d'Éponnes.

Et, lui faisant une grande révérence, elle se retira.

Dès que le jour parut, monsieur de Sombreuil se fit conduire dans la cité, chez le banquier où il devait s'occuper des affaires de Volude : il les régla comme son ami l'en avait prié ; puis, il raconta au banquier sa position, les recherches qu'il voulait faire et lui demanda ses conseils pour sortir d'embarras.

— Adressez-vous à l'alien-office, monsieur; je vais vous donner une lettre de recommandation. On découvrira l'infortunée que vous cherchez, j'en réponds. On connaît les retraites les plus mystérieuses de tout Londres.

Charles se confondit en remercîments, prit la lettre et courut la porter à son adresse.

— Monsieur, lui dit l'employé à qui il la remit après l'avoir lue, je ferai ce que je pourrai. Je ne vous cache pas néanmoins que rien n'est plus difficile que de retrouver une émigrée fran-

çaise dans cette grande ville ; presque toutes changent de nom.

— Elle a peut-être pris celui de madame de Sorcy, interrompit Charles en rougissant beaucoup.

— Je vais d'abord interroger les merciers. Revenez dans trois jours, je vous rendrai compte de mes démarches.

Charles rentra accablé. Il essaya de prendre du repos, mais il ne put même rester au lit. L'idée de savoir Gabrielle près de lui, de ne pouvoir la découvrir, l'idée de ses souffrances surtout bouleversait tout son être et lui ôtait presque la faculté de penser. Il se mit à courir les rues de Londres, entrant dans les boutiques, s'informant aux marchands, en mauvais anglais, s'ils ne connaissaient pas madame d'Éponnes ou madame de Sorcy, quoique ce nom lui fît bien mal à prononcer. On le prit pour un fou.

— Quel dommage ! répétaient-ils ; il est si beau !

Les trois jours s'écoulèrent ainsi. Charles ne revit pas Pulchérie, à peine pensa-t-il à elle. Il courut au rendez-vous.

— Je ne sais rien, monsieur, lui dit le commis ; si vous voulez me laisser votre adresse, je vous préviendrai dès que j'aurai quelque chose.

Il l'indiqua machinalement comme un homme atterré ; il commençait à perdre toute espérance. En rentrant chez lui, il écrivit au chevalier. On frappa à sa porte ; c'était Pulchérie. Elle resta honteuse sur le seuil.

— Monsieur, murmura-t-elle, pardonnez-moi de vous déranger. Voici une lettre de mon père et une pour vous de monsieur le chevalier de Lage.

— Oh ! donnez, mademoiselle ; je vous remercie.

— Avez vous quelques nouvelles, monsieur?

— Hélas! aucunes, mademoiselle.

— Je cherche pourtant bien.

— Vous !

Et il la regarda plus attentivement.

— Je voudrais tant vous voir heureux !

— Décidément, elle aime le chevalier, pensa-t-il.

Il ouvrit la lettre dès que Pulchérie l'eut quitté.

« Mon ami, disait Volude, vous ne m'en voudrez pas, j'es-
» père, en apprenant que je vous ai trompé. Je n'irai pas vous
» rejoindre encore. J'ai une mission secrète à accomplir, et nous
» ne nous reverrons que lorsqu'elle sera heureusement termi-
» née, peut-être jamais, car l'entreprise est périlleuse, je ne me
» le dissimule point. Si je succombe, le docteur vous remettra
» mon testament. Vous exécuterez mes volontés dernières, et
» vous ne m'oublierez pas tout à fait, n'est-ce pas ? Mon oncle,
» arrivé le lendemain de votre départ, est allé près de Mon-
» sieur, comte de Provence, porteur de dépêches du roi de
» Prusse. Ni l'un ni l'autre nous ne serons en Angleterre avant
» quelques mois.

» Il est un repli de mon cœur qui ne s'est découvert qu'une
» fois et à vous seul, Charles, il restera scellé à l'avenir
» comme un tombeau. Ne m'en parlez jamais, ne faites pas la
» moindre allusion au malheur qui m'a frappé, je vous en con-
» jure. J'ai besoin de tout mon courage, et je le perdrais com-
» plétement si je trouvais un refuge dans votre amitié. La lutte
» est affreuse, mais je serai fidèle à mon serment, et vous
» n'aurez pas à rougir de votre *ange*. »

— Mon Dieu ! s'écria Charles, où est-il ? il me tarde de voir le docteur ; lui seul peut m'en instruire !

L'arrivée de monsieur de Sombreuil fut bientôt connue parmi les émigrés. Sa réputation militaire l'avait précédé, et il reçut de tous l'accueil le plus flatteur. Il s'informa auprès d'eux tous de madame de Sorcy. Nul ne put lui en donner de nouvelles.

— Quant à monsieur de Sorcy, lui dit-on, il est en Bretagne, aide de camp du marquis de Puisaye, qui commande les armées de l'Ouest.

— Et il a laissé ici une femme sans ressources, pensa Charles, je ne m'étais pas trompé sur cet homme.

Monsieur Bernier arriva un mois après le colonel. Il ne lui

apprit rien sur le chevalier. Il assura seulement que sa santé était bonne et qu'il pouvait supporter les fatigues du voyage.

— Je lui ai demandé où il allait, continua le docteur.

— A la garde de Dieu ! m'a-t-il répondu.

Charles regarda Pulchérie ; elle était pâle et semblait murmurer une prière.

XII

DEUX DÉVOUEMENTS

Monsieur de Sombreuil passait sa vie à courir les rues de Londres et à chercher la duchesse, sur laquelle il ne trouvait aucun renseignement. Il souffrait à la fois de cette incertitude et de ses craintes pour sa famille. Pulchérie le voyait à peine, et chaque fois qu'elle le rencontrait, elle s'étudiait à lire dans son regard s'il avait enfin obtenu un résultat. Monsieur Bernier, triste de la tristesse de sa fille et de celle de son colonel, maudissait à chaque instant les événements funestes qui l'avaient chassé de sa patrie.

Un soir ils étaient tous les trois réunis. Ils ne se parlaient point, ils rêvaient, dans une demi obscurité interrompue seulement par la lueur d'une chandelle, placée près d'une fenêtre voisine. On frappa à la porte.

— Qui est là ? dit Charles en s'avançant à travers la chambre.

— C'est moi, répondit une voix si basse qu'on l'entendait à peine.

— C'est le chevalier, reprit Pulchérie.

Monsieur de Sombreuil tira les verroux, Volude se précipita dans ses bras.

— Mon ami ! s'écrièrent-ils à la fois.

— Le voilà enfin, mon malade, continua le docteur. Pulchérie une lumière que je le voie.

La lumière fut promptement apportée et le visage défait de monsieur de Lage apparut à ses amis.

— Qu'il est changé! murmura Pulchérie.

— Vous ne vous êtes pas soigné, monsieur le chevalier, poursuivit le médecin.

— Vous avez souffert, Volude, ajouta Charles en lui serrant la main.

— Et je souffre cruellement encore, j'ai une grande épreuve à subir.

— Enfin, d'où venez-vous?

— De France ! répondit-il sourdement.

— De France! vous venez de France? avez-vous vu mon père?

— Je l'ai vu.

— Et Marie? et Stanislas? vous me faites mourir.

— Je les ai vus.

— Ils vivent?

Le chevalier se jeta sur le sein de son ami, en pleurant.

— Eh bien! eh bien, dit monsieur de Sombreuil, dans la plus grande agitation.

— Mon ami, armez-vous de courage, c'est affreux, c'est horrible!

— Vivent-ils? au nom du ciel!

Monsieur de Lage ne répondit pas.

— Je suis un homme, chevalier, vous pouvez parler. Mon père?

— Exécuté le 7 thermidor.

Charles frissonna.

— Mon frère?

— Exécuté le même jour.

— Et Marie?

— Elle a émigré depuis trois mois.

— Mon Dieu!

Il n'ajouta pas un mot, il ne versa pas une larme, il resta comme anéanti sous le poids de sa douleur.

— Mon ami, dit timidement le chevalier, je suis revenu.

Un silence glacial succéda à cette tentative de monsieur de Lage. Charles était toujours immobile. Pulchérie priait, le docteur se leva, prit la main de celui que l'échafaud venait de faire comte de Sombreuil et lui tâta le pouls.

— Il faut qu'il pleure, dit-il bien bas.

— Charles, regardez-moi, continua le chevalier, je veux vous raconter les derniers moments de votre famille. Il y a de belles et grandes choses, mais avant apprenez que vous êtes vengé de leurs bourreaux. Robespierre a été guillotiné le 9 thermidor.

— Hélas! s'écria Charles, deux jours plus tôt ils étaient sauvés.

— Oui, j'ai vu cet acte de divine justice et je suis parti sur-le-champ; j'ai fait diligence, je ne crois pas que la nouvelle soit encore connue ici.

— Je vous écoute, Volude, parlez-moi d'eux.

— Vous étiez si malheureux, Charles, vous désiriez si vivement connaître le sort de ceux que vous aimiez, que je n'ai pu résister au besoin d'en obtenir des nouvelles, je suis rentré en France.

— Mon ami ! vous exposer ainsi !

— C'était pour vous, Charles! Je traversai la frontière, je gagnai Paris moitié à pied, moitié en charrette, déguisé en soldat, porteur d'un congé que l'on avait trouvé sur un républicain au dernier combat, je n'attirai l'attention de personne. Ma pâleur, ma blessure fermée à peine, justifiaient mon départ de l'armée. J'arrivai à Paris et je courus droit chez monsieur votre père.

« — Le citoyen Sombreuil est en prison, me répondit la portière.

» — Et Stanislas?

» — Aussi.

» — Et mademoiselle Marie?

» — Partie avec la citoyenne d'Éponnes, pour l'étranger.

» — Où sont messieurs de Sombreuil?

» — A la Force. »

Mon premier mouvement fut de m'y rendre, mais je réfléchis qu'il me fallait une permission et je songeai à Mercier pour l'obtenir ; je retournai sur mes pas.

« — Qu'est devenu Mercier? demandai-je à la concierge.

» — Il est allé rejoindre son ancien maître dans la Vendée. »

J'étais seul de nouveau. Madame de Fécand me vint à la mémoire comme un trait de lumière, je volai chez elle, on refusa de me laisser entrer, sous prétexte qu'elle était malade. Je voulais cependant à tout prix arriver jusqu'aux prisonniers et cela me semblait presque impossible. Je priai Dieu de m'inspirer, il vint à mon secours.

Je me fis conduire chez madame Tallien, la providence des persécutés. On m'introduisit près d'elle, dès que je lui eus fait dire mon ; nom car elle a connu mon oncle, lorsqu'elle était madame de Fontenay.

« — Madame, lui dis-je en entrant, je ne vous tromperai pas, je suis un émigré rentré malgré la loi.

» — Parlez plus bas, malheureux ! s'écria-t-elle; Tallien est là. Voulez-vous un certificat de civisme pour rester à Paris.

» — Non, madame, je ne veux pas rester à Paris.

» — Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

« — J'ai un ami, madame, pour lequel je donnerais ma vie. Cet ami a laissé ici sa famille. Il se mourait d'inquiétude ; je suis venu en chercher des nouvelles, et j'ai appris l'arrestation de son père.

» — Hélas ! c'est toujours de même !

» — Je désirerais le voir ; il est à la Force avec l'aîné de ses fils.

» — Son nom?

» — Monsieur de Sombreuil.

» — En demandant un prisonnier vous vous exposez vous-même ; il faudra vous nommer.

» — J'ai un faux passe-port.

» — Donnez-le moi. »

Elle prit le congé dont j'étais porteur et l'examina.

« — Ce monsieur de Sombreuil n'est-il pas lié avec madame de Fécand?

» — Oui, madame.

» — Oh! je sais alors ce que c'est. Sa fille l'a sauvé au 2 septembre?

» — Oui, madame.

» — Revenez demain, je verrai ce que je puis faire. D'ici là, soyez prudent, ne vous montrez pas et ne hasardez pas un mot qui puisse vous faire reconnaître. Avez-vous de l'argent?

» — Suffisamment pour mes besoins.

» — Monsieur votre oncle sait-il cette escapade?

» — Oh! non, madame; tout le monde l'ignore.

» — C'est bien. »

Je suivis régulièrement les instructions de *Notre-Dame-de-Bon-Secours,* c'est ainsi que les royalistes appellent madame Tallien, et j'attendis le lendemain avec une vive impatience; je me présentai chez elle à l'heure convenue.

« — J'ai de mauvaises nouvelles à vous donner, me dit-elle, vos amis vont être mis en jugement.

» — Oh! mon Dieu!

» — Et vous ne les verrez pas. Écoutez avant de vous désespérer. Il serait possible de les sauver. Je vais employer tout mon crédit, aidée d'un dévouement admirable, mais pour cela il ne faut attirer l'attention ni sur eux ni sur vous. Une circonstance imprévue peut faire découvrir qui vous êtes, et vous les perdriez sans retour. Venez chaque matin, laissez-moi votre adresse et je vous appellerai, si j'ai besoin de vous. Ne vous flattez pas trop de la réussite; comme je viens de vous le dire, je ne suis pas seule à y concourir, mais aussi nous avons à combattre un ennemi puissant et une grande haine. »

Elle me congédia. Vous jugez de l'état dans lequel j'étais. Je retournai chez madame de Fécand, je désirais ardemment la voir, je ne fus pas plus heureux que la première fois.

Madame Tallien ne m'apprit rien les jours suivants. Elle sem-

blait entourée d'un mystère impénétrable. Un soir, enfin, elle m'envoya chercher.

« — Soyez ce matin vers huit heures à cent pas de la Force, avec un fiacre. Deux personnes viendront vous rejoindre et vous donneront pour mot d'ordre : courage. Vous partirez avec eux pour la barrière du Maine, où vous trouverez une voiture tout attelée, des passe-ports qui vous conduiront tous les trois en Angleterre; si à dix heures et demie vous n'avez entendu parler de rien, vous reviendrez ici.

» — Mes amis, dis-je, ce sont mes amis!

» — Vous les verrez, allez et taisez-vous. »

Vous jugez avec quelle impatience j'attendais le moment fixé. Je comptai les minutes, je me promenai autour de la prison. Lorsqu'arriva huit heures et demie, je courus chercher une voiture et je la menai au lieu du rendez-vous. Neuf heures sonnèrent, mon cœur battit avec violence et j'écoutai; rien ne se fit entendre. Dix heures... même silence. Onze heures.... j'avais voulu attendre jusque-là.... hélas! ce fut inutilement.

Je revins désespéré chez madame Tallien. La maison était en rumeur, des gens de toutes les espèces entraient et sortaient, on ne me remarqua pas. Je parvins jusqu'à la chambre de sa femme de chambre où elle me recevait ordinairement; elle ne tarda pas à me rejoindre.

« — Je suis désolée, me dit-elle, nous avons échoué et cela par la volonté seule du prisonnier. Il semble que toute cette famille doive donner l'exemple du dévouement, mais mon Dieu! quel spectacle horrible ai-je devant les yeux! et dans un moment comme celui où nous sommes, si je pouvais seulement obtenir un sursis, peut-être le temps n'est-il pas loin où la terreur sera vaincue. Oh! c'est affreux.

» — Ne pourrais-je savoir?

» — Oui, vous saurez tout, pour le raconter à votre ami, mais d'abord venez, peut-être votre présence va-t-elle opérer une bonne œuvre. »

Je la suivis dans une chambre à coucher; en approchant j'entendis des cris horribles.

» — La pauvre créature! reprit madame Tallien. C'est madame de Fécand que vous allez voir, mais privée de raison depuis une heure. »

Nous entrâmes. La marquise à genoux au milieu de l'appartement levait les bras au ciel et poussait des sanglots déchirants. Elle était admirablement belle ainsi.

« — Geneviève, dit madame Tallien, voici un ami de Stanislas qui demande à vous parler. »

La folle se tut subitement au nom de Stanislas, elle se leva et s'avança vers moi.

» — Stanislas, répéta-t-elle, où cela?

» — C'est moi, madame, repris-je, moi, le chevalier de Lage, ne me reconnaissez-vous pas? »

Elle me saisit la main et m'entraîna vers la cheminée.

« — Qui est là? me dit-elle, en me montrant sa propre image dans la glace. N'est-ce pas que ce n'est pas moi? Vous voyez bien qu'ils ne me reconnaîtront pas et que je puis sauver Stanislas.

» — Madame, regardez-moi, je suis Volude, je viens de la part de Charles.

» — Volude! ah! vous êtes Volude; partons, une heure va sonner et nous n'avons que le temps. Il voudra bien venir avec vous. »

Madame Tallien me regardait, une larme dans les yeux.

» — Venez donc, reprit impatiemment l'infortunée, venez donc, il le faut.

» — Il faudrait attendre, lui dis-je, Charles le désire.

» — Attendre! et mon mari? il me tuera avant que nous soyons partis, si nous tardons encore. »

Je ne sais ce que je lui répondis; j'essayais en vain tous les moyens de la calmer, de me faire reconnaître. Je nommai, les unes après les autres, les personnes qu'elle aimait; elle ne cessa de déraisonner, et je perdis toute espérance.

« — Que va-t-elle devenir? dis-je à madame Tallien.

« — Soyez tranquille, j'en aurai soin. Elle ne rentrera pas chez son mari, elle est trop malheureuse ; on sollicitera le divorce. Vous maintenant, chevalier, partez au plus vite ; retournez près de monsieur de Sombreuil, et dites lui-bien qu'il n'a pas dépendu de moi de sauver sa famille.

« — Je ne m'en irai pas sitôt, madame. D'abord vous me devez le secret de cette pauvre femme, et puis, je veux demain dire un dernier adieu aux victimes qu'on envoie à l'échafaud.

« — Passons donc chez moi, je vous raconterai tout.

« — Et le citoyen Tallien? repris-je, ne trouvera-t-il pas étrange de rencontrer un inconnu?

« — Le citoyen Tallien, répondit-elle, est trop gravement occupé pour songer à moi ; c'est moi qui songe à lui.

« Lors de votre arrivée, messieurs de Sombreuil allaient être mis en jugement. Madame de Fécand vint m'en prévenir et concerter avec moi le moyen de les sauver. Je parlai à quelques terroristes, à Robespierre. Je leur représentai que les bourreaux du 2 septembre avaient épargné monsieur de Sombreuil, et que la république se déshonorerait en montrant moins de clémence. Ils me répondirent que les bourreaux avaient fait une sottise, et que c'était à la république de la réparer.

« Madame de Fécand, au désespoir, ne garda plus de mesures. Elle me fit part de son projet, et, quelque extravagant qu'il fût, je m'y prêtai pour en assurer l'exécution, autant qu'il était en mon pouvoir. Elle m'apporta ses diamants : nous les vendîmes, et le prix en fut donné au geôlier de la Force, pour qu'il fermât les yeux. Je le garantissais des suites ; je savais bien que Tallien ne laisserait pas condamner un homme de cette espèce, que je protégeais. Notre conte était d'ailleurs assez plausible.

« Une laitière entrait tous les jours à la Force quelquefois seule, quelquefois suivie de sa sœur. Elle communiquait facilement avec les prisonniers, dont on faisait l'appel avant sa visite. Nous lui achetâmes ses seaux, son costume, et Geneviève pénétra sous ce déguisement jusqu'à Stanislas. J'étais horriblement effrayée,

Cette malheureuse créature avait tant souffert, que très-souvent sa tête se troublait. Je me mourais de peur qu'elle ne conservât pas la présence d'esprit nécessaire et qu'elle ne se fît reconnaître.

« Aussitôt qu'elle aperçut son amant, elle laissa son lait et courut à lui. Sa coiffe assez avancée dissimulait son visage : il ne la devina pas.

« — Je viens vous sauver, Stanislas, lui dit-elle, respirant à peine.

« — Qui êtes-vous ? répliqua-t-il.

« — Tu ne me reconnais, pas, moi?

« — Geneviève ! Oh ! mon Dieu ! je vous remercie.

« — Écoutez, les moments sont précieux. J'ai ici un habit pareil au mien, allez le revêtir. Je suis entrée à la suite de la laitière ; elle est partie ; le concierge est gagné, il n'a pas fait semblant de la voir. Nous sommes venues deux, nous sortirons deux ; c'est tout ce qu'il faut. Posez votre coiffe comme la mienne ; vous n'êtes pas grand, votre visage est féminin, on ne se doutera de rien. Je vais monter avec ce seau comme faisait la laitière ; le paquet est dans mon panier ; pendant que je donnerai du lait aux prisonniers, dans leurs chambres, habillez-vous.

« — Et mon père, Geneviève ?

« — Hélas ! je ne puis le sauver !

« — Eh bien ! alors, merci de votre généreux dévouement ; je ne le quitterai pas.

« — Stanislas ! au nom du ciel ! pour moi !

« — Je vous aime plus que ma vie, Geneviève ; mais je serais un lâche, si j'abandonnais ce vieillard seul au pied de l'échafaud. Ni mon frère, ni ma sœur, ne voudraient me voir, et ils auraient raison.

« — Mon Dieu !

« — Et ma fuite le ferait condamner immédiatement, tandis que peut-être il sera absous ; ils se contenteront de moi.

« — Stanislas ! ne me refusez pas, je me mets à vos genoux ! »

Il la releva et la pressa sur son cœur. Cette scène avait lieu

dans la chambre du concierge, au fond de sa loge. Je tiens ces détails de lui-même. Madame de Fécand employa les prières, les larmes, le désespoir; tout fut inutile.

« En ce moment on frappa à la porte de la prison. Avant que Geneviève et Stanislas n'aient eu le temps de se séparer, monsieur de Fécand entra suivi de Saint-Just. Je vous laisse à penser quelle crainte horrible s'empara des amants. Ils étaient heureusement dans l'ombre, et se glissèrent au fond de l'alcôve. La marquise baissa tout à fait sa coiffe et se mit à trembler d'une manière effrayante. Son mari resta plus d'une demi-heure à interroger le concierge. La porte qui donnait dans la loge était ouverte! S'il faisait un seul pas vers eux, il devait les découvrir, et là il y allait de la vie.

« Lorsque ses questions furent à leur terme, il regarda autour de lui.

« — N'avez-vous pas ici les Sombreuil, dit-il en tournant sur ses talons?

« — Oui, citoyen.

« — Ils ne vous gêneront pas longtemps; leur affaire sera faite demain. »

« Il marcha du côté de l'autre chambre. Stanislas avait caché Geneviève derrière lui; il cherchait des yeux une arme pour se défendre.

« Le marquis remit son chapeau et sortit.

« Lorsque le guichet fut refermé, le concierge appela ses hôtes.

« — Il n'y a plus rien à craindre, ma bien-aimée, dit Stanislas. »

« Elle lui répondit par un éclat de rire : elle était folle!

« Monsieur de Sombreuil et le geôlier essayèrent en vain de la rappeler à elle. L'heure pressait. On frappa de nouveau à la porte : c'étaient les envoyés du tribunal, qui venaient chercher la *fournée*. Les premiers noms furent ceux de messieurs de Sombreuil.

« Le concierge amena ici cette pauvre femme.

— « Voilà ce qui s'est passé, ajouta madame Tallien : je ne pourrais vous exprimer le chagrin que j'en éprouve. Hélas! pourquoi suis-je sans forces contre ce pouvoir atroce si étendu pour faire le mal!

« — Merci, madame, lui dis-je. Demain je serai à leur passage. Avant de mourir, ils rencontreront au moins un visage ami. »

Je sortis, le désespoir dans l'âme, et le lendemain je me plaçai, dès le jour, à un endroit que je choisis de manière à ce que la charrette passât presque à mes côtés, et j'attendis l'heure fixée pour l'exécution.

Charles, mon ami, ces détails déchirent votre cœur ; je n'ai pas le courage de poursuivre.

— Achevez, Volude, je veux tout savoir.

— Je vis donc avancer ce fatal tombereau, sur lequel la reine avait marché aussi quelques mois auparavant ; je vis, dis-je, huit personnes. Au milieu d'elles était votre père, appuyé sur Stanislas, calme, mais extrêmement pâle. Ils jetaient des regards sereins sur la foule, hurlant autour d'eux. Nos yeux se rencontrèrent, car j'avais ôté mon chapeau, pour que rien ne dissimulât mes traits. Votre frère eut un moment de surprise, qu'il réprima aussitôt, puis il parla bas au comte, et tous les deux se retournèrent vers moi avec un air de reconnaissance profonde. Je joignis les mains, et je montrai le ciel. Ils me comprirent, car ils firent le même geste. Votre père y joignit un mouvement qui désignait le pays lointain ; et dans ce mouvement était un adieu pour vous et pour Marie.

La charrette marchait lentement : je la suivis à peu près, la regardant toujours. Arrivé au lieu du supplice, je ne voulus rien voir, je tournai le dos. Les exclamations du peuple m'annoncèrent que tout était fini.

Charles serra la main de Volude.

— Ensuite? demanda le docteur.

Monsieur de Lage raconta alors la révolution du 9 thermidor, la mort de Robespierre et de ses complices, parmi lesquels se trouvait monsieur de Fécand.

— C'est la justice du ciel, ajouta-il.

— Et madame de Fécand?

— Hélas! elle est toujours de même! On a écrit à son frère, la lettre arrivera-t-elle? Je me suis hâté de partir, pour éviter que les journaux n'apprissent avant moi à mon ami la funeste nouvelle. Ma santé seule m'a retenu deux jours après le martyre dont j'avais été le témoin.

Charles se leva enfin. Il s'approcha de Volude, et prit ses deux mains dans les siennes.

— Courageux enfant, lui dit-il, vous vous êtes exposé pour moi à la mort; j'ai tout perdu en ce monde, vous me restez seul; mes affections se réunissent en vous. Mais n'oubliez pas ce que je dis à présent. J'ai un compte terrible à régler avec la république française, et le sang de mon père retombera sur elle.

L'hôtesse entra, une lettre à la main.

— Pour monsieur le comte de Sombreuil, dit-elle.

— On sait que je m'appelle ainsi! murmura-t-il.

Il l'ouvrit sans intérêt. Elle était signée de l'évêque de Dol, et contenait ces mots:

« Monsieur le comte,

« Madame la duchesse d'Éponnes a remis ce matin mademoi-
» selle votre sœur entre mes mains; si vous voulez venir la cher-
» cher, elle vous attend chez moi. »

Charles retomba sur son siége. Pulchérie s'appuya contre le bras de son père, et baissa la tête.

— Déjà, murmura-t-elle.

XIII

RÉCIT

Monsieur de Sombreuil arriva chez l'évêque le cœur palpitant, l'âme émue, et, lorsqu'il embrassa sa sœur, il ne trouva pas un mot à lui dire. Un seul nom était sur ses lèvres ; ce nom il désirait et il craignait de le prononcer. Marie vint à son secours.

— Ne voulez-vous pas voir la duchesse d'Éponnes, Charles? lui demanda-t-elle.

— La duchesse d'Éponnes, Marie, répondit Charles d'une voix tremblante ; vous parlez sans doute de madame de Sorcy?

— Je ne vous comprends pas, mon frère ; madame d'Éponnes n'a point changé de nom ; elle vous attend avec impatience.

— Elle n'est donc point mariée?

— Charles, elle vous aime toujours.

— Cela est-il vrai, monseigneur ? Marie, ne vous jouez pas de moi !

— Elle vous attend, vous dis-je.

— Oh ! marchons, marchons, allons vers elle. Voudra-t-elle me voir, me pardonner !

— Monsieur le comte, reprit l'évêque, je vous remets mademoiselle votre sœur, je vous remets votre fiancée. Dieu est bon, il vous frappe d'un horrible malheur, et d'un autre côté il vous rend l'espoir de votre avenir, il faut l'adorer !

Monsieur et mademoiselle de Sombreuil se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Nous voilà seuls au monde, Marie, murmura le jeune homme, au milieu des sanglots ; prions pour eux et aimons-nous !

— Pauvres orphelins, ajouta monsieur de Hercé, puisse la bénédiction d'un vieillard vous servir d'égide ! Que le ciel vous garde et vous préserve des ingrats !

Mademoiselle de Sombreuil conduisit son frère au modeste logement qu'elle occupait avec la duchesse. Celle-ci les attendait près de la porte ; lorsqu'elle les entendit, elle se laissa tomber sur une chaise ; elle n'avait plus de force pour supporter le bonheur.

Je ne connais pas de mots qui puissent rendre cette entrevue, ces ravissements, ces désirs, ces joies sans terme, ce sentiment enfin qui nous tuerait s'il avait plus que la durée de l'éclair. Il n'y eut pas besoin d'explication ; après un regard, ils s'étaient tout dit ! L'amour est le plus éloquent des orateurs, il lui suffit d'un geste pour résumer des volumes.

— Que je vous ai cherchée ! que je vous ai pleurée ! s'écria-t-il enfin.

— Et moi !

— Oh ! tout est fini puisque nous sommes près l'un de l'autre. N'en parlons plus, n'en parlons jamais.

— Hélas ! ma Gabrielle, même en vous revoyant je suis bien malheureux !

— Je suis désormais près de vous pour vous consoler, Charles, ne le voulez-vous pas ?

— Mon amie, vous êtes mon ange tutélaire. Je le sens, si je ne vous avais pas retrouvée, mon courage était abattu ; c'en était fait de ma gloire, de ma carrière, je cédais à ce sort affreux qui me poursuivait depuis si longtemps.

— Et vous avez pu douter de moi, Charles !

—Tout s'est réuni pour m'inspirer ces doutes, pardonnez-les-moi, mon amie ; mais quand vous saurez...

— C'est à moi de vous tout apprendre, c'est à moi de vous tout expliquer. Moi aussi j'ai eu mes jalousies, moi aussi j'ai soupçonné votre amour.

— Gabrielle !

— Écoutez-moi donc et vous jugerez.

En vous quittant à Paris, je courus sans m'arrêter jusqu'à Vienne. J'avais hâte de remplir ma mission, de sauver la reine, et je croyais alors que l'empereur le pouvait facilement. Mon

nom me servit de passe-port à la cour d'Autriche; Sa Majesté impériale me reçut sans difficultés. Je lui présentai la lettre, il la lut les larmes aux yeux, réfléchit un instant, puis il me demanda si j'étais assez dévouée à Marie-Antoinette pour ne reculer devant aucun sacrifice, et pour me consacrer entièrement à son salut. Vous comprenez que je n'hésitai pas.

« — Eh bien! me répliqua-t-il, vous allez partir pour Paris. Vous y arriverez dans le plus grand mystère, vous vous mettrez en relations avec les chefs des républicains. On vous donnera pour eux de l'argent, beaucoup d'argent. Changez de nom, voilez vos démarches. Que personne dans l'univers, pas même votre amie intime, ne se doute de ce qui se passe, excepté les gens qu'il vous est indispensable de consulter, et revenez m'instruire du résultat. Surtout n'écrivez rien! Voilà, madame la duchesse, quelles sont mes instructions, les ordres de la reine de France. Elle et moi nous comptons sur vous. »

Je n'avais plus qu'à obéir. Je vous écrivis la lettre qui vous a été remise. Quelques jours après j'étais à Paris. Ma première visite fut pour monsieur votre père et pour Marie. Nous nous revîmes avec joie et avec terreur. Monsieur de Sombreuil me parla de votre séparation d'une façon qui me fit venir les larmes aux yeux; car moi aussi j'étais séparée de vous. Il me fallait un guide : ce fut lui que je choisis. Je lui confiai tout, je réclamai ses conseils. Sa partialité pour le vicomte n'avait pu être affaiblie, même par les événements des Invalides; il me répliqua sur-le-champ.

« — Adressez-vous à lui, madame la duchesse, il est ici envoyé secret de la Vendée. Par monsieur son beau-frère, il connaît tous les gens alliés au pouvoir ; il vous les présentera. Lui seul peut vous conduire dans ce dangereux moment. »

Je crus monsieur de Sombreuil, c'était votre père. Nous fîmes venir monsieur de Sorcy et nous nous entretînmes longuement de nos projets. Il les approuva, et son dévouement, à présent encore, ne me semble pas devoir être mis en question.

Nous commençâmes nos démarches. Nous vîmes, ou du

moins nous communiquâmes par des tiers avec les monstres qui tenaient en prison notre maître et sa famille. Nous leur cachions nos noms et notre demeure : l'échafaud nous attendait. Des espions nous suivirent. On nous découvrit bien vite ; et, un jour que nous étions réunis chez monsieur votre père, le vicomte reçut une lettre du marquis de Fécand, qui l'engageait à partir au plus vite, ainsi que moi, car nous devions être arrêtés dans la soirée. Monsieur de Sombreuil fit hâter nos préparatifs. Il fut convenu que nous transporterions le siége de nos opérations sur les bords du Rhin, que de là nous correspondrions à la fois avec l'Allemagne et avec la France, et que le banquier de la cour de Vienne continuerait à payer les sommes promises aux républicains séduits.

Votre souvenir ne m'avait pas quittée un instant pendant cette longue absence. Je comprenais votre inquiétude, vos craintes ; je brûlais du désir de vous rejoindre. Il me fallut y renoncer ; car j'ignorais ce que vous étiez devenu. Votre famille partageait mon incertitude. Je demandai en grâce la permission de vous écrire. Elle me fut accordée d'autant plus facilement, qu'une nouvelle circonstance se joignit à toutes les autres.

Le comte m'emmena dans sa chambre et me dit :

» — La prévention de mon fils contre monsieur de Sorcy, prévention expliquée par la jalousie et l'amour de tous les deux, m'a forcé à lui rendre une justice plus éclatante. Vous voyez aujourd'hui si j'avais tort. Son dévouement à la cause royale, à votre personne, à tout ce qui me touche, ne saurait être révoqué en doute. Vous allez partir ensemble. Vous ne pouvez ni ne devez vous quitter. Des liens indissolubles vous ont été imposés autrefois ; on ignore votre désir de les rompre. Pendant ce voyage portez son nom, passez pour sa femme. Votre réputation et la réussite de vos projets s'en trouveront bien. Monsieur et madame de Sorcy n'inspireront de soupçons à qui que ce soit. Madame la duchesse d'Éponnes, l'amie de la reine, voyageant avec un jeune homme, attirera l'attention de tout le monde.

» — Et Charles ? m'écriai-je.

» — Il faut le prévenir. Sans vous expliquer franchement, écrivez-lui qu'une nécessité impérieuse vous force de vous soumettre à ce subterfuge ; vous ajouterez que c'est par mon conseil, et il n'aura plus de craintes. »

Que vous dirai je? On me représenta mon devoir, ma renommée ; on prétendit que vous-même consentiriez à tout, que vous me sauriez gré d'avoir prévenu la calomnie : je cédai. Je vous écrivis en conséquence ; le banquier se chargea de la lettre, j'ai découvert qu'elle ne vous était pas parvenue.

Je parcourus l'Allemagne dans tous les sens avec mon compagnon. Je dois lui rendre la justice de dire que je n'eus pas à m'en repentir. Son respect égala toujours ses soins. Je vous cherchai en vain, vous n'étiez nulle part, vous aviez disparu de Vienne sans laisser de traces, et, dans la crainte de compromettre les intérêts dont j'étais chargée, je n'osai pas pousser trop loin mes réclamations.

— Ce n'est donc pas vous que j'ai rencontrée, à qui j'ai écrit, ce n'est pas vous qui m'avez fait répondre?

— Ce n'est pas moi. Bien des femmes étaient comme moi fugitives, chargées de missions secrètes, vous vous êtes trompé.

— Ah! tant mieux!

— J'appris enfin que vous étiez à l'armée, que vous aviez près de vous une jeune fille charmante, que vous en étiez aimé, et que vous partagiez cet amour. Dès lors, je renonçai à toute espérance. La mort du roi m'avait porté un coup affreux, celle de la reine acheva de me décourager. Le vicomte me quitta et retourna dans la Vendée. Avant son départ, néanmoins, malgré votre infidélité, et par une de ces inconséquences de cœur que rien n'explique, je réclamai de lui la rupture définitive de nos engagements.

— Vous êtes libre, me répondit-il, madame, mais puissiez-vous ne vous en jamais repentir !

Depuis lors je ne l'ai plus revu.

Je me rendis à Londres, mes ressources étaient épuisées; il me fallut travailler pour vivre. Je m'y soumis sans murmure,

tout m'était indifférent. Un journal m'apprit que vous étiez arrêté, ainsi que toute votre famille. Je réunis le peu de bijoux qui me restaient ; je les vendis, et quelques jours après j'étais à Paris. Grâce au ciel, la nouvelle était fausse ! Monsieur de Sombreuil, craignant pour sa fille, me conjura de revenir ici avec elle, et nous confia à la garde de monsieur de Hercé, le digne évêque de Dol. Marie ne voulait point abandonner son père; il le lui ordonna ; elle insista en vain, nous l'emmenâmes.

Stanislas, occupé à la fois de sa passion et de sa haine pour les ennemis du roi, se mettait à chaque instant dans le cas d'être surpris. Il était donc nécessaire d'arracher votre sœur à ce sort inévitable, ou à l'abandon dans lequel la laisserait la perte de ses deux protecteurs.

Nous sommes de retour ici depuis quelques semaines; nous vous cherchions, ou pour mieux dire, Marie vous cherchait, moi je vous craignais. Comme la police de Londres est une chimère et que les émigrés se cachent presque tous, nous désespérions d'arriver jusqu'à vous. Hier, à la messe, une jeune fille vint s'agenouiller près de moi ; elle me regarda longtemps et devint très-pâle. Mon livre d'heures, placé sur ma chaise, attira son attention ; elle me demanda par un geste la permission de le toucher. Sur le premier feuillet se trouvait le nom et les armes de feu monsieur le duc.

— Madame, me dit-elle d'une voix à peine intelligible, n'êtes-vous pas la duchesse d'Éponnes?

— Oui.

— Et cette personne qui vous accompagne n'est-elle pas mademoiselle de Sombreuil?

— Encore une fois, d'où vient....

— Monsieur de Sombreuil est à Londres et il vous cherche, madame.

Elle me donna votre adresse en me saluant. Je la rappelai, je causai avec elle quelques minutes, et je compris tout ; c'était Pulchérie !

Vous savez le reste.

Monsieur de Sombreuil baisa la main de sa fiancée avec respect et repentir.

— Et maintenant, Gabrielle, voudrez-vous encore de moi? reprit-il timidement.

— Vous me le demandez, et vous êtes là! Charles.

Il fut convenu qu'aussitôt après la fin du deuil, le mariage serait terminé. Monsieur de Sombreuil crut devoir ce délai à la mémoire de son père, et la duchesse y consentit avec toute la superstition du cœur.

Le chevalier entra un instant après et vint partager la joie de ses amis. Le changement de ses traits frappa madame d'Éponnes et Marie.

— Vous avez donc bien souffert, chevalier? dit Gabrielle

— Tout le monde souffre, répliqua-t-il en souriant avec tristesse, mais qui oserait se plaindre en face de ces orphelins?

— Nous sommes près d'eux, ajouta la duchesse.

— Et moi je suis seul! murmura Volude.

XIV

LES GENTILSHOMMES FRANÇAIS

Aussitôt que monsieur de Sombreuil eut retrouvé Gabrielle, il redevint lui-même. Sa tête se releva : son regard prit une expression fière et brillante, il osa regarder l'avenir, il y rencontra deux choses! la vengeance et le bonheur. On parlait plus que jamais d'une expédition projetée. Charles se montra alors aux émigrés réunis à Londres, sous les auspices de l'évêque de Dol et de monsieur de Kergariou, de retour de sa mission depuis quelques jours.

La réputation du comte l'avait précédé. Chacun connaissait sa conduite à l'armée des princes et les malheurs de sa famille. Malgré sa jeunesse, il devint presque un objet de respect et de

vénération. Les distinctions les plus flatteuses lui furent prodiguées, c'était à qui le recevrait, à qui lui ferait des offres de services, il eut des amis aussitôt qu'il eut du bonheur.

Un matin, monsieur de Kergariou lui apprit que le prince de Galles et monsieur Pitt, avec lesquels il avait eu la veille une longue entrevue, désiraient connaître l'opinion de monsieur de Sombreuil sur différentes mesures à prendre.

— Mon opinion à moi, interrompit Charles en rougissant, à mon âge! Et quand aurai-je l'honneur d'être reçu par Son Altesse Royale?

— Demain matin je vous présenterai à elle. Le prince a de grands desseins sur vous.

— Oh! mon Dieu! me donnerait-il un commandement?

— Peut-être!

Monsieur Bernier et le chevalier entrèrent en ce moment.

—Je suis bien heureux, mes amis, dit Charles, je verrai demain le prince de Galles, et monsieur de Kergariou me fait espérer un emploi actif dans l'expédition qui se prépare.

— Vous m'emmènerez alors, monsieur le comte, répliqua le médecin, je ne serais pas fâché de rentrer en France.

— Et mademoiselle Pulchérie?

— Elle viendra me rejoindre, la pauvre enfant! l'air natal lui fera du bien, elle est si triste ici! Mon colonel, vous lui avez passé votre maladie!

— Elle se guérira comme moi, avec du bonheur, ajouta monsieur de Sombreuil en regardant le chevalier.

— Eh bien! mon colonel, si je vous avais laissé mourir à Luxembourg?

— Vous aviez raison et j'étais un fou.

— Et vous, mon neveu, reprit monsieur de Locmaria.

— Monsieur, répondit tristement le chevalier en montrant sa croix, il n'y a qu'une chose dans ma vie, les promesses que j'ai faites.

— Écoutez-moi, Volude, vous me brisez le cœur. Pourquoi vous obstiner à garder des serments que tout le monde oublie. Vos vœux ne sont pas prononcés, vous aimez, vous êtes aimé,

unissez votre sort à celui de Pulchérie et donnez-moi le bonheur d'en être témoin.

— Pulchérie, s'écria le docteur.

— Sans doute, docteur, ils ont la même maladie que moi ; ne le disiez-vous pas tout à l'heure.

— Mon neveu, interrompit monsieur de Kergariou, on pourrait faire annuler vos vœux par le Saint-Père.

— Monsieur le chevalier, ajouta le docteur, si Pulchérie vous aime, ne le ferez-vous pas ?

— Faites-la venir, reprit le comte, elle vous le dira elle-même.

— Ici ! devant nous !

— Vous êtes son père, monsieur de Locmaria est celui de Volude, moi... je suis son frère...

— Soit ! cette douleur d'ange me brise.

Pulchérie entra.

— Ma fille, continua le médecin, monsieur le chevalier de Lage vous aime.

— Moi, mon père !

— S'il était libre, accepteriez-vous sa main ?

Pulchérie garda le silence, Volude n'avait pas changé de position et semblait étranger à tout.

— Mademoiselle, demanda Charles, refuseriez-vous de me conserver mon ami ?

La jeune fille jeta les yeux sur lui ; la parole expira sur ses lèvres.

— Monsieur le chevalier a fait un vœu, murmura-t-elle lentement, s'il en demandait l'annulation, la grâce qu'il a obtenue par son dévouement lui serait retirée, peut-être... et...

Une pâleur mortelle se répandit sur ses traits, elle n'acheva pas.

— Vous le voyez bien, mon ami, s'écria Volude en se jetant dans les bras de Charles, même en ce moment, c'est à vous seul qu'elle pense !

Ces mots jetèrent un embarras étrange au milieu des acteurs de cette scène. Monsieur Bernier emmena sa fille : monsieur de Kergariou pressa la main de son neveu.

— Voulez-vous partir pour Malte, mon enfant? lui demanda-t-il.

— Oh! non ; je veux rester auprès de lui, j'ai acheté sa présence assez cher.

Le même soir, monsieur Bernier, seul dans sa chambre, avec Pulchérie, l'interrogea sur ses sentiments.

— Nous devons sortir de cette maison, n'est-il pas vrai, ma fille?

— Pourquoi cela, mon père?

— L'explication d'aujourd'hui...

— N'a rien de blessant pour personne; j'ai répété seulement ce que monsieur le chevalier de Lage m'avait dit lui-même : qu'il ne pouvait pas m'épouser.

— On a tiré des conséquences de ce refus.

— Encore une fois, mon père, je n'ai pas refusé, on ne m'a pas demandée.

— Soyez franche, Pulchérie, l'état où vous êtes m'inquiète, un chagrin secret vous consume, ne vaut-il pas mieux quitter Londres? Notre parente n'a pu nous y rejoindre, une expédition se prépare, j'en ferai partie, que deviendrez-vous alors?

— Je vous suivrai.

— Mais... je ne voudrais pas vous blesser, mon enfant, pourtant votre position dans la société où nous vivons aujourd'hui ne me semble pas convenable. Nous avons ici deux jeunes gens très-remarquables et très au-dessus de vous : l'un est le fiancé d'une grande dame, l'autre a prononcé des vœux; chacun d'eux prétend que vous aimez l'autre. Vous êtes jeune, sans fortune, il faut songer à vous marier et craindre la calomnie. Je vous ai toujours connue parfaitement raisonnable, je m'en rapporte à vous-même, que devons-nous faire?

— Vous n'avez rien à craindre ni de ces messieurs, ni de moi, mon père. Quelles que soient leurs idées sur mon compte, ils sont incapables de se permettre un mot dangereux. Moi... eh! bien, cela est vrai, j'ai un amour dans le cœur. Cet amour est sans reproche comme sans espérance. Je ne me marierai pas. Je ne veux tromper personne, et je ne puis plus donner ma foi à

un mari. Laissez-moi le soin de me diriger moi-même, et soyez sans inquiétudes, je ne ferai rien dont nous ayons à rougir.

— Je m'en rapporte à vous, Pulchérie, car vous êtes une noble fille. Restons ici, puisque vous le désirez. Néanmoins votre avenir m'inquiète. Qu'arrivera-t-il, bon Dieu ! si je succombe !

— Mon avenir est fixé dans ma pensée, mon père, aucun événement ne le changera. Ne vous tourmentez pas, la Providence est grande !

— Irez-vous voir demain madame la duchesse d'Éponnes ?

— Oh ! oui, mon père ; elle est si bonne, elle me montre tant d'intérêt ! aussi je l'aime ! Son bonheur m'est plus cher que le mien !

Monsieur Bernier la regarda étonné.

— Pas de jalousie, pensa-t-il. Est-ce donc le chevalier qu'elle préfère ?

Le lendemain, monsieur de Kergariou vint prendre monsieur de Sombreuil et le conduisit à Windsor, où se trouvait alors la cour. Les émigrés se rapprochèrent de lui et lui exprimèrent leur violent désir de marcher sous ses ordres.

— J'ai bien peu d'expérience, messieurs, pour vous diriger, mais je tâcherai de vous suivre, leur répondit-il.

Cette modestie enchanta tout le monde.

Le prince de Galles fut frappé de sa bonne mine.

— On m'a parlé de vous, comte de Sombreuil, dit-il, et je suis bien aise de vous voir. Vous connaissez les projets du gouvernement du roi ; il nous faut des chefs braves, dévoués, pour commander cette expédition, j'ai jeté les yeux sur vous.

— Monseigneur a trop d'indulgence ; à mon âge...

— Vous avez prouvé que vous étiez un vieux capitaine, monsieur, j'ai toute confiance en votre mérite.

— Je tâcherai de la justifier.

— Vous connaissez la situation de la Vendée ?

— Parfaitement, monseigneur ; du moins aussi bien que possible à une pareille distance.

— Nous y trouverons tous les secours nécessaires ; et, lorsque le printemps sera venu, nous mettrons la flotte à la mer.

— Et qui commandera?

— Monsieur de Puisaye, général des armées du roi de France en Bretagne. L'expédition aura ensuite ses chefs particuliers.

— Monseigneur veut-il me permettre une observation?

— Certainement.

— Pourquoi ne pas nous réunir tous sous une même volonté, pourquoi ne pas mettre à notre tête un de nos princes? Ils ont vaillamment combattu dans les dernières campagnes. Nous avons trois Condés, monseigneur!

Le prince de Galles hésita un instant.

— Les souverains de l'Europe ne le permettraient pas, monsieur.

— Songez-y, monseigneur, jamais plus belle et plus noble armée n'aura déployé sa bannière pour une plus belle et plus noble cause. Vous allez réunir tout ce qui reste de nos officiers de marine, de nos officiers d'artillerie, la partie intelligente des gentilshommes français.

— Nous connaissons vos officiers de marine, monsieur, répliqua le prince en souriant: la guerre de l'indépendance nous a appris, à nos dépens, ce qu'ils valent et ce qu'ils savent.

— Je n'aurais pas osé le rappeler à monseigneur; mais ce souvenir sera sans doute une raison de plus pour l'Angleterre de se montrer généreuse.

— N'en doutez pas, monsieur.

— Et l'on peut compter sur nous; je vous réponds de tous.

— Voilà un digne chef, monsieur de Kergariou, et je vous remercie de m'avoir mis à même de le connaître. Vous avez été bien malheureux, comte de Sombreuil?

— Oui, monseigneur, mon père et mon frère ont payé de leur sang leur fidélité à leurs principes. Je suis prêt à répandre le mien pour la même cause.

— Ce serait dommage! En vérité, ce serait dommage! répondit Son Altesse, avec émotion. Vous allez partir dans quelques semaines pour le Hanovre. Vous y trouverez les cadres des régiments de Damas, de Rohan, de Béon, de Salm, de Périgord, qui

formeront la division sous vos ordres. On recrutera des soldats parmi nos prisonniers, parmi les militaires de bonne volonté qui se présenteront. Vous compléterez le reste en Bretagne.

— Je suis aux ordres de monseigneur.

— Le vicomte d'Hervilly aura la première division. Il faudra organiser, discipliner vos troupes, je veux vous revoir avant votre départ, monsieur. Je ne saurais vous dire à quel point je m'intéresse à vous.

Et le prince le congédia.

Cette longue audience montra de plus en plus la haute faveur de Charles. On l'accabla de compliments, on le félicita de toutes parts. Lorsqu'il revint auprès de la duchesse :

— Mon amie, lui dit-il, je suis doublement heureux de vous voir aujourd'hui. J'ai entendu tant de mensonges! Votre tendresse si vraie me fera du bien.

— Mais vous allez partir!

— Je reviendrai bientôt, Gabrielle, et je ne cours aucun danger dans ces parades.

— Oui, mais vous reviendrez pour me quitter encore, et alors le danger sera immense.

— Nous avons le temps d'y songer, répondit monsieur de Sombreuil, et il passa lentement ses doigts sur son front.

— Et quelle est l'époque fixée pour l'embarquement? reprit la duchesse.

— Le mois de juin.

— D'ici là nous serons unis, et je pourrai vous suivre.

— Ne répétez pas ce mot, Gabrielle. Me suivre dans un pareil moment, au milieu de la guerre civile!

— Vous voyez donc bien que le péril est immense!

— Ma belle duchesse, répliqua Charles en lui baisant les mains, vous n'êtes point un soldat.

Ainsi que l'avait annoncé le prince, monsieur de Sombreuil reçut l'ordre de se rendre promptement en Hanovre où l'armée avait été licenciée. Cette séparation, si cruelle pour les amants, fut adoucie par la certitude de leur prochain bonheur et par

la promesse réitérée de se donner souvent de leurs nouvelles.

La première lettre de madame d'Éponnes fut tout aux regrets et à la douleur. Elle ne supportait pas l'absence et les idées les plus sinistres l'assiégeaient. Celles qui suivirent, en réponse à d'autres adressées par Charles, furent moins tristes et moins découragées.

Bientôt Charles revint.

Ce fut une grande fête pour tous ceux qui le pleuraient. Après la duchesse et sa sœur, Pulchérie eut sa première pensée.

Elle était parvenue à s'embellir d'une passion malheureuse; sa position, ridicule chez tout autre, inspirait à chacun de l'intérêt. Elle vivait en sœur avec Marie, avec la duchesse, avec Yolude. Lorsque Charles parut, elle fit un immense effort sur elle-même, et redevint mademoiselle Bernier, la fille du médecin, se tenant modestement à sa place. Elle avait osé monter jusqu'à ses amis; mais lui! c'était pour elle plus qu'un monarque, il avait la royauté de son amour.

Monsieur de Sombreuil rendit compte de sa mission, aux ministres d'une façon si brillante qu'on ne parla d'autre chose dans le conseil.

Rien ne s'opposait plus au mariage projeté; il fut fixé au 4 juillet 1795. Le deuil de Charles était sur le point de finir. Madame d'Éponnes avait désiré que ce jour-là il n'en fût pas question.

Pulchérie était seule quelques jours avant avec la duchesse, elles gardaient le silence. Tout à coup Gabrielle interrompit son travail et dit:

— N'avez-vous pas d'affection pour moi, pour Marie, mon enfant?

— Je vous aime l'une et l'autre d'un attachement de sœur.

— Votre pâleur et vos regards abattus nous inquiètent tous; et votre père...

— Mon père! Oh! n'est-ce pas, madame, que vous aurez soin de lui?

— Ne lui restez-vous donc pas?

— Vous voulez que je vous dise tout, madame. Eh bien! non!

— Oh! mon Dieu! quel est votre projet?

Pulchérie ne répondit pas.

— Achevez votre confidence, je vous en supplie.

La jeune fille tomba à genoux et fondit en larmes.

— Madame, pardonnez-moi, murmura-t-elle.

— Que voulez-vous que je vous pardonne, pauvre martyre?

— Vous le savez donc?

— Je le sais et je vous admire.

— Oh! madame, vous ignorez combien je suis coupable. Je l'aime plus que je n'aime Dieu, je crois! C'est une grande faute, mais je l'expie chaque jour.

— Malheureuse créature!

— Oui, madame, bien malheureuse, bien à plaindre; je sens tous mes torts, je les regrette, et malgré moi je l'aime. Vous qui allez être sa noble compagne, vous devez me trouver indigne de pitié.

— Vous me brisez le cœur, Pulchérie.

— J'ai tout fait pour obtenir au moins son estime. J'ai voulu être pour lui une humble amie, une *chose* qui lui appartînt.

— Cela est sublime, mon enfant!

— Merci! je ne suis plus si malheureuse.

— Et à présent, que comptez-vous faire?

— Je vous conduirai à l'autel. Je prierai Dieu de toute mon âme de vous donner ma part de bonheur, et de me laisser les chagrins. Puis, je suivrai mon père et monsieur le comte, et là, madame, je veillerai sur lui en votre nom.

— On ne vous recevra pas à bord des bâtiments de guerre.

— Mon projet est formé, je descendrai sur les côtes de Bretagne, plus haut que les troupes royalistes, et par terre je rejoindrai facilement l'armée. Il y a bien d'autres femmes!

— Hélas! j'ai vu hier une lettre qui nous donne de tristes détails sur la vie qu'elles y mènent. Vous n'aurez pas la force d'y résister.

— Ma force est là, dit-elle en mettant la main sur son cœur.

— Que Dieu vous protége donc, pure et sainte victime! Vous vous dévouez pour tous, lui seul peut vous en récompenser!

XV

DIEU ET LE ROI

Monsieur de Sombreuil était alors dans une des grandes crises de son existence. Il voyait approcher le jour où l'accomplissement de ses vœux lui apporterait un nouveau bonheur et lui imposerait de nouveaux devoirs; en même temps il allait se trouver chargé d'une responsabilité immense, en accomplissant une œuvre de gloire et de dangers. Aussi, bien souvent au milieu d'une conversation d'avenir avec la duchesse, son front se couvrait de nuages, il se demandait s'il y avait pour lui un avenir. Sa fiancée comprenait et partageait ses graves réflexions, et leurs propos d'amour se terminaient par des larmes.

Le contrat de mariage, bien vite dressé, car ni l'un ni l'autre n'apportaient rien à la communauté que des espérances, fut néanmoins revêtu de la signature du roi d'Angleterre, qui voulut donner une marque de distinction à un jeune homme si haut placé dans son estime. Charles se sentit glorieux d'être ainsi apprécié par le prince et par ses compatriotes, qui tous lui témoignèrent un intérêt extrême dans cette circonstance.

Le 4 juillet, monsieur de Sombreuil fit porter chez sa prétendue une corbeille couverte avec ces mots : — « Voilà mon cadeau d'é-
» pousailles, chère Gabrielle, je ne puis vous offrir des joyaux,
» je vous envoie des fleurs. Les fleurs ce sont les diamants de
» l'amour, c'est la plus douce et la plus suave chose de ce monde
» après lui, avec lui surtout. Conservez toujours ce bouquet que

» vous porterez demain, le jour de mon bonheur, le jour où vous
» m'appartiendrez enfin, vous que j'ai tant pleurée. Je serai près
» de vous dès votre réveil, je ne veux pas perdre un seul des
» instants qui vont devenir l'unique bien de ma vie. »

La corbeille renfermait un admirable bouquet des plus belles fleurs. Leur parfum embaumait la chambre où la duchesse devait passer ses dernières heures de solitude.

Pulchérie, condamnée à voir le seul homme qu'elle eût aimé devenir l'époux d'une autre femme, s'était réfugiée dans la religion, ce grand sanctuaire des cœurs malades. Elle avait accepté une résignation presque angélique ; en portant ses regards vers le ciel, elle s'efforça de ne plus songer à la terre. Sa santé fut sur le point de céder à de pareils assauts, elle dépérissait à vue d'œil, il fallut que la lutte finît ou qu'elle y succombât la première.

Le chevalier, plus malheureux qu'elle, peut-être, parce qu'il se reprochait sa passion, garda la même réserve. Ils étaient près de Charles, avec leurs âmes si naïves et si dévouées, comme des chérubins à genoux devant un tabernacle. Pulchérie s'occupa des arrangements de la fête, elle veilla à ce que tout fût préparé, elle présida aux invitations, au modeste repas qui devait suivre la cérémonie et voulut tout voir, tout juger elle-même. Madame d'Éponnes éprouvait pour elle une sorte de respect en la suivant de l'œil au milieu de ces détails. Elle se demandait quelquefois si cette jeune fille n'était pas plus digne qu'elle du bonheur qui lui était destiné, et si elle trouverait au ciel la récompense d'une abnégation si profonde.

La veille du mariage, Charles rentra de bonne heure dans sa petite chambre, il y trouva son ami, si profondément absorbé qu'il ne l'entendit pas.

— Volude, lui dit-il, c'est moi.

— Je vous attendais, Charles, répliqua le jeune homme en relevant les yeux, je voulais causer avec vous une dernière fois.

— Une dernière fois, mon ami, d'où vous vient cette pensée ? Est-ce que nous devons nous séparer ?

— C'est aujourd'hui le dernier jour qui m'appartienne dans votre existence, Charles ; demain vous allez me quitter, vous allez vivre auprès d'une femme que vous aimerez plus que moi et je n'aurai que la seconde place à présent.

— Mon mariage changera-t-il quelque chose à mon cœur ? j'aime madame d'Éponnes comme je l'ai toujours aimée, comme je l'aimerai toujours, et vous, mon ami, vous êtes un ingrat de douter de mon affection.

— Je n'en doute pas, Charles, Dieu m'en garde ! Vous m'avez accoutumé à y croire. Mais que serai-je pour vous maintenant, au milieu de votre vie de gloire et d'amour ? Un souvenir lointain, un meuble *habitué* qu'on ne regarde pas et dont la présence vous est nécessaire.

— Vous souffrez, Volude, voilà pourquoi vous êtes injuste, je vous le pardonne.

— Eh bien oui ! je suis injuste, je le sens ; mais si vous saviez ce que j'endure, si vous saviez combien je suis malheureux. Et la religion me défend de me faire tuer !

— Oh ! pourquoi n'avez-vous pas gardé votre indifférence, ou pourquoi ne cédez-vous pas à nos raisonnements ?

Monsieur de Lage sourit d'un air d'incrédulité.

— Enfin, si elle vous avait choisi, si vous étiez nécessaire à son bonheur, refuseriez-vous sa main ?

— Vous êtes cruel, mon ami, vous savez que cela n'est pas possible.

— Mon Dieu, pensa le comte, si je pouvais le rendre heureux malgré lui !

En ce moment le docteur entra.

— Mon colonel, on parle de départ ?

— Déjà !

— Oui, le bruit se répand que l'on doit appareiller très-promptement. Les régiments sont en mer, et l'on s'attend d'un instant à l'autre à recevoir l'ordre de les rejoindre.

— Ma pauvre Gabrielle !

— Et ma fille !

— De qui tenez-vous ces nouvelles, docteur?

— De monsieur de Kergariou, qui arrive de White-Hall.

— Mademoiselle Pulchérie est-elle chez elle, demanda-t-il.

— Elle y est avec monseigneur de Dol.

— Puis-je y monter?

— Certainement, monsieur le comte.

— Veuillez m'attendre ici tous les deux, j'ai besoin de les voir. Docteur, vous me le permettez?

Il frappa à la porte de la jeune fille. A son aspect elle se leva et rougit extrêmement.

— Pardonnez-moi, monseigneur, et vous, mademoiselle, de venir troubler votre pieux entretien. Je réclamerai un moment d'attention.

— Nous vous écoutons, monsieur le comte.

— Il y a dans le monde un être qui m'est plus cher que moi-même, mademoiselle, un être dont l'âme angélique mérite le bonheur le plus immense. Cet être, vous le connaissez, c'est le chevalier de Lage. Déjà une fois je vous ai parlé pour lui; vous ne m'avez pas entendu peut-être, du moins vous n'avez rien décidé. Aujourd'hui c'est avec plus d'instance encore que je m'adresse à vous. Il vous aime, il se meurt; vous seule pouvez nous le rendre. Si vous le voulez, ces vœux imprudents qui l'enchaînent seront rompus; il vous devra sa félicité, et vous aurez toute la reconnaissance de mon cœur.

— Excusez-moi, monsieur le comte, répliqua froidement Pulchérie, vous venez à moi avec franchise, c'est avec franchise que je vous répondrai. Monseigneur a reçu ma confession; il pourra vous attester la vérité de mes paroles. Si j'aimais monsieur le chevalier de Lage, peut-être accepterais-je le rôle que vous me proposez, peut-être aussi serais-je arrêtée par le même scrupule que lui. Je n'y ai jamais songé; mais je ne suis plus libre. Je ne crains pas de le dire devant Dieu, car c'est à lui que je me donne. Je ferais le malheur de votre ami et le mien. Attendons tout du temps et de la Providence. Monsieur de Lage trouvera de la force dans la religion, comme bien d'autres, et le

dévouement sera sa récompense. C'est pour la dernière fois, je l'espère, que j'aurai à m'expliquer là-dessus.

— Mademoiselle a raison, reprit monsieur de Hercé; il ne faut pas céder à un premier mouvement de générosité et détruire ainsi deux existences.

— Je me soumets, monseigneur; pourtant l'idée du malheur de Volude me déchire ; c'est moi qui en suis la cause.

— Dieu s'est servi de vous peut-être; néanmoins, vous n'êtes qu'un instrument, monsieur le comte.

— Oh! c'est une triste veille de mariage.

Dans le bonheur, les chagrins de ceux qu'on aime sont comme un ver passant sur une fleur, ils la ternissent.

Pulchérie quitta son siége et se dirigea vers la porte, pour faire comprendre à Charles qu'elle désirait rester seule avec le prélat.

— Je me retire, mademoiselle, poursuivit monsieur de Sombreuil, je me retire l'âme navrée. J'espérais mieux de cette démarche. Comment peut-on ne pas aimer Volude!

En entrant dans la chambre, le comte évita les regards de son ami, qui l'interrogeaient. Celui-ci comprit ce muet langage, et le découragement rentra dans son cœur.

— Si nous recevons l'ordre de nous embarquer au milieu de la cérémonie, mon colonel, que ferez-vous?

— En pouvez-vous douter? J'obéirai.

— Quoi! malgré votre mariage?

— Docteur, vous qui êtes un vieux militaire, croyez-vous donc que je puisse agir autrement.

— Vous obtiendriez, sans doute, quelques heures de prolongation.

— Je ne demanderai pas une minute, monsieur. Je dois l'exemple à tous. Il faut bien payer de quelques sacrifices l'honneur de commander à des gentilshommes français, qui tous me passent en expérience et en mérite. Mais il se fait tard. Je dormirai peu cette nuit et j'ai besoin d'être seul. Adieu, mon cher docteur. Embrassez-moi, Volude.

Le chevalier se jeta dans ses bras, il le pressa longtemps contre sa poitrine.

— Vous m'appartenez, cher enfant, lui dit Charles à voix basse. Vous avez sacrifié votre avenir pour moi : mon cœur vous le rendra, soyez sans crainte, et j'espère que je vous ferai oublier.....

Le chevalier ne répondit que par une étreinte plus vive, et puis il quitta l'appartement.

Les nuits sont courtes au mois de juillet. Le comte passa la plus grande partie de celle-ci à chercher du courage dans son devoir. Dès que le jour commença à poindre, il fit sa toilette de mariage, et dès lors une seule pensée l'occupa : il allait devenir le protecteur, l'époux de Gabrielle. Il pouvait à peine y croire.

Le chevalier et le docteur entrèrent dans sa chambre.

— Êtes-vous déjà prêt, mon ami? On ne nous attend pas encore.

— Si vous étiez à ma place, Volude, vous comprendriez mon impatience. Ma vie a été si douloureusement traversée, que j'ai hâte d'en finir avec la fatalité. Jusqu'à ce que la duchesse m'appartienne, je croirai toujours que je vais la perdre, et je ne respire pas loin d'elle. Quand nous serons réunis, elle ne m'échappera pas.

— Partons alors, reprit monsieur de Lage. Nous resterons jusqu'à son réveil sous ses fenêtres.

Charles sourit.

— Elle ne dort pas, mon ami, elle ne dort pas non plus, j'en suis bien sûr.

Ils arrivèrent chez madame d'Éponnes, et, ainsi que l'avait prévu Charles, elle les attendait. Sa physionomie rayonnait de bonheur. Marie et mademoiselle Bernier l'avaient parée, et l'une n'avait pas l'air plus tranquille que l'autre.

— Vous voilà, mon frère, dit Marie, en riant. On ne vient point ainsi chez sa fiancée plus de trois heures avant le moment fixé.

— Il me semble, cependant, ma petite sœur, que vous êtes

éveillée de bon matin. Qu'elle est belle, mon Dieu! poursuivit-il en regardant madame d'Éponnes.

— Elle n'a cependant ni diamants ni dentelles.

— J'ai vos fleurs, Charles, votre cher présent.

— Merci, mon amie, et il lui baisa la main.

— Voyez, continua la duchesse, il semble que tout participe à notre joie. Quel temps, quel air pur! Le vent est frais, le soleil s'est levé sans nuages. Oh! quelle douceur d'être heureux sous un si beau ciel!

— Oui, le vent souffle vers la Bretagne, répliqua Charles en pâlissant.

— Ne parlez pas de cela, je vous en conjure.

— Charles est ainsi, ajouta Marie ; il a toujours une pensée triste au milieu du bonheur.

— Cela est vrai, ma pauvre Marie!

— Et voilà pourquoi il a placé une scabieuse dans ce bouquet.

— La fleur des veuves, s'écria Gabrielle.

— Arrachez-la, reprit Pulchérie avec vivacité.

— Vous êtes un enfant, mademoiselle Pulchérie, répliqua Charles avec un sourire.

— Non, monsieur, répondit-elle, je ne suis qu'une femme.

— Monseigneur a-t-il paru? demanda Volude.

— Il demeure maintenant à Greenwich, où se trouve un pauvre prêtre de son diocèse qui l'a appelé près de lui. Il sera ici à dix heures.

— Si vous saviez comme notre petite chapelle est jolie, reprit la duchesse : elle est garnie de roses, de lis, de jasmins, j'y ai fait placer des drapeaux blancs et l'écusson de France; après la messe, nous chanterons le *Domine, salvum fac Regem.*

Pendant ces propos, le chevalier et Pulchérie se tenaient à l'écart; Gabrielle s'en aperçut la première et se rapprocha d'eux.

— Monsieur de Lage, lui dit-elle, en lui présentant un anneau, je vous dois mon présent de noces; il ne sera pas si beau que si nous nous étions mariés dans la chapelle de l'hôtel d'É-

ponnes, en présence de toute la cour ; mais il vous sera précieux, je l'espère.

L'anneau contenait un médaillon tournant, représentant d'un côté le portrait du comte, et de l'autre celui de la duchesse; ce genre de bijou était fort à la mode alors.

— Il ne me quittera jamais tant que je vivrai, madame, répondit Volude avec émotion.

— Quant à vous, Pulchérie, vous qui êtes une sainte, et qui allez peut-être braver de grands dangers, voulez-vous porter cette croix bénite, elle vous servira de sauve-garde.

Pulchérie s'inclina en silence et prit la croix sur laquelle étaient gravés le nom de Charles, celui de Gabrielle et la date de ce jour mémorable. Elle y déposa un baiser respectueux et passa la chaîne autour de son cou.

Cette scène muette émut considérablement ceux qui y assistaient. On savait qu'il y avait là deux cœurs brisés, et chacun sentit dans le sien le contre-coup de cette douleur.

La porte s'ouvrit et monsieur de Kergariou parut. Son air grave, presque solennel, vint augmenter la disposition involontaire de madame d'Éponnes à la tristesse.

— Qu'avez-vous, monsieur? dit-elle.

— Je vous demande pardon, madame, mais il faut que j'entretienne monsieur de Sombreuil et mon neveu sur-le-champ.

— Qu'y a-t-il? au nom du ciel!

Les jeunes gens le suivirent dans une autre pièce.

— Armez-vous de courage, monsieur le comte, l'ordre arrive à l'instant, l'armée est dans la rade de Spithead, le vent est favorable, nous n'avons pas une minute à perdre, il faut partir.

— Partir, monsieur! et mon mariage?

— L'honneur et le devoir commandent, monsieur, vous savez ce que vous avez à faire.

Charles cacha sa tête dans ses mains, Volude l'embrassa avec énergie.

— Je vais chercher l'évêque, mon ami, il vous donnera la bénédiction nuptiale sur-le-champ.

— Cela est inutile, mon neveu, monseigneur est déjà embarqué. On a pris à Greenwich tous ceux qui s'y trouvaient.

— Alors un autre prêtre...

— Où trouverez-vous un prêtre catholique à cette heure?

— A la chapelle irlandaise, mon oncle.

— Mais il y a bien loin d'ici à la chapelle irlandaise, et nous n'avons pas le temps de nous y rendre, je vous le répète, la barque nous attend.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Charles, cette épreuve est trop forte!

— Nos forces sont proportionnées à nos charges, mon jeune ami; pensez que la gloire, le bonheur de notre pays nous appellent en France, et le dédommagement est dans cette certitude.

— Je puis au moins lui dire adieu?

— Hâtez-vous, monsieur le comte, les moments sont précieux, ne l'oubliez pas.

Ils rentrèrent tous les trois dans la chambre. A leur aspect, la duchesse poussa un cri terrible et se précipita vers monsieur de Sombreuil. Elle avait tout deviné.

— Vous partez! s'écria-t-elle.

— Calmez-vous, mon amie, reprit-il, j'ai besoin de tout mon courage, ne me l'ôtez point.

— Ah! vous ne me quitterez point ainsi, Charles, dites que vous ne le ferez pas!

— Hélas! je n'en suis pas le maître, Gabrielle.

— Vous avez au moins quelques heures?

— A peine quelques minutes.

— Quoi! pas même le temps...

— Pas le temps de marcher à l'autel, madame, ajouta monsieur de Kergariou.

— Mais vous êtes ma femme, ma Gabrielle, répétait le jeune homme, mais Dieu a reçu nos serments, et à mon retour vous me serez rendue; car je vous aime plus que tout au monde, plus que ma vie, plus que mon honneur... Si vous n'étiez pas

une noble créature qui me soutiendra dans cette affreuse tentation.

— Allez, mon ami, puisqu'il le faut, interrompit la duchesse au milieu de sanglots déchirants, allez, et que Dieu vous garde. Je vous ai consacré à la cause de la royauté ; je serai digne de vous jusqu'à la fin.

— Partons, monsieur, disait tout bas monsieur de Locmaria. Nous arriverons trop tard.

— Adieu, ma bien-aimée, murmura Charles, à genoux devant la duchesse. Je vais où je dois me rendre. Mon désespoir est sans bornes. Donnez-moi l'espérance.

— Nous nous reverrons, répliqua-t-elle. Faites votre devoir, et ménagez votre vie.

— Adieu, mon frère. Pensez aux martyrs qui du haut du ciel vous contemplent.

— Adieu, adieu, tout ce que j'aime. Adieu, Pulchérie. Ayez soin d'elle. Adieu, ma Gabrielle adorée.

Monsieur de Kergariou fit signe au chevalier. Tous deux entraînèrent Charles pendant que la duchesse, à moitié évanouie, se penchait sur le sein de mademoiselle de Sombreuil. Lorsqu'elle entendit fermer la porte, elle se releva en tressaillant.

— Il n'y est plus, madame, continua Pulchérie! Que Dieu veille sur lui !

Je ne connais pas de mots qui puissent rendre une pareille douleur. Il faudrait la peindre comme les anciens peignaient celle des pères, avec un voile.

Pendant ce temps, Charles, la tête à moitié perdue, suivait ses compagnons et le docteur. Ils montèrent dans une chaloupe, qui les conduisit au vaisseau, où ils étaient attendus. On respecta l'affreux chagrin du comte. Personne ne lui adressa la parole, pas même le chevalier.

En arrivant au vaisseau, la première personne qui les reçut fut l'évêque de Dol. Charles se jeta dans ses bras. On se racontait à l'oreille sa triste aventure, et chacun le plaignait du fond de l'âme.

— Mon fils, dit le prélat, ici vous êtes général d'armée ; vous répondez de la vie de ces hommes, de l'avenir de la France, du salut du roi, il faut oublier tout le reste.

— Vous avez raison, monseigneur, et vous serez content de moi.

Les émigrés étaient réunis sur le pont. Tous regardaient avec joie ces rivages de l'Angleterre, qui fuyaient devant eux.

— Nous allons en France, disait monsieur de Locmaria au chevalier.

— Nous allons à la victoire ! répondait l'intrépide jeune homme.

— Messieurs, s'écria Charles, qui venait de faire un violent effort sur lui-même, messieurs, vive le roi !

Et il tira son épée, qu'il agita en l'air.

— Vive le roi, répétèrent les émigrés, avec enthousiasme.

— Et Dieu sauve notre patrie, ajouta l'évêque.

Il y eut alors un instant de délire, dont rien ne peut donner l'idée. Cette brillante jeunesse, ces nobles et valeureux chevaliers, marchant à la délivrance de leur pays et de leurs princes, semblaient les anciens croisés courant vers la Terre-Sainte. Leurs cris firent longtemps retentir les échos, et l'on ne cessa de les entendre que longtemps après leur départ.

XVI

QUIBERON

Ainsi que je crois l'avoir déjà dit dans le courant de cet ouvrage, je n'ai ni le projet ni le talent de raconter les graves événements de cette époque. Mais je suivrai monsieur de Sombreuil jusqu'à la fin de sa glorieuse carrière, et, avant de

descendre avec lui sur le théâtre de ses derniers exploits, je crois pouvoir ne rien faire de mieux que d'emprunter à un ouvrage très-remarquable la description de cette plage à jamais célèbre. La puissance de raisonnement, le style et l'exactitude des détails font de ce livre une immense autorité pour le sujet que je traite. L'auteur connaît le pays, il l'habite, il a obtenu des renseignements sur les lieux mêmes, et de témoins auriculaires. Aussi chacune de ces lignes est marquée du cachet de la vérité; et si l'on ne partage pas son opinion, au moins est-il impossible de s'empêcher de le croire [1].

« Entre Vannes et Lorient, à sept lieues environ de chacune de ces deux villes, la côte de la Bretagne s'allonge du nord-ouest au sud-ouest, à plus de trente lieues dans la mer, pour former une pointe d'inégale longueur; c'est Quiberon. Cette pointe est naturellement divisée en deux parties, la falaise et la presqu'île. La falaise se joint au continent, entre les bourgs d'Ardevin et de Ploërmel, plus près de ce dernier. En cet endroit, la côte s'est un peu relevée en colline; c'est la hauteur de Sainte-Barbe, au pied de laquelle est situé l'étang du moulin de Bégo. Au delà se déploie la falaise, longue d'une lieue, d'abord large d'un quart de lieue au moins, se rétrécissant toujours entre deux mers, pour finir par un isthme de trois cents pas au plus, que j'ai vu quelquefois entièrement couvert par de grandes marées lorsqu'elles sont secondées par le vent.

« C'est une plaine muette, dont la monotonie n'est coupée que par des bancs de sable mouvants, que le vent charrie et amoncèle. Elle est recouverte par endroits d'un gazon maigre et clair-semé, mais parmi lequel croissent, au printemps, une multitude de petits œillets, de petits rosiers qui ne s'élèvent que de quelques lignes, et dont les fleurs sont fort odorantes. On avait le projet d'y semer une forêt. Les habitants de Ploërmel, en possession immémoriale d'y faire pâturer leurs troupeaux, s'y

[1] Relation du désastre de Quiberon en 1795, par M. Charles de Latouche, ancien maire de Belle-Isle-en-Mer.

sont opposés. Au-dessus de l'isthme, le terrain se relève encore de l'est à l'ouest, où se trouve le fort Penthièvre, sur un petit rocher escarpé, au bord de la pleine mer. Il commande l'entrée de la presqu'île, entièrement fermée par un camp retranché, à marée haute; car, à marée basse, une assez large grève se découvre, et laisse un passage à l'est.

« Au delà du fort Penthièvre commence la presqu'île. Elle a une demi-lieue de largeur moyenne. Sa plus petite longueur jusqu'au bourg est de deux lieues, et la pointe de Becconguel s'élève à une demi-lieue plus loin. La côte de l'ouest, haute d'environ soixante pieds, est roide, escarpée, garnie d'écueils qui la rendent presque toujours inabordable. Elle n'a que le petit havre de Porterie, à peu près impraticable. La côte de l'est, au contraire, est basse, très-accessible, ayant deux bons havres, port Halinguen et port d'Orange. Le sol est sablonneux et peu fertile, ne produisant pas assez de blé pour la nourriture d'une population de dix-huit cents âmes, répandue dans une vingtaine de villages et dans les deux bourgs de Saint-Pierre et de Quiberon.

« Le pays, subdivisé par des murailles à pierres sèches en une infinité de petites parcelles, présente un aspect d'autant plus triste, qu'il est dépourvu d'arbres : à peine en compte-t-on une douzaine à Kerdarid. Il y a peut-être quinze ou vingt mûriers ou figuiers dispersés dans les villages.

« Lorsque Quiberon est dépouillé de ses moissons, rien de plus aride ; on ne voit que des sables, des murailles et la mer. Une armée ne pourrait y trouver des ressources suffisantes pour y subsister. » . . . .

. . . .

Ces lignes peignent mieux que je n'aurais pu le faire cette plage triste et désolée, sur laquelle allait se passer un des drames les plus frappants des temps modernes. C'est bien ainsi qu'on se figure cette presqu'île sans verdure, sans forêts, presque sans habitants ; c'était bien là que devait s'engloutir le reste de notre valeureuse noblesse française ; c'était bien là que de-

vait s'éteindre le dernier effort de la royauté, le dernier héroïsme de sa cause. Le deuil est partout. On y cherche en vain les traces de quelques jardins, de quelques joyeuses villas ; on n'a devant soi que du sable et la mer, au-dessus de soi que le ciel nébuleux de la Bretagne et le soleil pâle de ces contrées.

La Vendée avait héroïquement combattu depuis la fin de 92. Elle avait soutenu à elle seule les efforts de la république, et plus d'une fois fait reculer les armées victorieuses de toute l'Europe. La mort successive de ses chefs, tués les uns après les autres, avait introduit la discorde dans ses rangs, et le découragement ne tarda pas à la suivre.

Charrette et Stofflet, restés seuls de tant de braves, se disputaient le commandement. D'un autre côté, la Convention, sentant la nécessité de mettre fin à cette guerre intestine, voulut donner un gage éclatant de sa bonne foi envers la Bretagne par le jugement et l'exécution de Carrier, ce bourreau des Nantais et la terreur de ce qui n'était pas sans-culotte effréné.

Après sa mort, on envoya dans l'ouest onze commissaires pris dans le sein de la Convention et choisis parmi les plus modérés, et l'on confia la défense du pays au général Canclaux qui commença l'œuvre achevée plus tard avec tant d'habileté et de bonheur par le général Hoche. Ces commissaires garantirent aux insurgés, par une proclamation, la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés, s'ils voulaient mettre bas les armes et se soumettre sans délai à la république.

Dès que ces dispositions furent connues, elles partagèrent plus que jamais les opinions. Les royalistes véritables ne voulaient entendre à aucun arrangement, ni recevoir aucune grâce des régicides. On ouvrit néanmoins les prisons et l'on délivra des certificats d'amnistie à ceux qui consentirent à les accepter. Une portion des insurgés se laissa gagner par le désir de la paix, et aussi par des bruits adroitement répandus d'un acheminement vers la monarchie.

C'était là ce que désiraient les délégués. Ces bruits prirent de la consistance en n'étant point démentis, et bientôt ils arrivèrent

jusqu'à l'armée de Charrette, voisine de Nantes, et par conséquent plus à même de les recueillir. Quelques amis de l'ordre intervinrent entre les commissaires et le général de la cause royaliste; on représenta à Charrette que le pays fatigué demandait le repos; on lui promit le retour des Bourbons aussitôt qu'on aurait pu terminer les démarches indispensables. On lui accorda de plus deux millions pour les frais de la guerre, et une amnistie pleine et entière pour lui et le dernier de ses soldats.

A ces conditions, Charrette et ses officiers promirent soumission à la république française une et indivisible, reconnurent ses lois et prirent l'engagement formel de n'y porter aucune atteinte.

Lorsqu'on apprit à l'armée de Stofflet la soumission de la division Charrette, il n'y eut d'abord qu'un cri d'étonnement et de colère. Les chefs jurèrent de conserver leurs positions et de combattre jusqu'à la mort les assassins de Louis XVI. Pendant ce temps, le traité signé à la Jaunais avait son exécution. Monsieur de Charrette fit son entrée à Nantes, avec les représentants, et son état-major, la cocarde blanche au chapeau et les fleurs-de-lis au collet de son habit. Ce fut un spectacle étrange que celui-là: les deux partis confondus ensemble, conservant chacun leurs insignes et se mêlant dans les rues comme au banquet civique.

Stofflet et les siens, d'abord furieux, comprirent bientôt la nécessité d'imiter leurs camarades. On les gagna petit à petit, on leur assura que les princes viendraient incessamment et que la liberté de Louis XVII serait le prix de leur soumission. Ils signèrent le même traité que Charrette et obtinrent, comme lui, de rester armés, et prêts à recommencer les hostilités si les conditions n'étaient pas exécutées.

Les bandes de chouans qui s'étaient formées dans la Bretagne ne prirent point de part à la capitulation des Vendéens; ils continuèrent leurs agressions et inquiétèrent d'autant plus les républicains, que peu à peu leurs troupes s'augmentèrent des mécontents disséminés dans le Morbihan et le Finistère.

Le comte de Puisaye, qui commandait à ces soldats indisciplinés, passa en Angleterre et vint demander à Pitt un secours que celui-ci n'hésita point à lui promettre, dans la persuasion que le désordre établi en France dérangeait l'équilibre de l'Europe. Il comprenait à merveille que la restitution du trône à la maison de Bourbon devenait un point de sécurité pour l'Angleterre et les puissances continentales.

Le chevalier de Tinténiac, brave comme son épée, se mit à la tête d'un corps de chouans; bientôt son exemple fut suivi par tous les gentilshommes. Les Vendéens s'aperçurent qu'ils avaient été joués et la guerre recommença avec plus d'acharnement encore.

Des messagers se rendirent plusieurs fois à Londres auprès du régent, Monsieur, comte de Provence.

L'expédition de Quiberon fut résolue, les chefs désignés, les époques fixées.

De leur côté, les républicains cherchèrent par tous les moyens possibles à arrêter l'essor des populations bretonnes. On envoya soixante mille hommes dans le pays et on en donna le commandement au plus célèbre des généraux de cette époque, à Lazare Hoche.

Cet homme, né dans une classe obscure, fut d'abord simple soldat aux gardes françaises, et à vingt-quatre ans il commandait en chef. Il reprit les lignes de Wissembourg et débloqua Landau, malgré les efforts d'une armée aguerrie; chacun de ses grades avait été le prix d'une action d'éclat, et, après cette vaillante campagne, il reçut pour récompense une prison. A la chute de ses persécuteurs, il fut envoyé à Rennes avec la mission de combattre les rebelles et de pacifier la Bretagne. Il fit l'un et l'autre de manière à mériter l'admiration de la postérité.

Hoche était beau, d'une beauté militaire surtout, loyal, généreux, incapable d'une mauvaise action; il avait pris pour axiome : *Des choses et non des mots*. En effet, pendant sa courte vie, il agit ponctuellement, il fut toujours digne de lui-même, c'était un héros du temps antique.

Il débuta par la clémence.

Son langage modéré ne fit aucun prosélyte, la fermentation était à son comble, les insurgés s'armaient de toutes parts. Le mépris qu'inspirait un gouvernement faible et sanguinaire, sous le voile d'une feinte modération, la crainte de voir revenir la terreur avec d'autres noms et d'autres hommes, donnèrent de l'énergie aux plus timides, on appela à grands cris les émigrés et les Anglais.

Telles étaient les dispositions des deux partis, lorsque le comte de Puisaye mit à la voile à la tête de la première division de l'armée royale, sous le commandement immédiat du comte d'Hervilly. Cette division se composait de cinq régiments :

D'Hervilly ou Royal-Louis,

Du Dresnay,

D'Hector ou Royal-Marine,

De Rothalier ou Royal-Artillerie,

De la Châtre ou Loyal-Émigrant.

Ils portaient la cocarde blanche.

La seconde division, sous les ordres du comte Charles de Sombreuil, était également de cinq régiments:

De Damas,

De Rohan,

De Béon,

De Salm,

De Périgord.

Il y avait encore un autre corps de soldats anglais dirigés par S. A. R. monseigneur le comte d'Artois, puis la réserve commandée par le major général Dayle et lord Mira.

L'une et l'autre de ces divisions resta à Plymouth prête à suivre les deux premières, selon que l'expédition avait été échelonnée.

Sir John Warren embarqua sur son escadre, le comte de Puisaye, le comte d'Hervilly et les régiments qui leur obéissaient. Leur descente devait s'opérer la première et ils étaient attendus avec une vive impatience. L'amiral Villaret-Joyeuse aperçut de Brest le convoi et sortit pour lui donner la chasse, il fut

complétement battu et les Anglais entrèrent en vainqueurs, le 26 juin, dans la baie de Quiberon.

Le 27 au matin les chefs royalistes se rendirent sur la côte à la tête de quatre mille hommes; ils chassèrent les républicains du bourg de Carnac et s'y établirent, puis ils se dirigèrent vers la mer et le débarquement s'opéra aux cris de vive le roi!

L'enthousiasme de la population ne peut se décrire. Elle se précipitait en masse au devant des émigrés, en les appelant les sauveurs de la France, et dès ce premier moment le caractère des deux chefs, leurs manières de voir différentes, dont les résultats devaient être si désastrenx, commencèrent à se développer.

Le comte de Puisaye, adroit, insinuant, plein de finesse, ambitieux et hardi, connaissait le pays par une longue habitude. Il savait dominer les Bretons en se prêtant à leurs défauts mêmes et en les laissant faire la guerre à leur façon. Il était parvenu, sans antécédents, ou même, ce qui est plus fort, avec des antécédents républicains, étranger à la Bretagne, il était parvenu, dis-je, à recueillir l'héritage des La Rochejaquelin, des Bonchamps et des Lescure. Son but était presque atteint. Il possédait la confiance des princes, celle de l'Angleterre et celle de ses soldats. Encore quelques efforts et il devait recueillir le fruit de ses travaux, en replaçant sur le trône, non plus l'infortuné Louis XVII, dont il venait d'apprendre la mort, mais Louis XVIII, monarque très-capable de gouverner et de reconnaître les bons services de ceux qui lui rendraient sa couronne.

Le comte d'Hervilly, au contraire, homme à vues courtes, d'un esprit étroit, mais d'une grande bravoure et d'une fidélité inébranlable, prenait tout au pied de la lettre. Il estimait avant toutes choses la discipline, et ne faisait pas le moindre cas de cette armée sans chefs réguliers, marchant en désordre et combattant selon son caprice. Il avait des instructions secrètes et ne voulut jamais les laisser modifier par les circonstances. Ce fut à son entêtement plus peut-être qu'à l'inconcevable imprudence du comte de Puisaye que le général Hoche dut la victoire.

Pendant que les trois corps des insurgés, commandés par messieurs le chevalier de Tinténiac, comte de Boisberthelot et vicomte de Vauban, prenaient leurs positions, s'emparaient déjà des bourgs et des villages de la côte, monsieur d'Hervilly paraissait avec ses soldats dans la presqu'île et s'obstinait à faire, des vieilles bandes des chouans, des militaires marchant alignés et réunis sous un même uniforme.

Monsieur de Boisberthelot s'était emparé d'Auray. Les fonctionnaires publics avaient quitté la ville, dans laquelle les royalistes furent reçus à bras ouverts. Il se forma un bataillon de cinq cents volontaires, qui se réunit aux chouans et qui ne fut pas le moins courageux de cette valeureuse phalange. Les autorités de Vannes, effrayées, se dirigèrent sur Rennes. Le découragement gagna tout ce qui ne tenait pas au parti bourbonnien. Le général Hoche fit évacuer les côtes et se retira jusqu'à Ploërmel.

Personne ne semblait devoir arrêter la course des émigrés. S'ils avaient profité de ce premier moment de surprise répandu, non-seulement en Bretagne, mais dans toute la France, ils pouvaient se créer des voies de communication avec l'Anjou, le Poitou et le Maine.

Monsieur de Puisaye voulut marcher en avant, il faut lui rendre cette justice. Le comte d'Hervilly s'y opposa ; il prétexta des ordres qui lui prescrivaient d'attendre les deux autres escadres avant de s'éloigner des côtes, et surtout la nécessité de discipliner, d'organiser les nouvelles recrues et de leur apprendre l'art militaire. Cette différence de sentiment amena encore une discussion et enfin la nécessité de dépêcher un envoyé vers monsieur Pitt, afin de savoir de lui lequel des généraux devait diriger l'autre.

En attendant, le temps s'écoulait. Les ennemis revenaient de leur surprise et Hoche avait trop d'habileté pour ne pas regagner ses avantages. On perdit de la sorte cinq jours les plus précieux et les plus utiles. Les chouans soutenaient monsieur de Puisaye, et les émigrés le comte d'Hervilly, dont l'habileté leur

était depuis longtemps connue. Peu s'en fallut que ces querelles n'eussent des suites plus sérieuses et que chacun ne défendît son opinion avec acharnement.

On décida enfin qu'on s'emparerait du fort Penthièvre, la clé de la presqu'île, pour atteindre le but que se proposait le comte d'Hervilly, qui, par une idée inconcevable, voulait y réunir toutes les forces de l'expédition et se placer ainsi entre la mer et le feu des républicains. Le 3 juillet le fort fut assailli. On y avait laissé pour garnison six cents soldats de l'ancien régiment de la reine, qui, partageant la terreur générale, n'essayèrent pas de se défendre et se rendirent à discrétion dès qu'ils en furent sommés au nom du roi. Quatre cents hommes, excités par d'anciens officiers qu'ils reconnurent, demandèrent du service et furent incorporés dans les régiments. On envoya les autres en Angleterre avec les officiers, comme prisonniers de guerre.

Pendant ce temps, le général Hoche prit des mesures pour profiter de la longue inaction des royalistes, qu'il ne s'expliquait pas. Il rentra à Vannes, envoya ses troupes de tous les côtés, se fit amener des pièces d'artillerie, demanda des secours aux généraux cantonnés à Nantes et en Normandie et tomba sur Auray, au moment où l'on s'y attendait le moins. A la seconde attaque la ville fut emportée.

Messieurs de Tinténiac et de Vauban furent aussi chassés de leurs conquêtes. Les royalistes, dépourvus de canons, ne pouvaient résister à une armée plus nombreuse et fournie de toutes les ressources de la guerre. Monsieur d'Hervilly avait promis d'envoyer son artillerie au secours des Vendéens ; malgré leurs demandes réitérées, il s'y refusa et s'empressa au contraire d'évacuer toute la ligne en avant de la falaise pour se réfugier dans la presqu'île. Il arriva de cette manœuvre que les chouans, cantonnés à cinq ou six lieues de là, se trouvèrent sans intermédiaire avec le corps d'armée.

Le général Hoche attaqua tous les cantonnements à la fois. Incapables de tenir tête à des troupes disciplinées, les chouans ne se voyant pas secourus se crurent sacrifiés et se débandèrent.

Quelques-uns s'élancèrent avec désespoir au milieu des colonnes ennemies et pénétrèrent de vive force dans l'intérieur du département. Les républicains mobilisés s'étaient répandus dans les campagnes et y exerçaient des excès et des vengeances atroces. On massacra des femmes, des enfants et des vieillards; on pilla les fermes. Tous ceux qui pouvaient échapper à ces infamies fuyaient vers la côte, chargés de ce qu'ils avaient sauvé du pillage. Il y avait plus de dix mille malheureux réfugiés sous la protection de Georges Cadoudal.

Aussitôt que la retraite commença, cette horde épouvantée se précipita vers la falaise. Les habitants de Ploërmel arrivèrent d'un autre côté. Il y eut encombrement partout. C'était à qui parviendrait le premier. Les bestiaux, les meubles embarrassaient leurs marches. Afin de leur donner le temps de s'écouler, le bataillon d'Auray s'était placé en avant des positions que l'armée venait de quitter, et pendant plus de deux heures il essuya le feu des républicains.

Hoche avançait toujours. Les trois colonnes se réunirent pour opérer leur retraite plus en ordre et garantir les fuyards qui les précédaient. Rien n'est comparable au courage que déployèrent dans cette occasion ces paysans sans discipline. Ni les boulets, ni les charges de cavalerie ne causèrent aucun désordre dans leurs rangs. Souvent embarrassés des femmes et des enfants, qui ne pouvaient marcher aussi vite qu'eux, ils se retournaient pour combattre, jusqu'à ce que ceux qu'ils protégeaient se fussent éloignés. Ils parvinrent enfin sous le canon du fort, et monsieur d'Hervilly donna l'ordre de faire feu sur les républicains.

Ceux-ci s'écartèrent, car il devenait alors impossible de forcer les insurgés dans une position semblable. Les ennemis se retirèrent donc sans être inquiétés ; les royalistes avaient assez d'occupation chez eux pour ne pas songer à les poursuivre. Cette multitude épouvantée, qui les avait précédés, acculée entre les palissades du fort et les troupes de Hoche, encombrée de bagages, ne pouvant ni avancer ni reculer, se trouvait dans un

état épouvantable. En vain les femmes et les enfants, à genoux, suppliaient-ils les soldats d'ouvrir les portes et de les recevoir, la rigide sévérité de monsieur d'Hervilly refusa cette grâce et les repoussa. Cette mesure prudente et dictée par la nécessité était souverainement impolitique. Elle ne put même avoir son exécution ; quelques boulets étant tombés au milieu de ces pauvres fuyards, ils poussèrent des cris horribles. Les insurgés les entendirent, apprirent quelle en était la cause, s'élancèrent aux palissades, les arrachèrent, les brisèrent en vomissant des imprécations et des menaces, et livrèrent enfin le passage aux infortunés qui n'attendaient plus que la mort.

De ce moment, la discorde s'établit plus que jamais dans les deux corps. Les régiments émigrés, composés de tout ce que la noblesse de France avait de plus instruit et de plus distingué, soumis à une discipline exacte et continuelle, se moquaient des officiers vendéens obligés de prier leurs soldats pour en obtenir l'obéissance. Les premiers exaltaient jusqu'aux nues les talents et la bravoure du comte d'Hervilly, les autres ne reconnaissaient aucune autorité que celle du comte de Puisaye, et de leurs chefs immédiats. Les distributions inégales de vivres achevèrent la désunion. Les troupes soldées par l'Angleterre recevaient une portion complète. Les Vendéens n'en avaient que la moitié.

Pendant quelques jours, les républicains et les royalistes se fortifièrent chacun de leur côté, les uns en deçà, les autres au delà du fort Penthièvre, placé entre les deux camps et devenu par conséquent le point le plus capital de la contrée. On eut le tort d'y laisser pour toute garnison les transfuges qu'on y avait trouvés. Cependant les royalistes commencèrent à sentir la gravité de leur position, et la nécessité d'une commune défense les réunit. Le conseil assemblé déclara qu'il fallait surprendre le général Hoche, l'inquiéter, l'empêcher de continuer ses préparatifs d'attaque, et tâcher de se faire un chemin à travers ses colonnes avant l'arrivée du renfort qu'il attendait chaque jour.

Cette entreprise échoua ; les troupes se présentèrent, l'artillerie, les provisions de toutes espèces leur furent prodiguées; deux représentants du peuple, Tallien et Blad, vinrent se réunir à ces formidables ennemis. Dès ce moment, les esprits justes durent comprendre que les royalistes étaient perdus.

Le 7 et le 10 juillet, ils essayèrent des sorties sans résultats. Les avantages se balancèrent ; enfin les émigrés demandèrent à grands cris l'assaut du camp des républicains.

— Non, certainement, messieurs, leur répondit le comte d'Hervilly, je ne suis pas assez content de vous pour cela.

Au milieu de ces malheurs, un ennemi plus terrible, la disette menaçait les insurgés. Quiberon, surchargé de plus de vingt mille hôtes étrangers, ne pouvait suffire à leur subsistance. L'eau même commençait à manquer. Il fut résolu qu'on ferait une diversion et qu'on tâcherait d'attaquer l'ennemi sur ses derrières. Pour cela, une expédition fut décidée. Mais ici nous allons retrouver quelques-uns des personnages de notre histoire et rentrer dans le cadre du roman.

Ce chapitre, consacré tout entier à un récit exact de l'état de la Bretagne, paraîtra peut-être un peu aride. Néanmoins, cette histoire, presque de notre temps, est pleine d'intérêt; de plus, elle était absolument nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre et pour mettre le lecteur à même d'apprécier la véritable situation de mon héros, au moment où il reparaîtra sur la scène.

XVII

ANCIENNES CONNAISSANCES

La position de monsieur de Puisaye en Bretagne était difficile; il commandait un corps de chouans, qui ne reconnaissait

ni ordre ni discipline, et il était dominé lui-même par un homme habile, hypocrite et vendu à ses ennemis. Cet homme c'était le vicomte de Sorcy.

Depuis plusieurs années déjà, il y avait dans l'âme du vicomte une haine cachée, alimentée par l'envie, poussée à l'extrême par une jalousie presque excusable, et devenue enfin un besoin de vengeance que rien ne pouvait apaiser. Bien qu'il fût plus âgé que monsieur de Sombreuil, il l'avait trouvé partout sur son chemin ; au service d'abord, dans les salons ensuite, et, ce qui était mille fois plus douloureux, auprès de madame d'Eponnes. L'amour de Stanislas et de la marquise de Fécand, mit le comble à sa colère, et dès lors il employa tous ses moyens pour perdre cette famille odieuse.

La mort de messieurs de Sombreuil ne l'avait point satisfait. Charles restait encore et sur lui se résumaient toutes ses fureurs. Il le suivit de l'œil dans sa glorieuse carrière, il dévora comme des affronts personnels les éloges dont il l'entendit accabler. Lorsque monsieur de Puisaye songea à l'expédition anglaise, ce fut lui qui lui en inspira la pensée, qui lui en dicta les préliminaires, ce fut lui encore qui désigna Charles comme un des officiers les plus capables de commander, et, lorsqu'une fois il l'eut en sa puissance, il jura qu'il expierait les larmes qu'il lui avait coûtées.

Le débarquement, les circonstances qui le suivirent, la combinaison des marches était son ouvrage. Il effraya monsieur de Puisaye d'un comité mystérieux, dont il était en effet l'agent près de lui, et qui tenait le général sous sa domination, tel que le conseil des dix à Venise. Ce pouvoir occulte ne se montrait pas, ses ordres étaient impérieux, absolus, il fallait y obéir. De là les dissensions entre le comte de Puisaye et monsieur d'Hervilly ; chacun avait ses instructions secrètes ; ni l'un ni l'autre ne voulait y manquer.

Ainsi quand la presqu'île fut envahie par les pauvres Bretons, chassés de leurs chaumières, quand les troupes royalistes se trouvèrent placées entre la mer et leurs ennemis, il devint né-

cessaire de chercher un expédient pour remédier à cette faute. Monsieur de Sorcy s'en chargea.

Il signifia à son chef un ordre péremptoire de faire sortir sur-le-champ deux divisions, en leur traçant leur itinéraire, et en les prévenant qu'au but de leur course ils en apprendraient davantage. Il devait se trouver des agents inconnus qui leur indiqueraient leur destination respective. Monsieur Jean-Jean commandait un de ces corps et monsieur de Tinténiac l'autre. Ces deux braves officiers avaient fait leurs preuves dans plus d'une circonstance. On ne pouvait révoquer en doute ni leur habileté, ni leur bravoure, ni leur honorable caractère ; un meilleur choix était impossible.

Monsieur de Puisaye consentit avec une incroyable imprudence à ce démembrement de ses forces ; il envoya ainsi à la mort des soldats et des généraux sur lesquels il pouvait compter, sans réfléchir à la nécessité de combattre des troupes qui s'augmentaient chaque jour de toutes les recrues faites dans les départements voisins. Il se laissa entraîner par le prétexte spécieux du manque de vivres, inconvénient auquel il aurait été bien facile de parer, puisque la mer était libre et que l'on pouvait embarquer avec ordre les bouches inutiles.

Lorsque la marche des colonnes fut réglée, on habilla en rouge les premières compagnies pour faire croire à la présence des soldats anglais et imposer aux ennemis une grande crainte de leur assistance. Les deux chefs désignés acceptèrent sans hésiter la mission périlleuse qui leur était confiée. Ils s'abandonnèrent aveuglément à la conduite de monsieur de Puisaye, et consentirent à s'en rapporter complétement aux guides qu'il leur annonça.

Au moment où le conseil qui précéda leur départ venait de se terminer, Mercier, qui avait suivi son protecteur, et qui faisait partie de la garnison du fort Penthièvre, demanda le vicomte.

— Qu'y a-t-il ? dit celui-ci.

— Une lettre pour monsieur le vicomte, elle est apportée de Vannes, par un des messagers ordinaires.

— Donne-la-moi.

Monsieur de Sorcy rompit l'enveloppe ; aussitôt qu'il eut lu les premières lignes, il laissa échapper une exclamation.

— Elle est échappée ! Que peut-elle être devenue?

— Serait-il vrai ?

— Oui, on m'écrit que le voisinage des bleus a effrayé ses gardiens, qu'ils se sont enfuis et que, se trouvant seule, elle a fait comme eux.

— Et l'on ne dit pas de quel côté...

— Non, aucun indice. Cependant il paraît que les fermiers chez lesquels on l'avait placée ne se sont point dirigés par ici, ils ont au contraire marché vers la Normandie ; peut-être les aura-t-elle suivis ! Et alors sa perte est inévitable, sans secours, sans argent, sans protection.

— J'en ai bien peur, la pauvre dame !

— N'importe ! il faut examiner ces paysans qui nous encombrent, il faut s'informer, les interroger ; s'ils l'ont rencontrée, ils ne l'auront pas oubliée sans doute.

— Bien certainement.

— Il est important surtout qu'elle soit retrouvée avant le débarquement du deuxième corps ; monsieur de Sombreuil ne doit pas la voir, il serait capable de faire de la chevalerie.

— Il suffit, monsieur le vicomte, je vais chercher.

— Jean-Jean et Tinténiac vont partir. Qu'un des nôtres s'échappe et aille instruire les républicains de leur itinéraire. Tout va bien. J'espère que d'ici à quelques jours les dernières forces royalistes se trouveront traquées dans cette souricière et que rien ne troublera plus la paix de la France. Combien avez-vous déjà de transfuges?

— Dix, les autres attendent leur tour.

— Je les réserve pour une plus grande entreprise, et ce sera toi qui la conduiras. Les premières récompenses t'appartiendront.

Le soir même, les chouans désignés s'embarquèrent avec le même enthousiasme. Ils se dirigèrent vers les parties du Mor-

bihan qu'ils devaient occuper, et la presqu'île se trouva de la sorte dégagée de quelques-uns de ses habitants. Monsieur de Tinténiac marcha au devant du danger en soldat sans peur et sans reproche. Néanmoins, cette espèce de partie de colin-maillard ne lui convenait nullement. Il ne se consola que par le danger même : dans sa route il livra plusieurs combats, et son armée rouge frappa tellement les imaginations bretonnes, qu'on en parle encore dans les campagnes. Partout il annonçait l'arrivée des émigrés et plusieurs régiments de l'armée anglaise. Partout les populations se ralliaient autour de son drapeau, mais partout aussi les républicains l'attaquaient ; il marchait toujours, parce qu'il avait ordre de le faire, sans s'inquiéter des obstacles ; c'est là le véritable courage.

Hoche avait été instruit par les transfuges de cette diversion méditée. Trop habile général pour rien changer à son plan de blocus, il ordonna à des colonnes mobiles de se porter à la suite des chouans, et d'empêcher à tout prix leur jonction. Ce n'était, hélas ! pas difficile. Le général Champeaux rencontra le chevalier de Tinténiac à la Trinité-en-Porhoet. Les royalistes étaient animés d'une telle exaltation, qu'ils battirent complétement leurs ennemis et continuèrent leur marche triomphale ; mais, dans la soirée, les républicains se rallièrent et revinrent à la charge. Ils inquiétèrent toute la nuit les intrépides aventuriers, et ne les rejoignirent pourtant que le lendemain au château de Coëtlogon, au moment où ils dînaient. Georges Cadoudal sauta sur son sabre, se mit à la tête de ceux qu'il put réunir, pendant que monsieur de Tinténiac ramenait les autres, et une seconde victoire fut le prix de leur vaillance.

Cette victoire fut cruellement achetée. Le brave Tinténiac, acharné à la poursuite des bleus, méprisant les périls qui l'entouraient, fut atteint par la balle d'un grenadier, au moment où un des siens ajustait le soldat ; les deux coups partirent à la fois, le soldat et le général tombèrent à côté l'un de l'autre !

Dès lors l'armée se trouva dans l'impossibilité d'exécuter les prétendues instructions de monsieur de Puisaye. Personne ne

savait où se diriger. On avait recommandé à monsieur de Tinténiac le plus grand secret sur le but de son entreprise, et, s'il en ignorait les suites, ses officiers ne devaient pas connaître même les préliminaires. Néanmoins ils ne se séparèrent pas. Ils furent assaillis de toutes parts par des forces supérieures aux leurs. Il leur fallut alors s'éloigner de plus en plus de leur quartier général, où il leur fut désormais impossible de retourner.

Messieurs Jean-Jean et de Lantivy furent tout aussi malheureux, les efforts les plus magnanimes ne les sauvèrent pas et ils se virent contraints de *s'égailler*.

Cependant l'escadre qui portait le second corps d'expédition s'approchait des côtes. Pendant la traversée, rien n'avait pu dissiper la mélancolie de Charles; ni les pieuses exhortations de l'évêque de Dol, ni l'affection si tendre de Volude, ni les raisonnements de monsieur de Kergariou.

Le 15 juillet les navires entrèrent dans la baie. Tous les émigrés étaient sur le pont et saluèrent de leurs regards cette terre natale qu'ils venaient délivrer de ses tyrans.

— Voilà la Bretagne, mon neveu, dit monsieur de Kergagariou d'une voix émue; le pays de votre mère, le mien.

— Et nous allons y descendre pour soutenir l'honneur de notre nom, monsieur; je veux montrer que, moi aussi, je suis gentilhomme et digne fils d'une Bretonne.

Le jour se levait. Le soleil radieux et sans nuages montait derrière les côtes et parsemait les flots de paillettes d'or. Un coup de canon du vaisseau amiral, auquel répondirent les autres vaisseaux et le fort Penthièvre, annonça l'arrivée du deuxième corps. Monsieur de Sombreuil, resté jusque-là dans sa cabine, parut avec l'évêque de Dol. A l'aspect des falaises, il sembla visiblement ému.

— La France, messieurs! dit-il en ôtant son chapeau.

Tous les officiers l'imitèrent; monsieur de Hercé leva les yeux au ciel.

— N'allez-vous pas prier Dieu afin qu'il nous bénisse, monseigneur, reprit le jeune général. Beaucoup d'entre nous, sans

doute, vont toucher cette terre chérie pour y fermer les yeux; nous avons besoin de la clémence du ciel.

— Je compte célébrer tout à l'heure le saint sacrifice, monsieur le comte; si vous voulez y assister, ainsi que ces messieurs, nous joindrons nos vœux aux vôtres, et Dieu nous entendra.

On dressa un autel. Les matelots anglais reçurent ordre de ne pas troubler la cérémonie, et le plus grand silence régna à bord. Le vénérable prélat, entouré de ses prêtres, entonna d'une voix sonore le *Te Deum*, qui fut répété en chœur par tout ce qui l'entourait. Les yeux mouillés de larmes, ils étendirent les bras vers la patrie.

La patrie! ce mot magique qui donne au pauvre comme au riche l'amour du sol, qui met en commun pour la défense ce qui appartient à quelques-uns dans la paix.

Monsieur de Hercé continua la messe au milieu d un recueillement profond. Charles, prosterné à côté de lui, pensait à la femme qu'il aimait, et cherchait dans la prière le courage dont il avait besoin pour chasser cette image. Lorsqu'il se releva, après le dernier cantique, sa contenance était changée. Ce jeune homme de vingt-trois ans montrait un front grave et réfléchi. On reconnaissait en lui un général chargé de puissants intérêts; ce n'était plus l'amant pleurant sa maîtresse; c'était un héros marchant à la gloire et disposé à combattre jusqu'à la mort.

Il s'adressa à l'amiral, et il lui demanda un canot pour descendre à terre.

— Il faut que je voie monsieur de Puisaye, dit-il, que je me concerte avec lui pour le débarquement. Je suis impatient d'apprendre ce qui s'est passé jusqu'ici. Nous avons des succès, peut-être; vous comprenez, monsieur l'amiral, combien il est important que j'en sois instruit.

L'amiral lui donna sur-le-champ le canot qu'il désirait; il partit, accompagné de Volude, qui n'avait pas voulu le quitter, et du comte de Kerven, son aide de camp.

L'émotion de Charles, en mettant le pied sur le sol breton, ne peut se décrire. Il débarqua à quelque distance des avant-

postes et marcha dans leur direction, conduit par le mouvement dont ils étaient environnés.

— Je tremble, dit-il ; je trouve à tout ceci un air sinistre. Ces femmes, ces enfants qui nous regardent étonnés et qui nous parlent, cet étrange langage me troublent. Je ne puis croire que nous soyons en France. Que disent-ils, monsieur de Kerven ?

Monsieur de Kerven, Breton de naissance, interrogea quelques-unes des femmes qui les suivaient ; toutes lui répondirent à la fois et la même phrase.

— Que veulent-ils, enfin ? continua monsieur de Sombreuil.

— Je n'y conçois rien. Ils disent qu'ils ont faim et ils crient : à bas les émigrés !

— Comment ! cela n'est pas possible !

— Ils le répètent, mon général, et ils accablent particulièrement le nom d'Hervilly !

— Oh ! il faut arriver promptement jusqu'à monsieur de Puisaye. Informez-vous où nous le trouverons.

Au nom de Puisaye, une acclamation retentit jusqu'au ciel.

— La discorde est parmi eux, il n'en faut plus douter, continua le comte. Nous arrivons à temps.

Un officier de Loyal-Émigrant, qu'ils aperçurent, leur expliqua la position des choses et la disette dans laquelle ils se trouvaient.

— Quoi ! répétait Charles, acculés dans cette presqu'île, avec ces fuyards, séparés en trois armées, lorsque nous en avons une en face de nous qui doit nous écraser de sa force ! Et désunis ! Le ciel ne veut pas que nous réussissions.

Monsieur de Puisaye, logé dans un petit village, à quelque distance du fort Penthièvre, n'était pas à son quartier général lorsqu'ils s'y présentèrent. Leur présence fut bientôt connue ; et là, comme partout, l'admirable beauté du comte fit le sujet de toutes les conversations.

— Le général d'Hervilly est-il dans ce cantonnement ? demanda monsieur de Sombreuil.

— Il est avec le général en chef, répliqua le duc de Levis, et il nous a ordonné de l'attendre ici.

— Je l'attendrai donc près de vous, messieurs, si vous le permettez ; j'ai beaucoup à apprendre de lui.

— Monseigneur l'évêque de Dol n'est-il pas avec votre division, mon général, reprit monsieur de la Jaille, aide de camp de monsieur de Puisaye.

— Oui, monsieur, il descendra à terre demain matin.

— Demain matin ! le jour de la bataille !

— Vous avez donc une bataille?

— Sans doute, mon général, et il est bien temps, car il y a longtemps que nous ne faisons rien.

L'impatience de monsieur de Sombreuil augmentait à chaque instant.

— La journée avance, disait-il ; il me sera impossible de faire débarquer mes régiments ; et demain la bataille !

Comme il marchait de long en large dans la chambre, il s'approcha de la fenêtre.

— N'est-ce point le général en chef? poursuivit-il en montrant un groupe de personnes qui se dirigeaient vers eux.

— C'est lui-même, monsieur le comte.

— Je cours auprès de lui.

Et il sortit précipitamment de la maison.

A son aspect, le comte de Puisaye fit un mouvement en arrière.

— Qui nous arrive là ? demanda-t-il.

— Monsieur le comte de Sombreuil, commandant le second corps d'expédition, répondit le vicomte.

— Ce jeune homme?

— Lui-même.

— Il est beau comme l'amour, dit monsieur d'Hervilly d'un ton légèrement ironique.

— Et courageux comme Mars, répliqua le vicomte qui sacrifiait un instant sa haine pour blesser monsieur d'Hervilly.

Sombreuil approcha.

— Soyez le bienvenu, continua monsieur de Puisaye en le saluant de la manière la plus aimable, nous vous désirions vivement.

— Il n'a pas dépendu de moi d'arriver plus tôt, mon général. Je m'estime fort heureux de n'avoir pas tardé davantage, puisqu'on se bat demain.

Messieurs de Puisaye et d'Hervilly se regardèrent.

— Oui, répéta le premier, on se bat demain; pourtant vous ne serez pas de cette affaire-ci.

— Et quelle en est la raison, mon général?

— Rentrons chez moi, nous nous expliquerons mieux.

Chemin faisant, on ne parla que de choses indifférentes: Sombreuil préoccupé, et voyant avec chagrin une discussion inévitable; les deux généraux embarrassés de lui donner une explication plausible.

— Auriez-vous la bonté de me confier, monsieur le comte, pourquoi ma division serait privée du combat de demain? demanda Charles aussitôt qu'ils furent dans la chambre de monsieur de Puisaye.

— Parce que cela est impossible, monsieur.

— Mais pour quelle raison?

— Il ne reste point assez de temps pour opérer le débarquement.

— Ne peut-on remettre la bataille?

— Vous êtes un jeune général, monsieur; vous ignorez qu'une surprise ne se remet pas.

— Pourquoi non? Si l'ennemi doit être *surpris*, il le sera tout autant un jour que l'autre; seulement, la réussite serait plus certaine, puisque nous serions plus nombreux.

— Le plan a été formé autrement, monsieur.

— Réfléchissez bien, mon général. Un renfort de troupes fraîches ne vous serait-il pas nécessaire? Vous avez beaucoup souffert déjà; nous arrivons tout disposés. Mes régiments demandent à grands cris à descendre. S'ils entendent le feu, ils sont capables de prendre les canots d'assaut et de débarquer.

— C'est une insubordination que je ne puis supposer, observa le comte d'Hervilly.

— Il est donc très-décidé que la deuxième division restera sur l'escadre, mon général ?

— Très-décidé, monsieur le comte.

— Alors, je vous demande la permission de combattre en volontaire et de me mettre à votre disposition, puisqu'il faut renoncer à commander moi-même.

— Je vous verrai très-volontiers près de moi, monsieur, et vous n'en doutez pas.

— Je vais retourner près de l'amiral. J'ai quelques arrangements à prendre pour le temps de mon absence ; et, si par hasard je ne reviens pas, il ne faut point que le service en souffre.

— Cela est très-bien, général, interrompit monsieur d'Hervilly. Continuez une sévère discipline ; vos soldats n'auront ici que de trop mauvais exemples.

— Que voulez-vous, poursuivit monsieur de Puisaye avec un sourire, il faut nous prendre comme nous sommes. Les troupes sans solde obéissent difficilement.

— Oui, mais les généraux sont payés pour les faire obéir, monsieur le comte.

— Je me retire, messieurs, interrompit Charles pour rompre la discussion. Je dois vous dire que nous vous croyions fort loin d'ici, et que nous avions meilleure espérance du début.

Charles s'inclina et sortit.

En entrant dans la première pièce, il se trouva en face du vicomte ; leurs yeux se rencontrèrent et un éclair en jaillit.

Monsieur de Sombreuil répondit au salut hautain de son subordonné, en touchant légèrement le bord de son chapeau. Le vicomte le suivit du regard.

— Ne trouvez-vous pas que le comte de Sombreuil, malgré sa beauté, a quelque chose de fatal ? dit-il à ses camarades.

— Vous avez entendu parler de sa romanesque histoire.

— Oh! oui, cette famille a une étrange destinée. Son frère avait aussi des aventures singulières.

Un coup de coude fit taire l'indiscret.

— Quelqu'un d'entre vous aurait-il envie de raconter les aventures singulières de monsieur Stanislas de Sombreuil, reprit le vicomte en fixant tour à tour chacun des interlocuteurs.

Chacun se tut.

— Respect aux morts! ajouta monsieur de Sorcy.

Monsieur de Sombreuil retournait tout pensif à son canot.

— Vous suivrais-je demain? dit Volude d'un air timide.

— Non, Volude, monsieur de Kerven me suffira, vous êtes trop jeune.

— Oubliez-vous donc que je me suis battu souvent à vos côtés...

— Eh bien! vous viendrez si vous le voulez absolument. Je suis très-inquiet de cette journée. Nous aurions besoin de tant d'accord, et nous en avons si peu!

Le canot les attendait et les ramena au navire.

Charles fut promptement entouré de son état-major. Aucun n'osa l'interroger, mais tous les regards se fixèrent sur lui.

— Messieurs, les plans et les dispositions du général en chef exigent qu'il livre une bataille demain. Il est impossible de la retarder; en conséquence, vous ne pouvez y prendre part. J'ai en vain plaidé votre cause. Mais soyez tranquille, ce n'est pas la seule occasion, et votre tour ne tardera pas à arriver. Monsieur de Puisaye a bien voulu me permettre de combattre en volontaire; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous représenter convenablement, et montrer à toute l'armée que je ne suis pas indigne de vous commander.

Après ces mots, il donna les ordres nécessaires en son absence, puis il eut une longue conversation avec monsieur de Dol, qu'il engagea fortement à ne pas quitter la flotte avant deux jours.

— Vous n'êtes pas un soldat, monseigneur, ajouta-t-il, et vous n'êtes pas obligé de recevoir un boulet à votre poste.

Puis, il remonta le même canot qui l'avait emmené la première fois, et, suivi de son aide de camp et de son ami fidèle, il débarqua bientôt sur la presqu'île de Quiberon.

XVII

L'ANNEAU DE DEUIL.

Tout se préparait pour la bataille lorsque monsieur de Sombreuil rejoignit le général en chef ; il trouva celui-ci soucieux et préoccupé, regardant d'un air inquiet la journée qui devait suivre ; ce qui était d'un mauvais augure, car celui qui doute de la victoire est déjà à moitié vaincu.

— Je ne sais ce que cela signifie, dit monsieur de Puisaye, mais il y a des traîtres parmi nous. Hoche est prévenu qu'il doit être attaqué, la surprise est donc manquée.

— Vous n'aviez pourtant pas révélé votre projet?

— Non, le conseil seul en était instruit. Et comment espérer réussir. les ennemis sont dix fois plus nombreux que nous !

Monsieur de Sombreuil ne répondit rien, un soupçon vague traversa son imagination. Il hésita à parler ; peut-être s'il l'eût fait, la catastrophe n'eût-elle pas eu lieu. Le souvenir de son père lui ferma la bouche.

— Je resterai près de vous, général, reprit-il, vous avez bien voulu me le permettre, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos efforts.

Monsieur de Puisaye était brave. Il ne s'effraya pas de son danger personnel, mais de la responsabilité qui pesait sur lui ; il sentit combien il avait aventuré son entreprise en suivant les conseils du vicomte, et il se demanda involontairement ce qu'il y avait à faire pour l'avenir.

Il était deux heures du matin, le 16 juillet; les royalistes sortirent de la presqu'île au nombre de quatre mille hommes. Ils cheminèrent en silence jusqu'aux avant-postes républicains, où régnait le plus grand silence. On avait envoyé une colonne d'un autre côté, sous les ordres du vicomte de Vauban, afin d'opérer une diversion; une fusée annonça son débarquement et rendit un peu d'espérance au général.

Loyal-Émigrant formait l'avant-garde. Ce régiment, presque tout composé d'officiers, montra une bravoure admirable. Monsieur de Sombreuil marchait au milieu d'eux, accompagné de Volude.

— Croyez-vous que nous soyons attendus, Charles? dit le jeune homme.

— Je sais que nous le sommes, mon ami, répondit tout bas le comte, et Hoche est trop habile pour ne pas nous le prouver. Cette tranquillité m'alarme. Ne vous écartez pas.

— Vous savez bien que je ne vous quitterai jamais.

Les tirailleurs de Loyal-Émigrant se jetèrent dans le camp ennemi et y portèrent un moment le désordre. Monsieur de Sombreuil les suivait, lorsque la scène changea : les batteries ennemies se démasquèrent et un carnage horrible commença alors. Les royalistes furent criblés de boulets. Leur position serrée se prêtait admirablement à ce massacre, et aucun général ne songea à y remédier.

— Déployez-vous, s'écria Sombreuil, qui prit sur lui un commandement dont personne n'usait, et qui se tenait au fort de la mêlée.

Il fut obéi, mais trop tard. Le régiment du Dresnay eut vingt-six officiers de tués sur quarante-huit, la moitié de ses grenadiers et presque tous ses soldats. Le marquis de Talhouet, qui les commandait, succomba à côté de son fils; le marquis de Kergariou, cousin de celui dont il a été si souvent question dans ce récit, fut coupé à coups de sabre. Le commandeur de la Laurencie, chef d'escadre, fut emporté par un boulet, ainsi que le célèbre Froger de l'Éguille.

— Royal-Marine est écrasé, disait monsieur de Lage à monsieur de Sombreuil, dans un instant de repos, ou d'attente pour parler plus juste.

— Regardez, répliqua le comte en lui montrant le général en chef, debout, au milieu des morts et des mourants, et près duquel ses deux aides de camp, le baron de Gras et le marquis de la Jaille venaient de tomber.

Le vicomte de Sorcy restait seul à ses côtés.

Les royalistes reculaient. Sombreuil et monsieur d'Hervilly faisaient des efforts inconcevables pour les rallier ; mais à leurs troupes découragées on opposait sans cesse des troupes fraîches, qui se renouvelaient à chaque instant et dont l'artillerie était de beaucoup supérieure à la leur. Cependant le comte de Rothalier, qui commandait les canonniers, se mit en devoir de forcer un retranchement. Cette audace étonna les républicains, ils reculèrent à leur tour ; tout allait être sauvé, lorsque le comte d'Hervilly reçut un coup de biscaïen dans la poitrine ; il ne voulut pas qu'on l'emportât et continua de commander l'attaque. Un envoyé de monsieur de Puisaye ordonna tout à coup de se retirer.

— Mon Dieu ! s'écria Sombreuil, nous étions vainqueurs !

— N'importe, murmura monsieur d'Hervilly d'une voix mourante, il faut obéir.

Monsieur de Rothalier fut alors chargé de protéger la retraite, et il le fit avec une bravoure sublime. Son fils unique fut tué à ses côtés ; il jeta un long regard sur lui, et reprit le commandement de l'arrière-garde avec le même sang-froid.

Hoche poursuivait ces malheureux débris avec des bataillons pleins d'ardeur, et peut-être cette journée eût-elle été complétement décisive si le vicomte de Vauban, dont la surprise avait manqué, ne fût pas débarqué à temps pour protéger la rentrée des émigrés dans la presqu'île.

Aussitôt après le combat, les royalistes se comptèrent, ils avaient perdu huit cents hommes !

Monsieur de Puisaye était altéré. Il rassembla de suite le

conseil, Charles fut appelé à en faire partie. Il se trouva le premier au rendez-vous, et, en entrant dans la pièce où l'on devait se réunir, il aperçut un homme assis près d'une table et occupé à écrire. Cet homme releva la tête, c'était monsieur de Sorcy; il salua silencieusement le comte et continua son travail.

— Un instant, monsieur, je vous prie, j'ai besoin de vous parler.

— Que désirez-vous, mon général?

— Il est dans le monde une personne bien malheureuse; cette personne, que vous devinez facilement, m'intéresse plus que je ne puis vous le dire. Qu'est-elle devenue?

— Qui cela, mon général, madame d'Éponnes?

— Madame d'Éponnes est désormais sous ma protection, monsieur, répliqua Charles avec beaucoup de hauteur; vous n'avez aucun compte à rendre d'elle. Je vous parle de madame de Fécand.

Ce fut au tour du vicomte à répondre:

— Cette pauvre égarée, monsieur, n'a plus rien à démêler avec votre famille, grâce à Dieu, elle est en sûreté et je vous prie de ne plus penser à elle.

— Voilà ce que je voulais savoir, monsieur, et, à l'avenir, je n'aurai pas besoin de vous connaître autrement que comme l'aide de camp du général en chef.

Monsieur de Sombreuil laissa tomber ces mots d'un ton si méprisant, que le vicomte porta involontairement la main à son épée. En ce moment plusieurs personnes entrèrent, ils ne se rejoignirent plus; les étincelles de haine qui brillaient dans les yeux de monsieur de Sorcy s'éteignirent pour faire place à une physionomie impassible. Il ne paraissait être en effet que le secrétaire du conseil.

Monsieur de Puisaye parut.

Le salut qu'il échangea avec les autres chefs révélait la détresse de son âme.

— Messieurs, dit-il, parmi les malheurs de cette journée, il faut compter une grande perte. Monsieur le général d'Hervilly ne survivra point à sa blessure.

Une espèce de stupeur se répandit dans l'assemblée.

— Nous ne pouvons nous dissimuler, messieurs, reprit monsieur de Puisaye, que notre position ne soit affreuse ; nous avons perdu nos meilleurs soldats ; nous manquons de vivres ; nous avons sur les bras une bande affamée de paysans, ils dévorent le peu qui nous reste. Notre armée, de beaucoup affaiblie par les détachements que j'ai dû envoyer, et surtout, hélas ! par les coups des républicains, notre armée a devant elle la perspective de plusieurs journées comme celle-ci, avant de succomber tout à fait, car elle ne se rendra pas sans défense, et nous périrons jusqu'au dernier. Je viens vous proposer une mesure dictée par l'humanité et par la prudence. Nous avôns encore dans la rade les vaisseaux qui nous ont amenés, la division du comte de Sombreuil n'a pas mis le pied sur le sol breton, notre second corps d'expédition attend, à Southampton, des vents favorables ; retournons vers l'Angleterre, réunissons toutes nos forces, et revenons ensuite avec des plans mieux combinés, venger et nos pertes d'aujourd'hui et celles que nous avons déjà faites. De cette manière, la victoire me paraît certaine. Qu'en pensez-vous, monsieur de Sombreuil ?

Le discours du général en chef avait fait une vive impression sur les membres du conseil ; ils se regardaient entre eux ; ils étaient ébranlés ; lorsque monsieur de Sombreuil parla, toute l'attention se concentra sur lui.

— Puisque vous me faites l'honneur de me demander mon opinion, mon général, répondit-il, je prendrai la liberté de vous dire qu'elle est absolument contraire à la vôtre. Je sens mon cœur se révolter à l'idée de fuir ; de fuir devant les assassins de nos familles, de nos princes, devant les sujets indignes du roi martyr. Et quelle idée donnerions-nous à l'Europe de la noblesse française ? car l'Europe nous regarde, messieurs, et nous ne sommes pas libres de déshonorer les noms transmis par nos ancêtres. Ici, dans ce loyal pays, entourés de paysans restés fidèles, nous démentirions notre fidélité. Oh ! vous n'y avez pas songé, mon général, ce serait une honte. Nous avons fait de

grandes pertes, soit, de grandes fautes peut-être, il ne m'appartient pas de les juger ; tout cela est réparable. Nous sommes encore les maîtres de la presqu'île et de la mer, un message envoyé à lord Moira pressera son arrivée, et le projet si judicieusement conçu par monsieur le comte de Puisaye s'exécutera. Seulement, nous garderons notre position, que les ingénieurs assurent pouvoir tenir deux mois, et l'on ne dira pas que nous avons fui. Pour un gentilhomme, la fuite est un crime ; il faut savoir mourir !

Un murmure d'approbation accueillit ces nobles paroles. Cependant, quelques chefs essayèrent des observations qui tinrent la majorité indécise. Le vicomte, dont la gloire de Sombreuil augmentait la haine, fit tout ce qui dépendait de lui pour entraîner ses voisins dans le parti contraire ; monsieur de Puisaye soutenait son projet, l'hésitation était manifeste. Charles se leva avec impétuosité.

— Partir, messieurs ! s'écria-t-il, vous ne le pouvez pas, quand les baïonnettes républicaines seraient dressées contre vous. Et ces femmes, ces enfants et ces malheureux réfugiés que vous protégez seuls, qui n'ont plus ni asile ni patrie. Que deviendront-ils, si vous les abandonnez ? Vos ennemis, furieux de vous voir échapper à leur rage, se vengeront sur eux de ce que vous leur aurez ravi. Le noble caractère du général Hoche le met à l'abri d'un pareil soupçon, mais est-il donc le maître ? N'a-t-il pas près de lui le féroce Tallien, et nous savons tous ce que c'est que Tallien ! Non, l'honneur nous ordonne de défendre jusqu'au dernier soupir les infortunés qui se sont donnés à nous. Fortifions ces grèves incultes ; vivons-y de privations, s'il le faut, mais restons autour de notre drapeau et devant les réfugiés qui nous implorent. Ne pensez-vous pas, messieurs, que c'est notre devoir ?

Une exclamation lui répondit. Il avait attaqué une corde qui n'est jamais muette chez les Français : la générosité !

Il se retourna modestement vers monsieur de Puisaye et ajouta :

— Mon général, nous attendons vos ordres.

— Vous êtes un noble soldat, monsieur de Sombreuil, reprit monsieur de Puisaye d'une voix émue ; vous avez une éloquence chaleureuse et une conviction profonde, on ne saurait vous résister, je me rends à votre avis. J'enverrai, aujourd'hui même, une dépêche à monsieur Pitt pour le prier de hâter notre réunion avec le second corps d'armée. D'ici là, nous tâcherons de nous défendre, nous et nos malheureux compatriotes ; mais nous sommes bien peu nombreux!

— Le corps du chevalier de Tinténiac a-t-il réussi dans son entreprise ? demanda le duc de Lévis ; avez-vous de ses nouvelles, mon général?

— Hélas ! le chevalier de Tinténiac est mort ! murmura le comte en baissant la tête.

— Lui aussi ! s'écria monsieur de Rothalier.

— Il ne faut donc compter que sur nous-mêmes, interrompit vivement Sombreuil, qui voyait le découragement revenir. Nous en aurons toute la gloire, et, si nous succombons sur ces plages historiques, dans l'avenir on dira de nous, comme des quarante Bretons morts pour la cause de leur pays, en montrant le champ de bataille : — Ici ils sont tombés!

L'enthousiasme se communiqua de nouveau. On vota par acclamation l'envoi d'un message au ministère anglais, et la prolongation du séjour dans la presqu'île.

Sombreuil donna, ce jour-là, une opinion bien élevée de ses talents et de son caractère.

— C'est un héros que ce jeune homme, disait, en quittant le conseil, le marquis de Saint-Georges ; il a la tête d'un vieux général et le cœur d'une femme!

Monsieur de Sombreuil resta quelques instants en arrière, jusqu'à ce que le général en chef fût seul avec son aide de camp. Alors il se rapprocha d'eux.

— Vous me pardonnez ma hardiesse, mon général ; je l'espère du moins. Je n'ai pas été maître de moi lorsque vous avez parlé de reculer devant nos ennemis.

— Vous avez fait votre devoir, monsieur; vous avez suivi votre conviction, je ne puis que vous en louer.

— Maintenant, mon général, oserais-je vous adresser une demande?

— Parlez, vous avez acquis le droit de tout dire.

— Daignez confier à ma division la garde du fort Penthièvre. C'est le poste le plus dangereux et le plus important; c'est la clef de la presqu'île. Le jour où on nous aura repris le fort Penthièvre, nous serons perdus!

— On ne nous le reprendra pas, mon général, s'il plaît à Dieu, dit le vicomte.

Monsieur de Sombreuil n'eut pas l'air de s'apercevoir de l'interruption et continua :

— Mes troupes sont fraîches; elles sont animées d'un enthousiasme et d'un courage qui n'ont point encore été désenchantés; c'est à elles qu'il faut remettre l'héritage de vos régiments décimés, ne le pensez-vous pas?

Monsieur de Puisaye paraissait réfléchir profondément.

— J'y songerai, répondit-il enfin.

— C'est demain que commence le débarquement de la division, mon général, le temps nous presse.

— Il est très-difficile de faire ce que vous désirez, monsieur le comte, je ne sais...

— Quelle raison donner au régiment d'Hervilly, qui habite le fort? il attribuerait sa disgrâce à la mort de son colonel, et cela ferait un mauvais effet dans l'armée, poursuivit monsieur de Sorcy.

— Mon général, je vous laisse à vos méditations et je vais prendre un peu de repos, répliqua Sombreuil; nous pouvons, je crois, rester tranquilles le reste de cette journée.

— Vous devez avoir besoin de dormir, la nuit a été si fatigante, pour vous surtout, et à votre âge on dort si bien!

— Je n'ai plus mon âge, mon général, j'ai souffert plus qu'un vieillard.

Un sourire sardonique passa sur les lèvres du vicomte; Charles ne s'en aperçut pas.

Il sortit de la maison et se dirigea vers celle qui lui avait été désignée pour logement et où il avait laissé Volude. Il n'y trouva plus son jeune compagnon ; le docteur seul l'y attendait.

— Savez-vous où est le chevalier, docteur? demanda Charles.

— Je l'ignore absolument, répondit monsieur Bernier; je rentre à l'instant pour chercher une de mes trousses ; vous comprenez, mon général, que j'ai de l'ouvrage, hélas

— Monsieur d'Hervilly, le sauverez-vous?

— Non, mon général, c'est un homme perdu, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il souffrira longtemps peut-être avant de mourir.

— Je suis inquiet de Volude; dans vos courses, docteur, si vous le rencontrez, envoyez-le-moi.

Le docteur sortit. Charles, resté seul, se jeta sur un mauvais grabat, dans un coin de la chambre : il était épuisé de fatigue. Sa première pensée, néanmoins, fut pour Gabrielle, il songea à lui écrire par le courrier qu'on allait dépêcher en Angleterre, et il sortit de son sein le médaillon qui renfermait son portrait; il le contempla longtemps.

Un léger bruit lui fit tourner la tête, monsieur de Lage était devant lui. Sa physionomie, d'ordinaire si triste et si calme, offrait une expression étrange, il pouvait à peine s'exprimer, et il mit quelques instants à répondre aux questions de Charles.

— Qu'avez-vous, mon ami, au nom du ciel !

— Oh ! Charles, j'ai vu une chose horrible !

— Qu'est-ce donc?

— Une folle, une pauvre folle!

— Ici?

— Oui, au bout du village, elle est le jouet des soldats, et si vous saviez combien elle est touchante, et si vous saviez qui elle est!

— Qui est-elle?

— Madame de Fécand!

— Son frère m'avait dit ce matin qu'elle était en sûreté. Oh!

je vais l'arracher à ces insultes. Mon pauvre Stanislas ! tu l'aurais fait pour Gabrielle !

Il se leva et courut, guidé par Volude, vers l'endroit qu'il lui avait désigné. Lorsqu'il y arriva, une scène étrange se présenta à ses regards.

Madame de Fécand était placée au milieu d'un cercle de soldats. Sa beauté n'avait rien perdu de sa délicatesse, elle était même peut-être plus remarquable ; ses longs cheveux épars sur ses épaules, et relevés d'un côté par une espèce de guirlande de verdure, encadraient admirablement son visage. Sa robe de soie en lambeaux, rajustée avec une sorte d'élégance, révélait les habitudes d'une femme de qualité ; une dentelle déchirée pendait autour de ses bras, un long ruban blanc, teint de sang, lui servait de ceinture. L'excessive distinction de ses pieds et de ses mains formait un contraste frappant avec tout ce qui se trouvait autour d'elle, elle semblait une princesse des contes de fées soumise à un enchantement.

Agenouillée ainsi au milieu de ce cercle, elle chantait une chanson infâme, expression des sanglantes saturnales de cette époque : *Dansons la carmagnole!* et elle donnait à ce refrain sautillant une expression de douleur indéfinissable ; de grosses larmes tombaient de ses yeux ; si l'esprit avait oublié, le cœur se souvenait toujours.

A côté d'elle, la soutenant sur son sein, Charles vit une jeune fille, au regard noble et fier, à la contenance assurée, dont les traits révélaient à la fois le courage et la modestie. Cette jeune fille parlait aux soldats qui se jouaient de la pauvre folle, et sa parole les avait frappés de stupeur, car elle leur disait :

— Vous êtes des lâches !

Cette jeune fille, c'était Pulchérie ! A l'aspect de monsieur de Sombreuil et de Volude, elle devint rouge et se retira en arrière ; elle sentit qu'elle n'avait plus besoin de protéger Geneviève.

— Qu'est-ce cela, messieurs? demanda Charles d'une voix sévère ; n'avez-vous donc point de pitié?

C'étaient des grenadiers du régiment d'Hervilly, ces anciens

républicains enrôlés à la prise du fort Penthièvre. Ils ne connaissaient pas monsieur de Sombreuil ; mais ils ne purent se tromper aux insignes de son grade.

— Mon général, répliqua l'un d'eux, elle est folle!

— C'est justement à cause de cela que vous lui devez davantage. Retirez-vous.

Les mutins obéirent en retournant plusieurs fois la tête.

— Mademoiselle, reprit Charles en s'inclinant respectueusement devant Pulchérie, vous êtes arrivée à temps pour faire une bonne action. Je vous en remercie, car cette infortunée a droit à toute ma sollicitude. Voulez-vous que nous essayions de la conduire au docteur?

Pulchérie remercia en balbutiant, et resta aussi interdite que le chevalier, dont les regards ne l'avaient pas quittée.

Ils s'approchèrent de la marquise. Elle continuait toujours son chant. Charles lui prit la main ; elle ne s'y opposa point.

— Madame, lui dit-il, c'est moi, c'est Charles.

A sa voix, elle releva la tête.

— Oh! dit-elle en joignant les mains, parlez encore.

— Vous me reconnaissez donc?

— Oui, je reconnais votre voix. Il y a bien longtemps que je ne l'avais entendue.

— Je suis Charles de Sombreuil.

— Sombreuil !

Elle poussa un cri affreux et tomba inanimée sur la terre.

Monsieur de Sombreuil appela quelques chouans qui les regardaient, et les pria de se charger de la marquise.

Le triste cortége se mit en marche, Pulchérie persistant dans son pieux ministère et soutenant la tête de Geneviève.

— La malheureuse, disait Charles au chevalier, comment se trouve-t-elle là ?

— Son frère l'abandonne apparemment.

— Oh! je ne la lui rendrai pas!

— Vous y serez contraint peut-être.

— Non, de par le ciel, dusse-je l'envoyer à Hoche, en lui

faisant savoir son histoire ; je suis sûr qu'il la ferait placer dans un hôpital où elle serait soignée au moins !

— Il est assez généreux pour cela.

On arriva à la chaumière, madame de Fécand fut placée sur le lit où Charles s'était étendu un instant, et l'on dépêcha un domestique à la recherche de monsieur Bernier.

Depuis l'arrivée de Pulchérie, et malgré les événements qui s'étaient succédé, monsieur de Sombreuil n'avait pensé qu'à Gabrielle. Il n'osa pas interroger la jeune fille, un sentiment de délicatesse, facile à comprendre, le retint. Lorsque la malade fut couchée, mademoiselle Bernier vint d'elle-même au devant des désirs du comte.

— J'ai quitté madame la duchesse et mademoiselle de Sombreuil il y a trois jours, monsieur le comte ; elles m'ont chargée de ces lettres et de ce petit paquet pour vous.

Charles se retira à l'écart pour lire les lettres. Volude et Pulchérie restèrent seuls.

— Et vous êtes venue, mademoiselle, malgré tous les dangers? s'écria le chevalier, en la regardant avec admiration.

— Je n'en ai pas couru beaucoup jusqu'ici, monsieur. Un bâtiment de commerce m'a transportée de Douvres dans cette baie, un canot m'a déposée à terre, et me voilà.

En disant ces mots, Pulchérie se débarrassa d'un grand manteau, dont elle était presque enveloppée, et la singularité de son costume frappa monsieur de Lage. Elle portait un habit semi-religieux et au cou un crucifix de bois noir.

— Que signifie cela, mademoiselle? s'écria-t-il.

— Dans une guerre sainte comme celle-ci, chacun doit participer à l'accomplissement de cette œuvre. Je serai près de mon père en sœur de charité. Vêtue de la sorte, les pauvres malades auront plus de confiance en moi, et je serai plus respectée des autres.

Charles se rapprocha d'eux, la pâleur sur le visage.

— Je ne suis pas superstitieux, mademoiselle, interrompit-il, mais ce présage me frappe. Madame d'Éponnes m'envoie un anneau, elle se sera probablement trompée, voyez !

C'était une bague de deuil, entièrement émaillée de noir et sur le milieu de laquelle était sculptée une couronne brisée. Derrière la bague on lisait cette inscription :

LE ROI. — 21 janvier.
LA REINE. — 16 octobre.
MON MARI. — 31 juillet.

Pulchérie devint toute tremblante en lisant ces dates funestes.

— Oh! c'est une erreur, dit-elle.

Il passa néanmoins l'anneau à son doigt.

— Le 31 juillet, répétait-il. Oui, nous irons peut-être jusque-là !

— Voilà la cause de cette erreur, reprit Pulchérie : au moment de nous séparer, il faisait nuit, madame la duchesse m'a accompagnée jusqu'en bas de l'escalier, et, en m'embrassant, elle m'a remis une bague qu'elle venait d'ôter à cette intention, dans l'obscurité. — Tenez, me dit-elle, donnez-lui cela. Je ne l'ai jamais quittée depuis mon enfance, cela lui portera bonheur. C'est un anneau bénit. — J'ai pris la bague, je l'ai mise dans une boîte sans la regarder, j'ai pensé qu'elle aurait ainsi plus de prix à vos yeux.

— Et vous le voyez, répéta de nouveau Charles, c'est un anneau de deuil. Le 31 juillet ; mon père et Stanislas ont péri le 8 août.

Monsieur Bernier entra, il embrassa tendrement sa fille, puis il s'occupa de madame de Fécand. Il se fit raconter jusqu'aux moindres circonstances de ce qui s'était passé.

XIX

DISSENSIONS

Dans la soirée, au moment où Pulchérie, fatiguée de veiller sur madame de Fécand, venait de s'endormir auprès d'elle, on frappa à la porte. Monsieur de Sombreuil, Volude et le docteur se promenaient de l'autre côté de la maison, Pulchérie n'entendit pas. On frappa de nouveau, puis la porte s'ouvrit, et le vicomte de Sorcy entra dans la chambre, suivi de Mercier.

— Elle est ici, monsieur le vicomte, mes camarades l'ont vu transporter ce matin.

— Il n'y a personne, Mercier, on ne nous répond pas. Ils l'auront mise ailleurs.

— Qui va là? s'écria mademoiselle Bernier, réveillée en sursaut, et que l'obscurité empêchait de reconnaître ceux qui parlaient.

— Nous sommes des amis, madame, soyez tranquille, reprit le vicomte; n'est-ce point ici que demeure monsieur le comte de Sombreuil?

— Oui, monsieur. Et que lui voulez-vous?

— Est-il chez lui?

— C'est une question à laquelle je ne répondrai pas avant de savoir ce qui vous amène.

— Peu de chose. On m'a assuré qu'il avait recueilli chez lui une malheureuse privée de raison.

— Après?

— Cette femme est ma sœur et je viens le débarrasser de cet embarras.

Pulchérie ne répliqua pas, elle cherchait à allumer une bou-

gie placée sur une table; lorsqu'elle y eut réussi, elle l'éleva à la hauteur de la tête du vicomte. Après cet examen, elle répéta lentement :

— Ah! vous êtes monsieur le vicomte de Sorcy?

— Moi-même. Vous savez donc que la marquise de Fécand est ma sœur?

— Je vais prévenir monsieur le comte.

Elle ouvrit une fenêtre et appela son père. Elle lui parla bas quelques instants; il revint presque aussitôt, accompagné de Charles et de monsieur de Lage.

— Que désirez-vous, monsieur? dit le général.

— Mercier, que voilà, m'a raconté qu'avec votre générosité ordinaire vous aviez arraché ce matin ma pauvre sœur aux insultes des soldats d'Hervilly et que vous lui aviez donné un asile. Je viens vous témoigner ma reconnaissance, mon général, et vous prier de remettre madame de Fécand entre mes mains.

— Je ne vous la rendrai pas, monsieur.

Le vicomte se redressa fièrement.

— Et de quel droit la garderiez-vous, monsieur? nous ne sommes pas ici à la guerre, et votre commandement cesse.

— Du droit de l'humanité, monsieur; cette malheureuse vous craint et vous déteste, elle se plaint dans son délire de votre sévérité, pour ne rien dire de plus; vous l'avez laissée sans protection, sans asile, sans pain, au milieu des armées. Elle a cessé de vous appartenir.

— Il m'est facile de réclamer auprès du général en chef. Vous outrepassez vos pouvoirs, monsieur le comte.

— Je sais que malheureusement monsieur de Puisaye vous écoute trop ; mais il faudra bien qu'il m'entende, les témoins ne me manqueront pas.

— Madame de Fécand n'a d'autre soutien au monde que moi, je suis libre de la placer où il me plaira, je ne dois de compte à personne.

— Et moi je vous en demanderai en face de toute l'armée, si

vous m'y forcez. Je dirai ce que vous êtes, ce que je sais ; mon père me le pardonnera !

— Encore une fois, monsieur, rendez-moi ma sœur, interrompit le vicomte dont la fureur se contenait à peine.

— Encore une fois, non !

— Vous voulez en faire un instrument pour me perdre, n'est-ce pas, monsieur? apprendre à tous que je l'ai abandonnée après l'avoir laissée vendre à un monstre ; c'est là ce que vous direz, n'est-il pas vrai ?

Sombreuil haussa les épaules et ne répondit pas.

— Oh! cela ne sera pas, continua monsieur de Sorcy ; cela ne sera pas, et je vais l'emporter sur-le-champ.

Il s'approcha du lit où la marquise dormait. Charles, plus prompt que lui, se précipita devant elle ; mais il fut encore prévenu par le docteur.

— Messieurs, dit celui-ci en étendant solennellement la main sur la tête de la malade, je vous prends tous à témoins qu'il y a danger de mort pour cette femme, si elle quitte cette chambre ; et si elle est exposée à de nouvelles scènes, elle ne les supportera pas.

— C'est bien, monsieur, répliqua le vicomte qui s'était subitement calmé ; je vais amener un autre médecin pour constater ce fait ; vous pouvez être accusé de partialité dans cette affaire.

— Je ne crains aucuns de mes honorables collègues, répliqua monsieur Bernier, et je me range d'avance à leur avis.

Le vicomte fit quelques pas vers la porte ; il se retourna. Un sourire infernal parut sur ses lèvres.

— Mais en vérité, monsieur, l'intérêt que vous prenez à ma sœur est singulier. Auriez-vous donc oublié la belle duchesse d'Éponnes, et voudriez-vous?...

— Misérable ! s'écria Charles en se précipitant vers lui.

Volude l'arrêta.

— Quel intérêt je prends à cette malheureuse créature? reprit le comte, mais un intérêt que votre cœur, sans noblesse et sans générosité, est incapable de comprendre : celui des souvenirs,

celui de la pitié! Mon frère, mon pauvre frère, n'est-il pas mort pour elle, et à cause d'elle? Ne l'aimait-il pas plus que sa vie, n'a-t-il pas tout sacrifié à cet amour? et s'il ne l'avait pas aimée ainsi, n'aurait-il pas sauvé sa tête en émigrant? Et puis, elle a tant souffert, cette femme, elle a eu un si long martyre! Sa raison y a succombé, et maintenant vous me demandez quel intérêt elle m'inspire, lorsque je la retrouve sur les chemins, au milieu des soldats, en haillons, et vous voulez que je vous la rende, à vous qui l'avez amenée là. Il faudrait que je fusse, comme vous, le dernier des hommes.

— Voilà bien des injures, mon général; vous abusez de votre position qui m'interdit toute autre réponse que le silence.

— Eh! monsieur, qu'importent mon grade et le vôtre! Nous sommes gentilshommes tous les deux, voilà des armes, des témoins, marchons!

— Un instant, mon général, dit le docteur, nous nous y opposons formellement. Vous n'êtes pas libre. Une pareille querelle pourrait compromettre l'avenir de l'expédition; elle produirait le plus mauvais effet dans l'armée. Vous ajournerez ce combat.

— Cela est indispensable, Charles, ajouta Volude.

Monsieur de Sombreuil baissa la tête. Il reprit après un instant de silence :

— Vous avez raison, messieurs; je méconnaissais mon devoir, je n'appartiens ni à la vengeance, ni à l'affection. Je vous prie monsieur de Sorcy de remettre notre querelle jusqu'à ce que nous ayons satisfait aux engagements qui nous sont imposés. Le jour où nous serons libres, je suis à vos ordres. Ne l'oubliez pas.

— Et d'ici là, messieurs, ma sœur?

— D'ici là votre sœur sera remise entre les mains du saint évêque de Dol, monseigneur de Hercé, qui débarque demain avec ma division; elle ne peut être mieux placée.

— J'y consens, mon général, et, comme vous, je sens que nous avions tous les deux méconnu notre position réciproque,

répliqua le vicomte d'un air hypocrite ; mais ne croyez pas qu'il soit nécessaire de me rappeler l'honneur que vous m'avez promis, il y a trop longtemps que je le désire pour ne pas m'en souvenir.

Et s'inclinant profondément il sortit.

— Et nous sommes entre les mains d'un pareil homme ! dit Charles lorsqu'il fut parti. Oh ! mes amis, croyez-le bien, les émigrés sont perdus !

— Quels sont vos ordres, mon général ? interrompit le docteur, qui avait suivi monsieur de Sorcy.

— Nous allons retourner à la flotte sur-le-champ ; monsieur de Kerven, que j'y ai renvoyé ce matin, a dû me faire préparer une embarcation. Vous, docteur, vous resterez dans cette chaumière, auprès de la malade. Ne la quittez pas un instant, vous m'en répondez. Songez que le vicomte est capable de toutes les trahisons. Je le reconnais maintenant, je répugnais à le croire. Stanislas l'avait mieux jugé que moi !

Pendant toute la scène qui venait de se passer, Volude, appuyé près de la cheminée, avait écouté sans faire un mouvement ; il regardait Pulchérie, il regardait Charles, et son cœur se gonflait de larmes qu'il n'osait répandre. Au moment de quitter la chambre, son ami l'appela. Il fut quelques instants à se remettre, et marcha derrière lui comme un homme privé de raison.

Avant de fermer la porte, le comte fit de la main un signe amical à Pulchérie, elle lui rendit une profonde révérence et retourna près de Geneviève.

Quand monsieur de Sombreuil arriva aux vaisseaux, une grande fermentation régnait parmi les émigrés. Ils savaient l'échec de la journée, et supportaient impatiemment la nécessité qui les retenait loin de leurs camarades. Le général fut entouré, pressé de questions, il s'expliqua avec sa mesure et sa dignité ordinaires, puis il demanda à l'amiral sir John Warren quelques moments d'entretien, et lui rendit compte du mauvais succès de la journée.

Monsieur de Sombreuil passa le reste de la nuit au travail. Aussitôt que l'aurore parut, on sonna la diane et le débarquement commença. Monsieur de Hercé et les soixante prêtres qui l'avaient suivi ouvrirent la marche. Charles vit jusqu'au dernier homme, et ne quitta la plage qu'après les avoir tous comptés et passés en revue, avec la sollicitude et la prévoyance d'un général consommé.

Lorsque les premières colonnes se mirent en marche, un ordre émané du quartier général leur assigna pour cantonnement le côté opposé de la presqu'île, le plus éloigné du fort Penthièvre. Monsieur de Sombreuil comprit alors d'où venait l'hésitation de monsieur de Puisaye, ses dispositions étaient réglées d'avance par ce pouvoir occulte auquel il obéissait aveuglément, et il n'osait prendre sur lui de les changer.

Charles s'achemina vers l'habitation de monsieur de Puisaye. Il avait hâte de se plaindre de la place assignée à ses soldats et du refus de sa demande. Monsieur de Puisaye lui répondit encore d'une manière évasive et embarrassée. Il chercha à s'excuser sur des engagements pris, puis il changea de conversation.

— J'ai appris une chose qui m'a sincèrement affligé, général. Il y a eu hier entre vous et un de mes officiers une explication grave.

— Vous avez déjà été prévenu, mon général, c'est de bonne heure ! répliqua Charles avec un sourire amer.

— Je sais tout ce qui se passe dans le camp, monsieur, et cela est mon devoir. Pourtant ce ne sont point mes espions qui m'ont instruit de cette querelle, c'est un ancien serviteur de votre famille et de celle du vicomte, c'est Mercier ; il est venu tout tremblant me supplier de remettre la bonne harmonie entre vous.

— Je puis vous promettre que l'ordre ne sera plus troublé à l'avenir, mon général ; quant à mes sentiments particuliers, ils ne regardent que moi et vous me permettrez de me taire à cet égard.

— Mais...

— Pardon, mon général. Brisons-là, s'il vous plaît.

Charles sortit de chez monsieur de Puisaye, rêveur et préoccupé, regardant au-dessus de lui ce ciel étoilé, cette lune brillante, entendant dans le lointain les bruits du camp et ceux de la flotte. Insensiblement il s'éloigna et il se trouva bientôt seul au milieu de ces falaises désertes, de ce pays désolé. Son imagition et son cœur s'attristèrent.

— C'est là cette patrie que j'ai tant désiré revoir! c'est là cette vengeance que j'ai appelée de tous mes vœux! Oh! pourquoi ne suis-je pas resté heureux et sans gloire près de Gabrielle? Pourquoi ai-je abandonné cette vie douce et calme du foyer domestique? Pour une vaine renommée, pour un espoir plus vain encore, car il ne sera pas comblé. Que tout est sombre autour de moi! Que tout est sombre surtout au fond de mon âme!

Un rayon de la lune tomba sur l'anneau qu'il portait au doigt.

— Le 31 juillet, murmura-t-il, c'est bien prompt; et d'ici là je ne la reverrai plus!

Un cri, retentissant dans le silence, arriva à son oreille.

— Qui vive, dit-il en s'arrêtant subitement et en portant la main à ses pistolets.

Des pas précipités se firent entendre; une main chérie serra bientôt la sienne.

— Charles! Charles! s'écria le chevalier d'une voix affaiblie par l'inquiétude et par la rapidité de sa course; vous êtes bien cruel de vous exposer ainsi!

— Vous m'avez donc cherché jusque dans ce désert, Volude? Mon ami!

— Oh! maintenant, nous sommes deux cœurs qui veillons sur vous, qui tremblons au moindre danger; il y a plus d'une heure qu'*elle* vous attend! Vous tournez le dos à nos cantonnements. Cette lumière que vous apercevez là-bas est celle du fort Penthièvre; nous sommes très-près des républicains.

— Et qui vient à nous en rampant de cette sorte ? interrompit Charles.

— Ce ne peut être qu'un de nos soldats égaré.

— Ou transfuge ; il faut éclaircir cela.

Ils se mirent à genoux et restèrent sans mouvement. Sombreuil arma un de ses pistolets. La lune était très-basse. Les ombres se prolongeaient gigantesques sur cette falaise blanche et disparaissaient subitement lorsque des nuages cachaient la lumière. Les hommes, car ils étaient deux, avançaient toujours dans la direction des retranchements de Hoche. Leur voix arrivait distinctement jusqu'à monsieur de Sombreuil, dont la position lui permettait de tout voir sans être vu.

— J'ai cru que je ne sortirais jamais du fort, disait l'un d'eux. Cet imbécile de Janon s'était endormi à son poste, et je craignais de faire du bruit en l'éveillant; il était cependant essentiel que notre projet s'exécutât ce soir, car le temps presse.

— Ce sont des transfuges, murmura Charles à l'oreille de son ami ; ne faites pas un geste, chevalier, lorsqu'ils seront à portée, je délivrerai l'armée d'un de ces misérables.

— Je ne sais pourquoi j'ai cru voir remuer quelque chose ici tout à l'heure, reprit l'autre soldat.

— Tu t'es trompé, je t'assure ; tout le monde dort au camp, même la sentinelle ; depuis que le comte d'Hervilly ne peut plus s'en occuper, la discipline est déjà relâchée.

— Tu crois que l'attaque sera prompte ?

— Sans aucun doute.

Un coup de pistolet se fit entendre ; le plus rapproché des traîtres tomba. Charles et Volude se mirent à la poursuite de l'autre ; mais il avait de l'avance sur eux, et il s'enfuit dans la direction des bleus, de sorte qu'il fut impossible de l'atteindre.

— Il faut savoir quel est cet homme, continua Charles, et nous rendre ensuite auprès de monsieur de Puisaye pour lui faire part de ce qui vient de se passer.

Ils retournèrent sur leurs pas et joignirent bientôt le cadavre dont les traits leur étaient inconnus ; seulement, il portait l'u-

niforme du régiment d'Hervilly. Ils le fouillèrent et trouvèrent sur lui quelques pièces de monnaie, une cocarde tricolore, il n'avait aucuns papiers.

— N'importe, nous devons prévenir le général en chef.

Ils se mirent en chemin. Tout à coup Sombreuil s'arrêta et serra fortement le bras de son ami.

— Où serons-nous, Volude, dans un mois à pareille heure?

—Je serai où vous serez, Charles, répondit la douce créature.

— Au ciel peut-être ! répondit le comte. Et elle, mon Dieu !

Ils se firent reconnaître du factionnaire et se dirigèrent vers la maison où siégeait le quartier général.

— Je veux parler à monsieur de Puisaye sur-le-champ, dit monsieur de Sombreuil à un laquais, à moitié endormi à la porte.

— Il est donc nécessaire de le réveiller?

— Certainement. Je suis le comte de Sombreuil.

Quelques minutes après, il fut introduit.

— Qu'y a-t-il, général? demanda monsieur de Puisaye, avec une nuance d'humeur très-marquée.

Charles lui raconta ce qu'il venait de voir, sans y ajouter la moindre réflexion.

— Que voulez-vous, mon cher comte? répliqua le général en chef, nous ne pouvons pas empêcher la désertion.

— Mais un complot est formé, un complot décisif sans doute, et lequel? et comment le savoir !

— On m'en dénonce dix par jour, de plus dangereux que celui-là.

— Et vous n'y croyez pas?

— Je ne sais que croire. Je perds la tête au milieu des influences diverses qui m'entourent. Cependant, j'attends de puissants secours, et d'ici là notre position est inexpugnable.

— Et la trahison, mon général?

— Je n'aime ni les alarmistes ni les alarmés, monsieur; vous allez retourner sur-le-champ à votre division, et vous ne la quitterez que lorsque je vous en donnerai l'ordre.

— Il suffit, mon général.

Dès qu'ils eurent fermé la porte, Volude se pencha vers monsieur de Sombreuil, et lui dit tout bas :

— Le vicomte était dans la pièce à côté ; il a tout entendu.

— Allons près de monseigneur, chevalier ; lui seul peut défendre la position, puisqu'on me bannit.

L'évêque reçut le comte comme son fils. Il l'assura qu'il parlerait à monsieur de Puisaye et qu'il espérait obtenir de lui une surveillance plus active. En effet, on plaça deux canonnières anglaises en vue du fort ; mais elles n'empêchèrent absolument rien du tout ; les déserteurs qui les avaient vues passèrent de l'autre côté.

Le lendemain de bonne heure, Sombreuil était assis près d'une table et écrivait à la duchesse, lorsqu'un messager de monsieur de Dol demanda à lui parler sur-le-champ. Il lui remit deux lettres, une de monseigneur de Hercé et une de Gabrielle, arrivées pendant la nuit par une frégate apportant la confirmation des pouvoirs de monsieur de Puisaye.

La lettre de madame d'Éponnes contenait les regrets les plus tendres et des craintes bien justifiées, hélas ! elle ne pouvait pas se consoler de l'erreur des bagues, et, comme Charles, ce présage frappait son imagination.

Monsieur de Hercé apprenait à Charles qu'une entrevue avait eu lieu entre des agents du général en chef et des républicains sortis de leurs retranchements. Elle n'avait amené aucun résultat. On avait de bonnes nouvelles de l'intérieur de la Bretagne. Les troupes, concentrées sur le même point, dégarnissaient les villes, qui commençaient à se soulever. Les campagnes n'avaient jamais cessé de l'être ; de toutes parts les populations fermentaient, on interceptait les convois, et les bleus manquaient de vivres. Si le renfort qu'on avait demandé ne se faisait pas attendre, nul doute qu'on ne parvînt à révolutionner tous les départements de l'ouest et à traiter avec la Convention de puissance à puissance.

— Que Dieu vous entende, monsieur le comte, dit monsieur

de Kergariou à qui Charles communiqua cette lettre, et que cela finisse !

Les jours qui suivirent celui-ci, monsieur de Puisaye répandit parmi les républicains des proclamations emphatiques, qui ne produisirent pas le moindre effet. Des avertissements arrivèrent au contraire de toutes parts; ils auraient dû ouvrir les yeux du général en chef. Il s'endormit dans l'espoir d'être promptement secouru et il négligea le seul moyen de salut qui lui restât: la prudence.

Le 20 juillet au soir, monsieur de Sorcy se promenait à quelque distance du fort avec Mercier. De gros nuages se montraient à l'horizon. Un vent impétueux faisait tourbillonner le sable et gonfler les vagues, la foudre grondait dans le lointain. Le vicomte s'arrêta et examina le temps.

— Le moment est venu, dit-il enfin, de mettre un terme à cette rébellion. La nuit sera terrible, on n'entendra pas les préparatifs et surtout on perdra tout soupçon par une tempête comme celle-là.

— Depuis longtemps je n'en ai vu de semblable.

— Cette nuit cependant nous nous embarquerons, selon toutes les probabilités.

— Vous ne resterez pas en France, monsieur le vicomte?

— Non, mais j'y reviendrai bientôt, car ce sera le dernier coup porté aux émigrés et la république sera enfin tranquille.

— Que dois-je faire?

— T'enfuir dès qu'il sera temps; porter à Hoche le mot d'ordre; combiner avec lui l'attaque que tu régleras avant de partir avec tes camarades, et guider ensuite les bataillons républicains par le bord de la mer jusqu'à l'entrée du fort. M'as-tu compris?

— Parfaitement, monsieur le vicomte.

XX

CAPITULATION

Ainsi que l'avait prévu le vicomte, le temps se couvrit de plus en plus, et l'orage grossit à l'horizon. La nuit vint bien plus tôt qu'à l'ordinaire; les royalistes, monsieur de Puisaye tout le premier, très-loin de soupçonner une trahison, s'enfermèrent dans leurs cantonnements et cherchèrent à oublier la tempête par le sommeil.

Monsieur de Sombreuil, retiré dans sa chaumière, à Saint-Julien, écrivait à Gabrielle, pendant que le chevalier dormait à ses côtés. Le bruit du tonnerre, celui des vagues en fureur, le vent qui ébranlait le pauvre logis jusque dans ses fondements, et faisait vaciller la lumière, lui inspirait de tristes idées.

Sa lettre se ressentit nécessairement de cette pensée. Peu à peu, il se laissa aller à ses impressions, il ouvrit son cœur à la seule femme qu'il eût aimée ; il lui confia ses rêves, ses projets, ses espérances déçues et les craintes indéfinissables qui s'étaient emparées de lui.

Puis, la fatigue le brisa; ses yeux se fermèrent; sa tête tomba sur sa poitrine; il s'endormit.

Volude et lui s'éveillèrent en même temps; plusieurs coups de canon des chaloupes partirent à la fois.

— On se bat, s'écria Sombreuil; debout, chevalier, prévenez le comte de Kerven; que la division se tienne prête! On va nous appeler, sans doute, et nous aurons notre tour.

Les coups de feu se faisaient entendre sans interruption et de presque tous les points de la presqu'île.

— C'est une affaire générale, ajouta Charles, enfin ! Notre sort va se décider.

A une heure du matin, au moment où la tempête était dans toute sa force, le premier corps de l'armée républicaine, commandé par le général Humbert, sortit en silence de ses retranchements. Mercier lui servait de guide, et indiqua un chemin au bord de la mer, sans danger à marée basse, et raccourcissant de moitié le trajet à parcourir. Une autre colonne se dirigea vers l'autre falaise ; le général Hoche, les représentants Tallien et Blad se tinrent au centre : et ces derniers demeurés en arrière ne prirent aucune part aux événements de la nuit.

L'orage redoubla, comme si le ciel se fût mis du parti des traîtres et eût voulu couvrir le bruit de la marche des soldats. Des torrents de pluie froide tombèrent de toutes parts ; les éclairs rendirent plus affreuse l'obscurité qui leur succédait ; les vagues s'élevaient comme des montagnes, et leur mouvement incessant portait la terreur dans les âmes les plus intrépides. Les bataillons ne se voyant pas se heurtèrent et s'entrechoquèrent ; il fallut bien longtemps avant de rétablir l'ordre parmi eux, enfin, ils se mirent en mouvement.

Le centre qui suivait la ligne droite, arriva le premier au fort, surprit la grand'garde et l'égorgea. Quelques fuyards donnèrent l'éveil au camp retranché, défendu par les restes de Loyal-Émigrant et des canonniers toulonnais. Tous se précipitèrent aux palissades, au milieu de la nuit, sans commandement pour ainsi dire ; ils forcèrent les bleus à reculer et à attendre du renfort. Ils croyaient n'avoir affaire qu'à quelques tirailleurs ; des pots à feu lancés par les chaloupes anglaises éclairèrent la scène ; les royalistes virent qu'ils étaient entourés de toutes parts et qu'ils ne leur restait plus qu'à vendre chèrement leur vie.

Cependant les autres généraux arrivaient au fort. L'obscurité et le bouleversement des éléments étaient tels, que non-seulement les défenseurs du camp retranché, mais encore les fidèles défenseurs de la forteresse n'entendirent aucun bruit. Les républicains montrèrent un grand courage pendant la marche, où ils eurent à

vaincre des obstacles de toute espèce. Ils ignoraient la trahison, et ils s'attendaient à une vive résistance. Arrivés au pied des glacis, on commanda l'assaut et chacun se mit à grimper devant lui, à tâtons, le fusil armé. De temps en temps les éclairs, plus rares, illuminaient la route; mais les chouans semblaient ensevelis dans un repos inexplicable, les sentinelles ne donnèrent point l'alarme, et le premier grenadier qui parvint au rempart fut extrêmement surpris en trouvant une main amie pour le soutenir et l'introduire dans la place. Il n'y eut pas un coup de fusil de tiré.

Les bleus maîtres du fort, la garnison arbora la cocarde tricolore; le peu d'émigrés qui se trouvaient là voulurent résister, on les massacra dans le corps de garde où ils s'étaient réfugiés. Un cri unanime de vive la république! annonça la victoire.

L'adjudant général Ménage se précipita alors, suivi de toute sa division, dans le camp retranché, où un effroyable carnage commença. Chaque royaliste livra un combat partiel, les canonniers se firent tuer sur leurs pièces, désormais impuissantes, faute de munitions, et quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper, pour aller porter cette affreuse nouvelle au quartier général.

Une autre trahison livra les derniers officiers du régiment d'Hervilly, fusillés par leurs propres soldats qui se réunirent aux transfuges. Le comte de Grammont, le comte d'Atilly succombèrent après des efforts impuissants. Désormais c'en était fait de la cause royale!

Il était deux heures du matin lorsque cette grande œuvre fut accomplie. Le général Hoche s'arrêta au fort de Penthièvre et attendit le jour pour commencer sa poursuite. La générosité bien connue de son caractère ne permet pas de douter que ce délai et la lenteur qu'il mit dans ses manœuvres ne fût un prétexte pour donner le temps aux royalistes de se rembarquer. Leur loyauté, les obstacles que la marée et le vent leur opposèrent, rendirent inutile cette bonne volonté, si noble et si digne d'un héros.

Au jour, les colonnes se mirent en route au petit pas. Les

royalistes se réunirent en troupes et reprirent alors cette guerre de tirailleurs, qui les avait rendus si redoutables dans la Vendée; ils s'embusquèrent derrière les murs, autour des maisons; le moindre arbre, le plus petit buisson leur servait de refuge. Chaque village demandait un siége régulier. Pourtant, malgré ces retards, cette masse imposante avançait toujours, régulière comme un jour de parade, et grossissant à mesure que ses ennemis diminuaient.

A quelque distance du fort, messieurs de Vauban, de Boisberthelot, de Rotalier et d'Haize, réunirent à peu près quinze cents hommes de différents régiments, et animés d'une ardeur chevaleresque se précipitèrent au milieu des bleus pour aller reprendre leur conquête. Ils chargèrent à la baïonnette, se battirent en désespérés; le général Hoche les fit écraser par son artillerie, et là encore ils laissèrent des victimes. Puisaye n'apprit qu'alors les événements de la nuit. Son premier mouvement fut de rallier ses troupes, de courir au-devant de l'ennemi et de mourir les armes à la main, lorsqu'une multitude effrayée de femmes, d'enfants, de vieillards se jetant entre lui et les vainqueurs, en poussant des cris affreux, mit le désordre dans les rangs, et se précipita vers le bord de la mer dans l'espoir de se rembarquer.

Monsieur de Puisaye les regarda fuir, considéra le peu de monde qui l'entourait, et croisant fortement ses mains sur sa poitrine :

— Mon Dieu! s'écria-t-il, nous sommes perdus!

— Mon général, dit le vicomte, il n'y a plus qu'une ressource.

— Laquelle?

— Il faut à tout prix prévenir la flotte anglaise; une diversion de sa part nous donnera le temps de sauver les débris de l'expédition.

— Sans doute, il est nécessaire de s'entendre avec l'amiral.

— Vous seul le pouvez, mon général; vous seul avez l'habileté nécessaire pour tout organiser avec lui, sans allées et ve-

nues, sans malentendu surtout; un canot vous attend, rendons-nous-y sur-le-champ.

— Mais, qui commandera?

— A quoi sert de commander une armée en déroute? Chacun se défend sans ordres, et le moindre soldat devient général.

— La division Sombreuil a-t-elle marché?

— Non, mon général; vous avez défendu au comte de quitter son cantonnement.

— Eh bien! je vais en personne lever cette consigne. Pendant ce temps, faites tout préparer; je vous rejoins, et nous partirons ensemble.

Le comte de Puisaye mit son cheval au galop dans la direction de Saint-Julien. Bientôt il découvrit l'avant-garde de la colonne, toute prête à se mettre en mouvement, et le jeune général lui-même à qui l'inquiétude ne permettait pas de se tenir en place.

— Qu'y a-t-il, monsieur le comte, au nom du ciel? s'écria-t-il dès qu'il aperçut monsieur de Puisaye.

Les deux chefs se retirèrent à l'écart.

— Le fort est pris, dit très-vite et très-bas le comte de Puisaye, les républicains sont maîtres de la presqu'île, dans quelques heures nous serons tous morts ou prisonniers.

— Nous avons donc été trahis?

— Certainement.

— Eh bien! mon général, il faut reprendre le fort.

— C'est aussi mon opinion, et je vais pour y réussir me concerter avec sir John Warren. Je lui ai déjà envoyé un messager, qui s'est mal expliqué sans doute, car le feu ne commence pas. Je me rendrai moi-même à son bord.

— Vous, mon général!

— Et pendant ce temps marchez vers l'ennemi, occupez-le, contenez-le, jusqu'à ce que le secours vous arrive! je vous réponds de tout

— Vous nous abandonnez, monsieur le comte?

— Je reviendrai dans peu d'instants, général, soyez tran-

quille. D'ici là, je vous remets le commandement, il ne saurait être en de meilleures mains.

— Mais, monsieur, vous ne songez pas à notre salut, vous ne songez pas à votre gloire quand vous parlez ainsi? On dira que vous fuyez; et nous, arrivés d'hier, sans aucune autorité sur ces masses bretonnes qui ne connaissent que vous, nous nous ferons tuer à notre poste, je vous en réponds; c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Je suis trop connu pour être accusé d'une lâcheté, monsieur; et...

— Prenez-y garde, monsieur le comte; cela y ressemble tellement, qu'il faut bien compter sur votre honneur pour croire que vous reviendrez.

— L'avenir nous jugera, monsieur. Exécutez mes ordres et ne me calomniez pas.

En achevant ces mots, il partit ventre à terre, et on le perdit bientôt de vue.

Charles resta stupéfait à la même place, ne sachant quel parti prendre, sentant que désormais toute la responsabilité des événements retombait sur lui. Il chercha les moyens de s'élever à la hauteur de sa nouvelle position, et les trouva dans son courage. Volude s'approcha de lui.

— Mon ami, dit le comte, le général en chef nous abandonne, le fort est entre les mains de Hoche, les bleus avancent vers nous à grands pas; que feriez-vous à ma place?

— Je prierais Dieu! et je marcherais en avant.

— Vous m'avez dicté mon devoir. Je cacherai ces tristes nouvelles à la division jusqu'à ce que je sache si réellement Puisaye est un lâche; alors, réduits à nos propres forces, nous vendrons cher notre vie. Donnez l'ordre de se mettre en mouvement.

Cet ordre, accueilli avec acclamation, s'exécuta sur-le-champ dans toute la colonne. Sans connaître les détails de la nuit, les émigrés comprirent qu'une lutte sanglante allait s'engager. Ils n'avaient pas encore combattu et ils brûlaient de combattre. Le

général se mit avec son état-major à la tête des quatre régiments et longea le bord de la mer.

En entendant le canon des chaloupes, commandées par le comte de Vaugiraud, il acquit la certitude que monsieur de Puisaye avait atteint la flotte; un quart d'heure après, il ne doutait plus de son abandon. Charles réfléchit quelques minutes, tourna son cheval, fit arrêter sa troupe, la réunit en carré, et se plaça au milieu. Il venait d'adresser en lui-même ses derniers adieux à Gabrielle, car, en acceptant solennellement l'héritage du comte de Puisaye, c'était livrer sa tête, dans la position où se trouvaient les royalistes.

— Messieurs, dit-il, c'est avec une profonde douleur que je vous apprends le but vers lequel nous marchons. Les républicains ont surpris cette nuit le fort Penthièvre; ils s'avancent à grands pas, et c'est désormais nous qui devons les combattre. Presque tous nos camarades ont péri; notre général en chef s'est réfugié sur la flotte anglaise. Nous sommes donc chargés de protéger ces malheureux paysans, auxquels nous restons seuls, et qui nous implorent. Je n'ai pas besoin d'exciter votre enthousiasme; je compte sur vous comme sur moi. Montrons ce que nous sommes, et que la trahison et la lâcheté soient impuissantes devant notre courage.

Une acclamation générale de rage, de douleur et de vengeance, répondit à ces paroles. Le nom de Puisaye fut chargé de toutes les imprécations possibles.

— N'est-ce pas, messieurs, que nous allons reprendre le fort? continua Sombreuil.

— Oui, mon général; guidez-nous, nous vous suivrons partout, cria-t-on dans les rangs.

— En avant donc, et vive le roi!

Jamais la beauté de Charles n'avait brillé d'un plus vif éclat; jamais la grandeur de son âme, l'énergie de son caractère, la puissance de son courage n'avaient été poussés à un plus haut degré. C'était un héros, un héros sans reproche, le dernier des preux, le dernier rejeton de cette noblesse française qui, depuis

le commencement de la monarchie, a tout sacrifié à l'honneur.

L'exaltation de ses soldats ne peut se décrire ; sous un pareil chef, ils se sentaient capables de tout ; ils reprirent le chemin du fort avec une ardeur sans exemple, et arrivérent en trés-peu de temps au port d'Orange.

Durant la route ils furent assaillis par des fuyards, qui se dirigeaient vers la côte, cherchant un moyen de se rembarquer. Le comte de Rothalier avait eu le bonheur de sauver son artillerie et de se placer avec elle dans les chaloupes envoyées pour la recevoir. Quelques officiers l'accompagnaient, ceux qui n'avaient pu le rejoindre s'étaient rassemblés derrière les murs et dans les jardins du village de Kerdavid, et là tenaient l'ennemi en échec.

Sombreuil attaqua alors le général Humbert, et cette attaque fut si subite, si brillante, si admirable que, pendant plus d'une heure, les républicains reculèrent, malgré leur nombre. Charles était partout, il se multipliait, sa valeur en donnait à tous. Deux chevaux furent tués sous lui, il ne reçut pas la plus légère blessure. Il ne perdait pas de vue son projet de reprendre le fort et de faire une trouée dans les bataillons ennemis, lorsqu'il s'aperçut qu'une autre colonne l'avait devancé et qu'il allait se trouver entre deux feux.

Dans ce moment décisif il ne perdit ni l'espérance, ni la présence d'esprit : la position n'était pas tenable, il fit serrer les rangs et ordonna la retraite vers la mer, pour faciliter l'embarquement des blessés et des malheureux paysans. Il se plaça, à pied, à l'arrière-garde, faisant tête aux républicains, marchant en bon ordre, arrêtant les tirailleurs de Hoche par des efforts incroyables. Jamais peut-être on ne déploya plus d'habileté jointe à plus de valeur.

Ils revinrent ainsi au port d'Orange : là un spectacle affreux, une de ces scènes que l'histoire des révolutions peut seule présenter, les attendait. Une multitude de femmes et d'enfants couraient sur le rivage, appelaient à grands cris les embarcations anglaises, qui s'avançaient, et se précipitaient tous à la fois pour

y mener, sans calculer le nombre. Quand elles étaient remplies il fallait bien repousser ceux qui n'y pouvaient trouver place et user de violence pour en délivrer au moins quelques-uns. Alors les hommes se jetaient à la nage, les femmes élevaient leurs enfants et les montraient aux matelots en es suppliant de les sauver, dans cette langue bas-bretonne qui ajoutait ses accents sauvages aux cris que leur arrachait la terreur; l'orage de la veille avait recommencé, mille tonnerres retentissaient sur les flots et couvraient quelquefois le bruit de la mousqueterie; on transportait les blessés, et les malheureux qu'on laissait en arrière se cramponnaient à eux; un grand nombre fut noyé, d'autres étouffés par la foule, d'autres succombèrent aux coups qu'ils reçurent, car il y eut une mêlée épouvantable, un mélange horrible de hurlements, de jurements bretons, de sanglots et de larmes.

A chaque embarcation qui touchait terre les mêmes scènes se renouvelaient. Lorsque monsieur de Sombreuil parut, elles s'éloignèrent toutes pour ne pas s'exposer au feu de la mousqueterie.

« Toute cette multitude qui n'avait pu y trouver place, dit un » auteur que j'ai déjà cité, fut un moment muette d'épouvante, » regardant alternativement, d'un côté les bleus qui s'avançaient, » de l'autre les Anglais qui s'éloignaient. Tout à coup quelques » boulets républicains tombent au milieu de cette foule serrée. » Aussitôt des milliers de voix se font entendre, poussant des » cris d'un farouche désespoir, exprimé dans une langue éner- » gique et fortement accentuée, inconnue à la plupart des émi- » grés; ils demeurèrent stupéfaits. Il y avait quelque chose de » si sublime, de si saisissant dans ce désespoir de toute une » population! On voyait là des femmes à genoux priant ou pleu- » rant; leurs petits enfants priant avec elles, les bras tendus » vers cette mer qut les repoussait avec furie; des vieillards, » effrayés pour leur famille, pleurant aussi, cherchant en vain » quelque refuge, quelque moyen d'évasion; de jeunes hommes, » jusqu'ici connus pour braves, étaient épouvantés eux-mêmes;

» ils jetaient leurs armes pour essayer de sauver leurs parents.
» Aussitôt que ces malheureux s'aperçurent que les insurgés
» battaient en retraite, ils se précipitèrent en masse pour les
» devancer, dans une horrible confusion. Mêlés dans les rangs
» ils empêchaient les combattants de les défendre. »

Au milieu de cet affreux tumulte, un vieillard soutenait le pas d'une jeune fille, qui traînait après elle une autre femme dont les cris déchirants dominaient les autres. Ce vieillard, c'était l'évêque de Dol ; ces deux femmes, c'étaient Pulchérie et madame de Fécand. Ils arrivaient au bord de la mer lorsque les dernières embarcations s'éloignaient. Mademoiselle Bernier se laissa tomber épuisée.

— Suivez les paysans, monseigneur, dit-elle, emmenez cette pauvre insensée, moi je ne saurais aller plus loin.

—Je ne vous abandonnerai pas, mon enfant, ni vous, ni cette infortunée : reposez-vous un instant et nous nous remettrons en route.

— Mais s'ils vous prennent, monseigneur, votre saint caractère vous expose à une mort certaine; moi, que pourront-ils me faire ?

— Nous nous embarquerons ensemble aussitôt que nous aurons pu atteindre une chaloupe.

— Je ne m'embarquerai pas sans mon père, monseigneur ; allez donc, accompagnez notre malade et ne vous inquiétez plus de moi.

— Je ne quitterai cette place qu'avec vous, Pulchérie.

En ce moment, une bombe vint frapper à quelque distance ; l'instinct de la vie les fit reculer vers les colonnes royalistes. La folle resta immobile à sa place, frappée de stupeur, et lorsque, revenus de leur premier effroi, ils s'approchèrent d'elle pour l'engager à les suivre, elle leur opposa une résistance opiniâtre.

— Mon Dieu ! ayez pitié de nous, s'écria le prélat, devons-nous donc mourir ici !

Pulchérie employa encore les prières, la violence ; ces forces se brisaient contre la force énergique de la folie. Encore quel-

ques secondes et les républicains étaient là, et ils périssaient écrasés par leur mitraille. Ce moment d'angoisse eut toute l'horreur de la mort. Tout à coup madame de Fécand se leva d'elle-même, se mit à courir dans la direction des fuyards, en poussant des cris sauvages, en chantant son épouvantable carmagnole. Ses compagnons l'eurent bientôt rejointe, et elle ne fit pas la moindre difficulté pour leur obéir, selon cette humeur capricieuse, particulière aux êtres privés de raison.

Sombreuil soutint de la sorte une retraite de cinq heures! combattant à chaque pas, laissant sur sa route une bordure de cadavres, défendant pied à pied le terrain, et ne perdant pas une seule minute la présence d'esprit nécessaire à une pareille défense. Les scènes que nous avons décrites se renouvelèrent plusieurs fois, et plusieurs fois aussi la valeur intrépide du jeune chef sauva les débris de ses compagnons.

Le fort Neuf était devant eux; il ne restait plus à monsieur de Sombreuil d'autre ressource que de s'y jeter lui et les sept cents hommes qu'il avait conservés; il s'y décida. Le fort Neuf, espèce de redoute entourée d'une muraille, avec un magasin à poudre, offrait un abri assez sûr pour quelques heures, peut-être, mais il devait nécessairement céder à un coup de main.

Aussitôt que les émigrés furent entrés dans le fort, les embarquements, qui ne pouvaient plus être troublés, recommencèrent derrière ses remparts. Monsieur de Sombreuil vint lui-même au milieu de cette foule, pour chercher les amis qu'il voulait soustraire à la captivité. Le chevalier les aperçut tout d'abord et courut vers Pulchérie, pâle et défaite, mais belle de résolution et de courage. Elle soutenait la marquise dont l'exaltation avait fait place à un affaissement total. En reconnaissant Charles, ses joues reprirent de vives couleurs.

— Monseigneur, dit le comte, je puis vous sauver encore, une barque m'attend à quelque distance, un signal la fera approcher sur-le-champ. Retournez en Angleterre et dites à celle qui devait être ma femme que je suis mort en faisant mon devoir. Mademoiselle Pulchérie, je vous la recommande.

— Je suis prêt, monsieur le comte, mais mon troupeau me manque et je ne puis abandonner mon troupeau. J'ai amené ici cinquante prêtres de mon diocèse; ils m'ont suivi, parce que je leur ai dit de me suivre, et je serais un infâme si je les laissais en face du danger. Dès qu'ils ne peuvent pas partir, je reste.

— Et vous, Pulchérie? demanda le général, en lui prenant la main.

— Moi! monsieur le comte, oh! je reste aussi!

En disant cela, la jeune fille le regarda, et dans ce regard il y avait tout ce que son âme renfermait d'amour, de dévouement, tout ce qu'elle avait si religieusement caché pendant plus d'une année; ce fut le seul aveu qu'elle se permit jamais, mais il eut plus d'éloquence que les paroles. Charles baissa les yeux devant ce regard, il sentait son ingratitude, il sentait la douleur de son ami, il sentait un regret peut-être.

Ils se mirent en marche.

Volude portait presque la marquise. Elle avait changé d'humeur et pleurait à chaudes larmes. Puis elle parlait de Stanislas, avec des mots si touchants, avec des plaintes si tendres, que le cœur se brisait en l'écoutant. Les portes du fort se refermèrent sur eux et l'on pensa à se défendre.

Les deux partis se trouvaient en présence, mais tellement éloignés que le feu cessa. Les canonnières anglaises tiraient seules, et quelquefois les boulets atteignaient les malheureux qui cherchaient à s'embarquer. De là l'erreur généralement répandue qu'ils avaient tiré indistinctement sur les royalistes et les républicains, de là la réponse de Sheridam à monsieur Pitt, lorsqu'il se félicitait de ce que le sang anglais n'avait pas coulé dans l'expédition.

— « Non, mais l'honneur anglais a coulé par tous les pores. »

Cela est faux. La conduite de la flotte anglaise fut noble et honorable, ceux qui ont assisté à ce drame se sont plu à lui rendre justice; l'amiral et ses officiers ont sauvé ceux qu'ils ont pu atteindre en exposant même leur vie.

Une suspension d'armes tacite laissa aux combattants le loisir

de se reconnaître ; monsieur de Sombreuil assembla une espèce de conseil afin de décider ce qu'il y avait encore à faire. Les avis furent unanimes pour la défense, quelques voix parlèrent d'embarquement, elles furent étouffées.

— Nous avons eu un lâche parmi nous, messieurs, reprit un officier, notre commandant nous a abandonnés dans la détresse où nous sommes ; c'est assez d'une tache à la noblesse française, effaçons-la par notre sang, mourons à côté de ce brave chef qui nous a si vaillamment conduits et qui ne nous abandonnera pas, lui !

— Oui, mourons, avec Sombreuil ! cria-t-on de toutes parts.

— Messieurs, il y a ici un magasin à poudre, interrompit un jeune enseigne de vaisseau ; si vous y consentez, je m'offre pour y mettre le feu au moment de l'assaut ; nos ennemis sauteront avec nous.

— Silence, monsieur, répliqua vivement Sombreuil, ne nous donnez pas de pareilles tentations, ce serait un crime ; nous avons devant nous des malheureux insurgés, nous avons la flotte, nous avons les républicains même.

— Et nous avons notre âme, continua l'évêque, c'est surtout à elle qu'il faut songer à l'instant où nous sommes.

— Nous combattrons jusqu'à ce que la plage soit libre, messieurs ; pour ceux qui survivront il y aura des barques et l'escadre anglaise ; pour ceux qui succomberont, une noble tombe et l'immortalité.

Ce moment était le plus solennel peut-être de cette longue agonie ; les royalistes et les républicains allaient en venir aux mains dans quelques minutes : ce dernier combat devait faire couler des flots de sang, car les uns se battaient avec le courage du désespoir et les autres avec la furie de gens à qui l'on résiste lorsqu'ils devraient triompher.

Hoche placé à une distance assez éloignée, avec les représentants qui venaient de le rejoindre, examinait de son coup d'œil d'aigle la position du terrain.

— Je suis fatigué de combats, dit-il, et je voudrais bien mettre un terme à leurs souffrances.

— Ce ne sera pas long, répondit Tallien, ils ne peuvent pas tenir.

— Oui, mais cette boucherie me répugne, ce sont de braves soldats, et ce jeune Sombreuil est admirable.

— Vous allez les attaquer, citoyen général?

— Le feu des canonnières anglaises nous tue beaucoup de monde, je désirerais vivement l'arrêter.

En ce moment, Hoche tourna la tête du côté du fort et vit avec surprise, au milieu de la plaine, le général Humbert en conférence avec monsieur de Sombreuil.

Il piqua son cheval et courut vers eux.

XXI

ROYALISTES ET RÉPUBLICAINS

Pendant la suspension des hostilités, au moment où les royalistes délibéraient, quelques-uns d'entre eux se montraient sur les murailles et les républicains s'en approchèrent. Les grenadiers crièrent alors :

— Rendez-vous ! rendez-vous ! il ne vous sera point fait de mal, on épargnera les prisonniers.

Soixante ou quatre-vingts transfuges qui se trouvaient encore parmi les émigrés sortirent du fort et se joignirent à l'armée de Hoche en répétant :

— Nous sommes républicains !

Ils jetèrent leurs armes, quelques-uns même les déchargèrent contre leurs anciens compagnons.

Le général Humbert, mû par un sentiment de pitié, sincère et

courageux, s'avança alors entre les deux partis, son chapeau élevé au-dessus de sa tête, en criant avec force :

— Rendez-vous prisonniers ! bas les armes ou la mort !

Quelques soldats de Damas vinrent prévenir Sombreuil qui, enfermé avec les chefs, n'avait point connaissance de ces faits.

— Que faut-il faire, messieurs ?

— Parler au général Humbert, sans aucun doute, répliqua le comte de Rouhaut ; peut-être nous offrira-t-il quelque moyen de salut.

— J'accepterai ce qui sera honorable, mais je vous jure de ne rien céder qui ne soit digne de vous et de moi.

— Le général vous attend, monsieur le comte, allez donc et que Dieu vous conduise ? ajouta monseigneur de Hercé.

Charles sortit du fort, accompagné de Volude et de son aide de camp. En approchant du général Humbert, il le salua et lui demanda si les paroles qu'il venait de prononcer devaient être regardées comme une proposition d'arrangement.

— C'est le général en chef seul qui peut décider de votre sort, monsieur, mais je ne doute pas qu'il ne consente à tout ce qui empêchera l'effusion du sang.

Humbert regardait Sombreuil avec surprise. Sa grande jeunesse, sa beauté, sa contenance fière et digne, le frappaient d'étonnement.

— Veuillez donc faire prévenir le général Hoche que je l'attends ici, monsieur.

— Cela n'est pas nécessaire, il nous a vus sans doute et il s'avance vers nous.

Hoche arrivait en effet avec ses aides de camp, et une douzaine de guides cheval. L'aspect de Sombreuil produisit sur lui la même impression que sur Humbert.

Tous les yeux étaient fixés sur eux : de l'entrevue de ces deux hommes allait dépendre la vie ou la mort de presque tous ceux qui se trouvaient là. Le comte parla le premier.

— Les soldats que je commande, dit-il, sont déterminés à

périr dans le fort les armes à la main ; laissez-les se rembarquer, général, vous épargnerez le sang français.

— Je suis fâché de ne pouvoir consentir à votre demande, monsieur, mais cela m'est impossible.

— Le général Humbert, les grenadiers même de votre armée ont offert aux miens une capitulation, la ratifierez-vous, général ?

— J'ai tout fait pour éviter de grands malheurs jusqu'ici, je ne reculerai pas devant cette dernière épreuve. Mettez bas les armes, et j'engage ma parole que tous vos soldats seront traités en prisonniers de guerre.

— J'accepte en leur nom, général.

— Je regrette d'être obligé d'ajouter que les chefs sont exceptés de cette capitulation et qu'ils doivent se regarder comme étant sous une accusation de haute trahison envers la république.

— Pardonnez-moi, général, la position des émigrés ne vous est sans doute pas connue. Il n'y a d'autres chefs que moi depuis....

— Depuis que monsieur de Puisaye vous a abandonnés; je sais cela.

— Eh bien ! oui, monsieur. Puisque vous ne l'ignorez pas, je dois convenir que nous avons été lâchement trahis. Il ne reste dans ce fort que sept cents émigrés, égaux de grade, excepté moi, tous redevenus soldats pour défendre la cause que nous avons embrassée. Moi seul je dois être excepté, moi seul je dois mourir, d'après les lois de la guerre, et je suis prêt dès que vous l'ordonnerez.

— La renommée n'est point trompeuse, monsieur; elle vous rend la justice que vous méritez. Ce que vous faites là est digne de vous. Ce dévouement ne sera pas inutile. Tous les émigrés sont compris dans la capitulation.

— Vous avez droit à ma reconnaissance, général, à celle de mes malheureux compagnons, à celle de la France entière, qui s'honore de votre gloire

— Je vous demande cependant deux choses, comme bases de

ce traité : la première de faire cesser le feu des Anglais, la seconde, d'empêcher les embarquements.

— Vous allez être satisfait sur ces deux points, général. Je cours transmettre à mes camarades vos propositions. S'ils les acceptent, je vous donne ma parole que pas un d'eux ne cherchera à s'échapper.

— Quant à vous, monsieur, croyez bien que je ferai tout au monde pour adoucir votre sort.

— Pourvu que je sauve mes compagnons d'armes, je mourrai content.

Il reprit au galop le chemin du fort, dans lequel il entra à cheval. Le premier objet qui frappa ses yeux fut Pulchérie, pâle, muette, oubliant la marquise, les regards fixés sur lui, les mains jointes, véritable image de désespoir.

— Rassurez-vous, mademoiselle, votre père sera sauvé. J'ai capitulé pour l'armée, lui dit-il en passant.

Le retour de Sombreuil produisit un effet galvanique sur cette multitude abattue par des craintes mortelles. Tous l'interrogèrent à la fois, il n'y avait plus ni discipline ni subordination.

— Messieurs, dit-il à haute voix, j'ai obtenu des généraux républicains un traité qui vous garantit la vie sauve.

Il eut la générosité de taire l'exception qui le concernait, et que les émigrés n'eussent point acceptée,

Une division complète se manifesta alors parmi les royalistes : les uns témoignaient leur joie des conditions proposées, les autres refusaient de les accepter.

— Nous combattrons jusqu'à la mort, nous sommes encore assez nombreux pour nous défendre, s'écria le chevalier de Lantivy-Kerno, et nous saurons mourir en nous défendant.

— Vous n'êtes pas seuls, messieurs, les pauvres réfugiés périront victimes de votre résolution.

— Ils périront toujours, mon général, car les républicains ne tiendront pas leur parole.

— Eh quoi! monsieur, répliqua vivement le comte, vous ne croyez pas à la parole française!

Le tumulte augmenta. Des reproches, presque des injures furent adressés au général, qui les supporta avec une admirable tranquillité.

— Pour ceux qui n'ont pas confiance, voici l'escadre anglaise, répondit-il en montrant la mer.

— C'est une trahison !

— Une trahison, messieurs, parce que je vous offre le seul moyen de salut qui vous reste, le seul que vous puissiez raisonnablement souhaiter. Et dans quel but? La suite vous apprendra que ce n'est pas pour garantir ma tête, c'est parce que mon devoir me l'ordonne ; et je mourrai sans reproches, grâces au ciel.

Le bruit avait été entendu des républicains, qui s'étaient rapprochés du fort. Hoche envoya un officier, pour rappeler au comte la promesse qu'il lui avait donnée de faire cesser le feu des Anglais.

— Cela est juste, monsieur, et dans quelques minutes vous serez satisfait. Que ceux d'entre vous, messieurs, qui refusent d'accepter la capitulation quittent le fort et se rendent sur le rivage. Je ne me suis point engagé pour eux, ils sont libres. Les autres devront m'attendre ici, je reviendrai promptement. C'est le dernier acte d'autorité que j'exercerai jamais. Je désire qu'il soit compris et que ma volonté s'exécute.

Ce ton de fermeté en imposa aux plus mutins, et un bien petit nombre se décida à partir. L'officier républicain, témoin de cette scène, ne put s'empêcher de dire à ceux qui l'entouraient :

— Si le général Hoche était le maître, je garantirais qu'il ne tomberait pas un de vos cheveux; mais prenez garde à Tallien.

— Notre parole est donnée maintenant, il est trop tard, répondit tranquillement monsieur de Kergariou.

Sombreuil s'approcha du bord de la mer et força son cheval à y entrer, en élevant sòn sabre en l'air et en faisant des signaux à la flotte anglaise. Ils ne furent point aperçus. Monsieur Gesril du Papin, lieutenant de vaisseau, qui se trouvait auprès de Charles, s'offrit de se rendre à la nage, et malgré une fièvre ardente, à bord de l'amiral, pour lui transmettre la capitulation.

— Allez, monsieur, répliqua Sombreuil, et tâchez de ne point vous faire de mal.

— Je vais revenir, mon général.

— Pendant que vous y serez, restez-y, lui dit à l'oreille l'officer républicain.

— Je sais trop ce que je dois à mon général et au vôtre, pour suivre ce conseil, monsieur ; je reviendrai.

En effet, malgré les instances des Anglais, il refusa de rester. Sa réponse fut toujours la même :

— Je suis prisonnier de guerre, j'ai engagé ma parole, je n'y manquerai pas.

Ce trait ne fut pas le seul qui illustra la noblesse française dans cette circonstance mémorable.

Le comte de Lamoignon apporta son frère blessé jusqu'à la chaloupe, il l'y déposa lui-même, et revint se constituer prisonnier.

Une barque venait de partir ; des insurgés, portant sur leurs bras le duc de Levis, blessé à l'affaire du 16, se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture et parvinrent à l'embarcation.

—Sauvez notre général, s'écrièrent-ils ; nous n'entrerons pas.

— Sauvez aussi mon drapeau, s'écria un officier de d'Hervilly ; je mourrai content.

On enveloppa le duc de Levis dans le drapeau, on le glissa sur le bord du canot ; ceux qui le portaient s'éloignèrent avec l'officier.

Malheureusement on ignore le nom de ces braves.

Pendant que ces scènes se passaient, les grenadiers, qui s'étaient approchés du fort, se mêlaient aux royalistes, leur tendaient la main et les assuraient qu'ils seraient traités en prisonniers de guerre, s'ils voulaient se rendre. Ce fut dans ce moment que Sombreuil rentra.

— Messieurs, dit-il, il faut remettre nos armes et sortir d'ici ; non pas en désordre, mais dans nos rangs, mais comme des soldats vaincus par le sort et non par le courage.

Ils obéirent à sa voix, se placèrent sur deux lignes et com-

mencèrent à défiler. Le comte sortit le dernier, jetant un regard sur Pulchérie, à genoux près de la porte, aussi immobile en apparence que la pauvre Geneviève. Il s'approcha d'elle.

— Mademoiselle, lui dit-il, je vous demanderai une dernière preuve d'affection. Avant de quitter la France avec le docteur, venez me revoir à Auray. Venez demain, ce sera plus sûr.

— Mais vous, monsieur le comte, vous ne... nous suivrez pas, reprit-elle d'une voix tremblante.

— Moi!... mon sort est fixé, mademoiselle, vous le connaîtrez demain.

Le général Hoche et les représentants Tallien et Blad firent quelques pas au devant de lui.

— Voulez-vous bien me donner votre épée, monsieur? lui demanda Hoche.

Charles la tira et la lui présenta sans répondre, la main tremblante et le visage pâle.

— Citoyens représentants, ajouta le général en chef, voici le comte Charles de Sombreuil.

— Votre famille a été bien malheureuse! répliqua Tallien avec une remarquable émotion, tant la séduction exercée par ce jeune homme était puissante!

— J'espérais la venger, répondit-il.

— Vous ne me quitterez pas, si vous l'avez pour agréable, continua Hoche. Nous irons ensemble jusqu'à Auray, et là il sera décidé de votre sort, selon les lois de la république. Oh! monsieur, il y a souvent dans notre métier des heures bien pénibles!

— Je vous comprends, général, et je penserais comme vous, si j'étais à votre place.

Ces deux grandes âmes devaient s'apprécier.

On vit alors un singulier spectacle. Ces hommes qui, depuis plusieurs heures, s'entretuaient avec férocité, qui depuis plusieurs années combattaient les uns contre les autres, une fois que la capitulation fut connue, se traitèrent comme des frères. Les grenadiers et les émigrés marchaient de concert, se soutenant mutuellement, et aucun n'avait la plus légère idée de vengeance

personnelle. Cependant quelques soldats profitèrent du désordre pour voler les prisonniers, Hoche les fit sévèrement punir.

Arrivés au fort Penthièvre on distribua des vivres aux républicains, qui les partagèrent sur-le-champ avec les royalistes, moins favorisés. Ce fut un échange continuel de bons procédés, de soins même.

Volude ne se sépara pas un instant de son ami. Il le suivit dans toutes ses entrevues et marcha encore derrière lui pendant le voyage du fort Penthièvre. De temps en temps, Charles se retournait pour lui sourire. Cependant sa tristesse frappa tout le monde.

— Quel est ce jeune homme, qui ne vous quitte point, général? demanda Hoche.

— C'est le chevalier Volude de Lage, mon ami, mon frère.

— Il est bien jeune!

— C'est pour lui surtout que je vous ai prié de ne point révéler le sort qui m'attend. Je tâcherai de le faire partir en lui donnant une mission; car s'il apprenait qu'il ne me reverra plus, il voudrait mourir à mes côtés.

— Vous étiez digne d'avoir un ami semblable, monsieur.

— Je laisse sur la terre de bien belles et bien nobles affections, général. Il me sera permis, n'est-ce pas, de faire mes derniers adieux, de les confier à un messager de mon choix, et nul n'en aura connaissance?

— Je vous l'ai dit, monsieur, rien de ce qui dépendra de moi ne vous sera refusé.

— Où me conduit-on, général?

— A Auray d'abord, ensuite vous cesserez d'être sous ma responsabilité; je vous remettrai entre les mains des représentants; mon affaire est faite, le reste les regarde.

Lorsque les royalistes furent arrivés au fort Penthièvre, Hoche les réunit et se présenta au milieu d'eux.

— J'ai votre parole, leur dit-il, que vous ne chercherez pas à vous échapper. Vous allez vous rendre à Auray, où une nouvelle destination vous sera donnée. Promettez-moi donc de nouveau,

et cela est essentiel à votre sûreté, que vous ne vous écarterez pas de la route tracée, et que l'on vous retrouvera tous demain à votre poste.

— Nous le jurons, répondirent-ils.

Hélas! ils ont tenu leur serment!

On les divisa en trois colonnes. La première, composée de réfugiés, obtint la liberté en arrivant à Ploërmel, et fut ainsi dissoute.

La seconde, forte de trois mille hommes, fut acheminée vers Auray, escortée par quatre cents fantassins. En arrivant, il ne manquait pas un prisonnier. Ils avaient souvent guidé leurs gardes dans un pays qu'ils connaissaient si bien, et aucun d'eux ne songea à les égarer. On enferma cette division, arrivée à sept heures du soir, dans l'église du Saint-Esprit.

La troisième, conduite sans plus de précaution, fut logée dans l'église des Cordeliers. Mais le lendemain au jour plus de quatre cents royalistes, qui n'avaient pu suivre à cause de leurs blessures ou de leurs fatigues, entrèrent dans la ville et vinrent demander aux habitants le chemin de la prison, afin de s'y rendre.

Le même bon accord continua entre les républicains et l'armée royale. Les habitants d'Auray contribuèrent, autant qu'il fut en leur pouvoir, à les entretenir dans ces sentiments. Ils apportèrent des vivres aux deux partis, soignèrent les blessés, et se montrèrent aussi charitables que dévoués.

Le comte de Sombreuil, logé dans une petite chambre de l'auberge du *Pavillon d'en haut*, s'y installa ainsi que Volude et un officier de gendarmerie qu'on leur avait donné pour gardien. Charles, qui désirait causer avec son ami, fit prier le général Humbert de venir lui parler.

— Général, lui dit-il, vous habitez cette maison, vous voyez comment elle est organisée ; lors même que je voudrais m'échapper, je ne le pourrais pas. Recevez un parole d'honneur de n'en pas faire la tentative, et permettez que monsieur s'éloigne.

— Je prends sur moi de le laisser dans le corridor, c'est tout ce que je puis faire, et encore ne le ferai-je que pour vous.

— Merci, monsieur, je n'oublierai pas cette obligeance. Encore un mot, une jeune fille doit se présenter ici ce soir ou demain matin, je pourrai lui parler sans témoin, n'est-ce pas.

— Le général en chef a ordonné qu'on eût les plus grands égards pour vos volontés, général, vous verrez cette jeune fille.

Dès que Humbert eut fermé la porte, Charles et Volude se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et le chevalier se mit à sangloter d'une manière déchirante.

— Je vous en supplie, Volude, dit Charles, soyez plus courageux, ne m'ôtez pas mes forces, j'en ai grand besoin, car mon rôle n'est pas fini.

— Mon cœur se brise, Charles, reprit le jeune homme, j'ai tant souffert, j'y succombe. Oh ! mon Dieu ! j'ai craint pour vous, pour elle, pour mon oncle, pour tout ce que j'aime : à présent nous voilà sauvés !

— Prenez du repos, chevalier, vous devez être aussi fatigué que moi. Jetez-vous sur ce lit, j'en ferai bientôt autant. Je dois d'abord écrire à l'amiral Warren. J'ai un compte à rendre à l'Angleterre, qui m'avait confié le commandement. Allez, mon ami, et ne nous attendrissons pas. Nous sommes appelés à une rude épreuve. Elle ne sera pas longue, heureusement, il ne faut que de la volonté pour la subir.

Monsieur de Lage obéit. Il se mit d'abord en prière, puis il approcha son lit de celui de Charles, se coucha, et, quelques minutes après, sa respiration douce et égale apprit à monsieur de Sombreuil qu'il dormait.

Le comte s'assit alors devant une table, ôta de son cou le portrait de Gabrielle, et le couvrit de baisers.

— Je ne la reverrai plus, murmura-t-il, jamais, jamais !

Un moment de désespoir affreux pénétra son cœur. Il regarda dans l'avenir, et la vie d'amour et de gloire qu'il allait perdre lui sembla d'un prix inestimable. Il se représenta le bonheur qui l'attendait près de la duchesse, les lauriers qu'il aurait à cueillir, si de nouveaux dangers se présentaient, l'affection de sa sœur,

celle de Volude, celle de Pulchérie, et abandonner tout cela à vingt-cinq ans!

Ce fut sous le poids de cette douleur qu'il écrivit sa fameuse lettre à sir John Warren, et qu'il rejeta sur le véritable auteur de ce désastre la faute qui aurait pu lui être imputée. Il y a dans ce testament une grande amertune, peut-être, mais qu'on songe à tout ce qu'il perdait! En voici la fin :

— » L'abandon de mes compagnons eût été pire que le sort
» qui m'attend, je crois, demain matin. J'en méritais un meilleur,
» vous en conviendrez avec tous ceux qui me connaissaient.
» Beaucoup diront : que pouvait-il faire? d'autres répondront :
» il devait périr! oui sans doute, et je périrai aussi.

« Adieu, je vous le dis avec le calme que donne toute seule la
» pureté de conscience, l'estime de tous les braves gens qui par-
» tagent aujourd'hui mon sort, et qui le préfèrent à la fuite des
» lâches, cette estime est pour moi l'immortalité. Je succombe à
» la force des armes, qui me furent longtemps heureuses, et dans
» ce dernier moment je trouve encore une jouissance, s'il peut
» en exister pour moi, dans l'estime de mes compagnons et dans
» celle même de l'ennemi qui nous a vaincu. Adieu, à vous, à
» l'avenir, à la vie, adieu à toute la France [1]. »

Lorsqu'il eut terminé sa lettre, il resta quelques instants encore enseveli dans ses réflexions, dans ses regrets; on frappa à la porte et l'officier de gendarmerie se présenta.

— Général, dit il, il y a là une femme qui désire vous voir.

— Qu'elle entre! répondit-il vivement.

Puis il prit la lumière, s'approcha de son ami, s'assura qu'il dormait d'un profond sommeil et alla au devant de Pulchérie.

— Mademoiselle Bernier! continua-t-il en lui prenant la main, que je vous remercie de votre exactitude, comment êtes-vous venue?

— A pied, avec madame la marquise et monseigneur. Il est allé rejoindre son clergé à la prison des Cordeliers, une dame

[1] Authentique.

charitable nous a donné un asile à moi et à ma compagne, je l'ai laissée entre ses mains et me voici.

— Où est le docteur?

— Aux Cordeliers, comme les autres.

— Vous le reverrez bientôt?

— Demain matin je me rendrai près de lui, ce soir je suis toute à vos ordres.

— Mademoiselle Pulchérie, je vais vous demander un grand service.

— Un service à moi! Oh! je suis trop heureuse! parlez, monsieur le comte.

— Il faut d'abord vous apprendre un secret. Mais vous me jurez de ne le révéler que lorsqu'il n'y aura plus moyen de le cacher à personne?

— Je vous le jure.

— Eh bien! écoutez-moi. J'ai capitulé pour mes compagnons d'armes, mais la première condition est que je serai seul excepté de cette capitulation.

— Oh! mon Dieu! s'écria Pulchérie en se soulevant à demi sur son siége, et en tendant les bras vers lui, cela n'est pas possible!

— Je serai probablement fusillé demain matin.

— Les émigrés l'ignorent; ils ne le souffriront pas. Je vais leur répéter cette infamie, ils se soulèveront, et peut-être ne seront-ils pas les plus faibles ici.

— Et votre serment, Pulchérie?

— Que m'importe mon serment, quand il s'agit de votre vie! Monsieur le comte, il faut éveiller monsieur le chevalier, l'envoyer aux prisons, organiser une révolte, il n'y a pas de temps à perdre, mon Dieu!

— Ce n'est pas là ce que j'attends de vous, mademoiselle.

— Et quoi donc, monsieur le comte?

— Je dois mourir, rien ne peut me sauver, j'ai donné ma parole; mais lui!... lui, cet enfant si cher, si jeune, lui qui n'a pas juré de livrer sa tête, il faut qu'il vive.

— Il ne vivra pas sans vous, répliqua Pulchérie en secouant la tête.

— Il vivra, car je vous le lègue. C'est à vous de le conserver à ma sœur, à celle qui allait être ma femme : il est désormais leur seul appui. Il ne me quittera que pour vous. Le docteur et lui seront libres sans doute à la pointe du jour : emmenez-le, empêchez qu'il n'apprenne la triste nouvelle, allez rejoindre madame d'Éponnes, et pensez quelquefois à moi.

— Monsieur le comte, vous pouvez beaucoup sur ma volonté, mais je ne vous tromperai point, ce serait mal, je ne partirai pas demain matin.

— Quoi ! lorsque je vous en conjure !

— Non, monsieur.

— C'est la première, c'est la dernière prière que je vous adresse, Pulchérie !

Elle fondit en larmes.

— Ordonnez-moi tout autre sacrifice, j'en ai fait de si cruels qu'ils me paraîtront faciles ; mais point cela, je vous en supplie à genoux, monsieur le comte.

— Et pourquoi tenez-vous tant à rester à Auray?

— Ceci est un secret entre Dieu et moi.

— Vous me refusez le salut de Volude que j'aime tant, qui vous aime tant ! ce serait la seule consolation que je puisse recevoir.

— Ne me parlez pas ainsi, je ne vous résisterais plus.

— Laissez-vous fléchir, Pulchérie.

— Et la pauvre insensée ?

— Vous ne vous en séparerez point, mademoiselle, n'est-ce pas? vous la conduirez à ma sœur ; je suis sûr qu'elle en prendra soin. Eh bien ! que décidez-vous ?

— J'obéirai, dit-elle d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine.

— C'est moi qui vous devrai tout alors ; dans quelques heures je vous enverrai le chevalier.

— Ne vous verrai-je plus? grand Dieu ! s'écria-t-elle.

— Si, demain matin avant de partir, on ne saura rien encore.

— Je ne puis, je ne puis le croire ; vous si jeune, si beau, si noble, si vaillant, ils vont vous tuer !

— Ne pensez pas à cela, c'est de Volude qu'il s'agit.

Les larmes de Pulchérie redoublèrent.

— Vous reverrez ma sœur, vous lui raconterez nos malheurs, nos combats, vous lui direz que je suis mort digne d'elle et de ceux que nous avons perdus.

— Je la verrai, je verrai aussi madame la duchesse.

— Il faut vous retirer maintenant ; il me reste peu de temps devant moi pour préparer Volude et le décider à une séparation. L'idée seule de vous être utile l'y déterminera peut-être, je vous ferai appeler demain et vous partirez ensemble.

— Êtes-vous bien sûr, monsieur le comte, qu'on lui rendra la liberté ?

— On me l'a promis et je donne ma vie en échange

— Il faut au moins d'autres formalités.

— Non, un mot de Hoche et des représentants.

— Je crains que vous ne vous abusiez, monsieur le comte.

— S'il en était ainsi, ce serait un infâme guet-apens, dont la république aurait à répondre devant Dieu et devant les hommes.

Ils se levèrent et se dirigèrent vers la porte.

— Mademoiselle, lui dit Charles, n'oubliez pas votre promesse, j'y compte, et, pour gage, donnez-moi votre main.

Pulchérie, au milieu de ses sanglots, tendit la main à Charles, qui y déposa un chaste baiser ; il la regarda descendre lentement l'escalier, plus morte que vive, et lorsqu'il ne l'entendit plus :

— Voilà déjà un adieu éternel, pensa-t-il.

Monsieur de Lage se retourna dans son lit et bientôt s'éveilla tout à fait.

XXII

LE CHAMP DES MARTYRS

— Vous ne vous couchez pas, Charles? dit-il. Qui donc était prés de vous? Il me semble que j'ai entendu parler.

— C'était Pulchérie.

— Oh! pourquoi m'avoir laissé dormir!

— Parce qu'elle m'en a prié, Volude.

Le chevalier soupira profondément.

— Oui, elle voulait m'entretenir de vous, d'un service qu'elle vous demandera.

— Lequel?

— Elle est obligée de partir de suite, et elle compte sur vous pour l'accompagner, ainsi que son père et la pauvre marquise.

— Et vous?

— Moi... je dois rester quelques jours encore... Des comptes à régler avec l'amiral, des explications à donner au général Hoche...

— Eh bien! je vous attendrai.

— Non, mon ami, je vous en conjure; allez avec Pulchérie près de ma sœur, près de la duchesse. Vous les rassurerez.

— Je ne vous laisserai point seul ainsi au milieu de vos ennemis, Charles. Il est inutile de me le demander.

— Mais Pulchérie?

— Pulchérie a son père, aucun danger ne les menace. Mais vous?

— Cependant elle viendra vous chercher dès qu'il fera jour.

— Elle partira sans moi, vous dis-je.

On entendit en ce moment le bruit d'un fusil, comme si un soldat se promenait devant la porte. Charles essaya de l'ouvrir, elle était fermée. Il alla à la fenêtre, un factionnaire y était posé, et sa baïonnette brillait au clair de la lune.

— Que signifient ces précautions? reprit le comte.

— Vous voyez bien que vous êtes prisonnier, mon ami.

— Dans tous les cas, vous ne sauriez l'être. Il faut que j'éclaircisse ce fait.

Il frappa violemment à la cloison ; une voix lui répondit du dehors :

— Que voulez-vous?

— Je désire parler au général Hoche.

— Le citoyen général est parti pour Rennes.

— Alors aux représentants.

— Les citóyens représentants viennent de monter en voiture pour se rendre à Paris.

— Mon Dieu! Et qui donc commande ici?

— Le général Humbert.

— Demandez-lui de ma part un moment d'audience.

Quelques minutes après le général entra dans la chambre.

— Recevez mes excuses de vous avoir dérangé à cette heure, général; mais une inquiétude affreuse me dévore. Que signifient les départs précipités qui viennent d'avoir lieu?

— Il me sera pénible de vous répondre, monsieur.

— Parlez sans crainte, monsieur; nous sommes des soldats, nous nous attendons à tout, reprit Volude.

— Oh! monsieur, s'écria Charles, à moi seul, pas devant cet enfant.

— J'ai le droit de tout savoir, monsieur le comte, et j'en userai, poursuivit monsieur de Lage. Général, nous vous écoutons.

— Chevalier, je vous en supplie, ne troublez pas mon entretien avec le général. S'il le faut, je vous l'ordonne.

— Vous n'êtes pas ici mon chef, vous n'êtes que mon ami, et je prends conseil de mon cœur.

— J'apprécie le motif qui vous fait agir, monsieur, répliqua le

général Humbert. Mais, hélas! il est inutile de cacher à ce jeune homme ce qu'il apprendra dans quelques heures.

— Qu'est-ce que c'est, au nom du ciel !

— Vous êtes tous prisonniers, vous ne sortirez pas d'Auray avant que la Convention ait prononcé sur votre sort.

— Et quand cela sera-t-il?

— Aussitôt que j'aurai reçu les ordres, je m'empresserai de vous les communiquer, monsieur.

— Mais enfin, comment cela est-il arrivé? N'ai-je pas capitulé pour mes compagnons? et le général Hoche...

— Ne l'accusez pas, monsieur, interrompit vivement Humbert. C'est le plus loyal, le plus brave militaire qu'il y ait au monde.

— Je le sais, et voilà pourquoi je me suis fié à sa parole.

— Il n'est, hélas! pas le maître. Tout ce qu'il a pu faire, il l'a fait. Il a soutenu votre cause avec une chaleur digne de son admirable caractère; il a bravé la rage de ces proconsuls tout-puissants, et qui déjà une fois l'ont puni de son honorable conduite. Il a fait tout cela, monsieur, et inutilement.

— Eh bien! alors?

— Il a demandé son cheval, et il s'est éloigné en disant aux représentants : Si mon pays n'avait pas besoin de moi, je casserais mon épée et je vous en jetterais les débris au visage, pour l'infamie que vous commettez ici. Je n'en serai pas du moins complice, je n'y participerai en rien. Couvrez-vous de fange et de boue, cela ne paraîtra pas, mais moi, ma vie est sans tache, et je n'y imprimerai pas cette honte. Voilà ce qu'il a osé répondre, monsieur. Vous voyez s'il est courageux et fidèle à sa promesse.

Le général Humbert avait raison. Ces paroles sont dignes de ce même guerrier qui, frappé par un assassin à Rennes, s'écria sur-le-champ :

— Qu'on ne lui fasse pas de mal.

Il donna de grands secours à la veuve de ce misérable, que les juges avaient dû condamner. C'est là le véritable héroïsme! c'est là la véritable vertu!

Monsieur de Sombreuil adressa encore quelques questions au général Humbert, il répondit à toutes.

— Jusqu'à ce que nous ayons des instructions différentes, c'est moi qui commande ici. Je vous donne ma parole que vous et vos compagnons serez traités avec les égards dus à votre infortune et à votre valeur. Rien de ce que je pourrai vous accorder ne vous sera refusé par moi. Comptez-y.

— Je désirerais écrire une lettre à ma sœur. Puis-je espérer qu'elle ne sera pas ouverte?

— Je vous le promets, monsieur. Mademoiselle de Sombreuil la recevra intacte.

— Ne pourrai-je communiquer avec monseigneur l'évêque de Dol?

— Je ne puis vous le permettre.

— Et avec la jeune personne que j'ai déjà vue?

— Tant que cela vous plaira ; elle n'est point prisonnière.

— Encore une question, monsieur. N'a-t-on pas rendu dès ce soir la liberté aux insurgés de la première colonne?

— Oui, monsieur.

— Alors pourquoi retenir les autres?

— Ce sont les émigrés seulement que nous gardons. Ils sont hors la loi.

— Mon Dieu ! vous me faites trembler.

— Vous n'avez plus rien à me dire, monsieur?

— Non, général, croyez à ma reconnaissance, et pardonnez-moi encore une fois de troubler votre repos.

Le général s'inclina et sortit.

— Mettons-nous au lit sans causer davantage, Volude, continua Charles pour couper court à la conversation. Je succombe.

Volude ne répliqua pas, et bientôt le plus grand silence régna dans la chambre.

Le lendemain, les deux amis furent éveillés par le bruit des sentinelles, et leur premier mot fut plein de tendresse.

— Vous me cachez un secret, Charles, dit monsieur de Lage ; il y a dans votre contenance une hésitation, une crainte qui

ne vous sont point ordinaires, ne m'aimez-vous donc plus?

— C'est parce que je vous aime, Volude; c'est parce que je crains votre douleur que je voulais... mais je ne puis m'y résoudre, il me serait trop pénible de ne pas emporter votre adieu.

— Est-ce que nous allons nous séparer?

— Nous séparer pour bien longtemps, mon ami, pour toujours peut-être.

— Et qui aurait ce pouvoir?

— Dieu! répondit-il en levant les yeux au ciel!... et les hommes à qui j'ai livré ma tête.

— Je ne vous comprends pas, Charles.

— Réunissez vos forces, Volude, songez que vous avez de grands devoirs à remplir après moi, rendez-vous-en digne.

— Après vous?

— Eh bien! sachez donc la vérité. J'ai capitulé pour toute l'armée; mais on voulait une victime, et cette victime, c'est moi.

— Les républicains ont eu la lâcheté d'accepter!

— C'est la loi de la guerre. Je savais que mes camarades n'y consentiraient point; j'ai prié Hoche de ne pas les en instruire. C'est un brave, il m'a compris.

— Et voilà pourquoi vous vouliez m'éloigner; je devine tout maintenant!

— Hélas! cela est vrai.

— Mais heureusement cela n'est plus possible!

— Aussi vous ai-je tout confié; vous l'auriez appris d'une manière plus cruelle, par mes juges!

Le chevalier ne répondit pas. Il croisa ses bras sur sa poitrine et ferma les yeux comme un homme qui se recueille dans une grande douleur.

— Pulchérie va venir, reprit Charles.

Volude ne releva pas la tête.

— Elle sait tout!

— Vous l'aviez prévenue avant moi, Charles!

— Sans doute, pour la décider à vous sauver. Monsieur de

Kergariou et le docteur sont aux Cordeliers, elle les aura vus, elle nous donnera de leurs nouvelles, et de celles de monseigneur.

— Ils ignorent ce qui nous menace, eux?

— Comme vous l'ignoriez vous-même.

— Et madame d'Éponnes!

— C'est d'elle que je veux vous entretenir, Volude, c'est de ma sœur. Nous sommes orphelins, il ne nous reste pas d'autre appui en ce monde que nous-mêmes; quand je n'y serai plus, qui les protégera, qui les consolera?

— Le ciel!

— Et vous, mon ami, vous à qui je les lègue, et qui me devez cette dernière marque d'affection.

— Vous savez bien, Charles, que je ne vous en refuserai aucune.

— Ainsi, vous vivrez pour elles?

Le chevalier éclata en sanglots; il avait encore toute la douleur d'un enfant.

— Calmez-vous, reprit alors monsieur de Sombreuil, nous avons quelques jours devant nous, et le brave Humbert ne vous séparera pas de moi.

Un sergent apporta aux prisonniers leur déjeuner.

— Il faut nous mettre à table, Volude, il faut avoir l'air tranquille; nos ennemis nous regardent!

Ils mangèrent presque silencieusement avec l'officier de gendarmerie, qui, respectant leur malheur, n'osa pas leur adresser la parole.

Dès qu'ils furent seuls, le comte annonça à Volude qu'il allait écrire à sa sœur.

— N'avez-vous rien à mander à personne, chevalier?

— A qui, Charles? ma famille, mes affections sont ici.

— Qu'allez-vous faire alors!

— Prier, mon ami, prier pour vous, pour moi, pour tous!

Charles se plaça près de la table et commença sa lettre.

Au moment où il la finissait Pulchérie entra.

— Il se répand des bruits horribles, monsieur le comte, dit-elle, les connaissez-vous?

— Je les connais.

— Le général Hoche est parti, lui, notre protecteur à tous. Tallien est allé à Paris pour demander votre mort.

— Je sais cela.

— Et la capitulation sera regardée comme nulle, et les émigrés pris les armes à la main seront fusillés ; mon père, mon pauvre père !

— Rassurez-vous, mademoiselle, cela n'est pas possible ; j'ai la parole des représentants.

— Oh ! monsieur, depuis hier j'ai appris à connaître cette Convention et ses membres ; en pays étranger, nous ne nous doutions pas de ce qui se passait. Ce sont des gens sans foi ni loi, sans honneur, nous sommes perdus, vous dis-je, puisque votre sort dépend d'eux.

Huit jours se passèrent, pendant lesquels non-seulement mademoiselle Bernier, mais encore les femmes de la ville d'Auray obtinrent la permission de visiter les prisonniers. Le général Humbert et ses soldats se montrèrent d'une humanité et d'une compassion parfaites. Ils ne cessèrent de les accabler de soins et d'égards, en quoi ils furent parfaitement secondés par les habitants du pays, dont la bienveillance ne se démentit pas un instant.

Le 28 juillet au matin, monsieur de Sombreuil et le chevalier déjeunaient ensemble, Pulchérie venait d'arriver et leur racontait l'admirable résignation de monsieur de Kergariou, la confiance et la piété qu'il faisait passer dans les cœurs de ses compagnons, lorsque la porte s'ouvrit. L'officier de gendarmerie, chargé de la garde spéciale du comte, entra un paquet cacheté à la main.

— De la part du général, monsieur, je vous prie de lire d'abord cette lettre particulière, et j'ai ordre de vous conduire à la prison où se trouvent les émigrés arrêtés avec vous.

— Je vais quitter cette maison ?

— Pour quelques instants seulement. Vous y reviendrez jusqu'à votre départ pour Vannes.

Charles parcourut la dépêche du général, il devint très-pâle.

— Le général Humbert est abusé, monsieur, dit-il, il est nécessaire que je le voie.

— Le général est absent pour quelques heures; à son retour, il s'empressera de répondre à votre désir. Voulez-vous bien me suivre aux Cordeliers?

— Mais vous ne savez pas ce qu'il y a dans cette enveloppe, monsieur! s'écria le comte, vous ne le soupçonnez pas?

— On ne m'en a point fait part.

— Eh! bien, il faut que j'aille annoncer à ceux qui se sont fiés à ma parole que je les ai trompés, il faut que j'aille avouer à mes amis que je les ai conduits à la mort, car on me donne un démenti: on prétend qu'il n'y a pas eu de capitulation. Oh! mon Dieu! cela est horrible!

Et Sombreuil pleurait à chaudes larmes; lui, ce jeune héros, auquel l'aspect de la mort n'avait pas inspiré la moindre terreur!

Volude s'approcha de lui et lui prit la main:

— Ne craignez rien, mon ami, lui dit-il, vous ne recevrez pas un reproche.

— Mais moi, moi! Ne sais-je pas ce qui s'est passé? Croyez-vous que j'oublie la résistance de quelques-uns des nôtres? Que penseront-ils à présent?

— Monsieur le comte, devant votre martyre, ils n'auront pas une pensée défavorable pour vous.

— Comment, ils ont osé fausser la parole donnée à des compatriotes! Ils croient que j'aurais livré aux bourreaux mes compagnons d'armes, que j'aurais fait cesser le feu de nos alliés, si je n'avais pas compté sur l'honneur des Français dans toutes les opinions! C'est de la démence!

— Monsieur le comte, rappelez vos esprits, votre courage; il faut aller où le devoir vous appelle. C'est à vous qu'est réservée la mission d'adoucir cette nouvelle désastreuse. Vous êtes obligé de vous présenter vous-même devant ceux qui pourraient vous accuser de les avoir trompés, cela seul leur prouvera que vous avez été trompé vous-même. Je vous parle ici au nom d'une femme qui vous aime et qui m'a chargée de veiller sur vous. Si

elle était ici, elle qui chérit votre gloire, elle vous dirait comme moi : — Allez aux Cordeliers, parce que vous avez une justification à offrir et que votre mémoire ne doit pas être soupçonnée.

— Je vous remercie, mademoiselle, vous me rappelez à moi-même. Je suis prêt à partir.

— Songez que toute l'Europe vous regarde !

— Et que mes ennemis m'observent. Je leur montrerai ce que c'est qu'un gentilhomme français.

— Je vous accompagnerai, mon ami, si monsieur ne s'y oppose pas, reprit le chevalier.

— Je n'ai reçu à cet égard aucun ordre, répliqua l'officier de gendarmerie, vous pouvez nous suivre, monsieur.

— Et moi, je me rends de mon côté à la prison, dit Pulchérie. Mon père sera un peu consolé par ma présence.

Messieurs de Sombreuil et de Lage traversèrent à pied l'espace qui les séparait de l'église où les émigrés avaient été enfermés, par ordre du général. Lorsqu'ils se présentèrent à la porte, tout le monde se leva à leur aspect et l'on vint au-devant d'eux.

Le spectacle qu'offrait ce temple dépouillé de ses ornements, ces malheureux couchés sur la paille, les uns malades, les autres blessés, tous souffrants et inquiets, ce spectacle, dis-je, avait quelque chose d'étrange et de douloureux à la fois. Quelques personnes charitables, parvenues jusqu'à eux, les entouraient de soins, pansaient les plaies et soignaient les maux de ceux qui avaient besoin de secours.

Monsieur de Hercé et son clergé priaient et faisaient prier leurs compagnons d'infortune ; souvent, dans la journée, les louanges de Dieu retentissaient devant cet autel désert. Quelques laïcs donnèrent des exemples d'une piété fervente ; monsieur de Kergariou, entre autres, se montra constamment admirable, et, malgré de nombreuses blessures qui le faisaient horriblement souffrir, il n'eut pas un instant de découragement, pas une plainte, pas un murmure.

Charles l'aperçut le premier et courut à lui.

— Monsieur, lui dit-il, vous me connaissez depuis l'enfance,

n'est-ce pas que vous ne me croyez pas capable d'une infamie?

— Quel délire vous égare, mon général, répondit monsieur de Locmaria en se soulevant avec effort, comment pouvez-vous supposer que quelqu'un vous accuse?

— Votre témoignage me suffit, monsieur, et maintenant je me présente devant ces messieurs avec plus de confiance.

— Qu'y a-t-il, monsieur le comte, demanda l'évêque de Dol.

— Oh! mon père, donnez-moi votre sainte bénédiction et enseignez-moi à me préserver du désespoir.

— Priez Dieu, monsieur, il vous enverra sa grâce.

Les émigrés rassemblés autour de Sombreuil l'interrogeaient tous. Il fit signe de la main qu'il allait parler.

— Messieurs, continua-t-il; j'ai combattu avec vous dans bien des occasions. Pendant notre courte expédition, vous m'avez accordé l'honneur de vous commander, j'ai tout fait pour m'en rendre digne. Le lâche abandon où on nous a laissés m'a forcé à diriger seul une campagne dont je ne connaissais ni les plans, ni les dangers. Vous en avez vu le résultat, vous avez vu à quelle extrémité nous avons été réduits, et ce que j'ai été contraint d'accepter pour sauver votre vie. J'ai capitulé, messieurs, vous en avez été témoins, et ce que je vous avais caché alors je ne crains pas de vous l'avouer aujourd'hui, seul j'ai été excepté de cette capitulation, je devais payer pour tous.

Il y eut une exclamation générale de regret et de colère.

— Calmez-vous, messieurs, ajouta le comte en souriant amèrement, la Convention est plus juste que le noble général Hoche. Elle a déclaré que vous étiez aussi coupables que moi, elle prétend que nous nous sommes rendus sans condition, et on ordonne que vous soyez jugés et condamnés comme moi par une commission militaire, selon la loi contre les émigrés.

Le silence le plus absolu répondit à ces mots.

— Vous vous taisez, messieurs, poursuivit Charles, vous m'accusez dans le fond de vos cœurs? Vous trouvez peut-être que j'ai agi légèrement en me confiant à la parole du plus brave et du plus généreux des républicains. Vous regrettez la mort sur le

champ de bataille. Et moi, que croyez-vous que je pense? doutez-vous de mon désespoir? doutez-vous de mon honneur, messieurs!

— Que le ciel nous en préserve, mon général! s'écrièrent plusieurs voix.

— Ce que j'ai pu faire, je l'ai fait. J'ai donné ma vie pour les vôtres; devant Dieu je ne pouvais rien de plus!

— Aussi nous nous gardons d'un mot qui vous offense, mon général, et nous saurons mourir en martyrs, si nous n'avons pas pu mourir en héros, reprit monsieur de Kergariou.

— Et moi je vais parler au général Humbert, je vais lui découvrir l'indignation qui me transporte et protester entre ses mains contre l'arrêt infâme que j'étais chargé de vous communiquer. Adieu, messieurs, ou plutôt au revoir. Maintenant que notre sort est le même, il me sera permis, je suppose, de revenir près de vous. Nous nous retrouverons devant les juges.

Pendant cette scène, Pulchérie à genoux au pied de l'autel, les mains jointes, les regards suspendus à ceux du comte, l'avait écouté avec une admiration qu'elle ne songeait point à cacher. Deux larmes tombaient sur ses joues sans qu'elle s'en aperçut; lorsqu'il eut quitté l'église elle se jeta dans les bras de son père.

— Oh! lui dit-elle, quand on a aimé un tel homme on ne peut plus aimer que Dieu sur la terre.

Cependant monsieur de Sombreuil venait de rentrer à l'auberge, le général Humbert l'y attendait: on le conduisit immédiatement près de lui.

— Général, dit-il, savez-vous que votre république est sans foi?

— Je vous l'ai déjà fait observer, monsieur, le général Hoche et l'armée sont innocents de ce qui se passe.

— Je le crois, monsieur, et si je ne le croyais pas, cette arme serait bientôt sur votre front, répliqua Charles en montrant un pistolet près de la cheminée.

— Je comprends ce que vous éprouvez, monsieur, mais ne perdez pas courage. Le conseil de guerre est choisi par le général Hoche, il sera favorable à vos officiers, n'en doutez pas.

— Vous me comprenez, général, et vous me parlez de patience ! Vous ne songez donc pas que j'ai répondu à mes camarades de leur vie, et que maintenant ils peuvent me reprocher de les avoir livrés à la mort ! Vous ne songez donc pas qu'il y a là sept cents gentilshommes qui se sont rendus parce que je leur ai dit de se rendre, et qui seront fusillés dans trois jours. Mais c'est à en devenir fou.

— Monsieur, tout le monde vous connaît et...

— Et tout le monde connaît la Convention. Tout le monde connaît ces tyrans deux fois régicides, bourreaux de tout ce qu'il y avait d'honorable en France, tout le monde sait quelle confiance on doit avoir dans ces misérables, et moi, moi, j'ai livré mes pauvres soldats !

Ses regards se portèrent sur le pistolet qu'il venait de toucher, et, avant qu'on eût le temps de prévoir ce qu'il allait en faire, il le dirigea vers sa tête ; le coup partit ! Volude s'élança sur lui ; la balle, détournée, ne fit que lui labourer le crâne.

Il fut néanmoins renversé sans connaissance. Humbert et les personnes présentes le crurent blessé dangereusement, et on se hâta d'envoyer chercher un médecin.

— Courez à la prison, s'écria monsieur de Lage, amenez le docteur Bernier, il le sauvera, si cela est possible.

Dix minutes après le docteur entrait dans l'appartement. Charles commençait à reprendre ses esprits, et Pulchérie, qui avait suivi son père, reçut son premier regard.

— Où suis-je ? lui dit-il ; qu'est-il donc arrivé ?

— De la tranquillité, du repos, mon général, cela vous est indispensable, répondit le médecin.

— Il faut le reporter dans son lit, ajouta Humbert.

— Non, non, général, murmura faiblement le comte, accordez-moi une grâce, laissez-moi les rejoindre, que je meure au milieu d'eux.

— Vous ne mourrez pas, mon général, interrompit le docteur ; cette blessure n'est qu'une égratignure, la faiblesse vient de la perte du sang ; je vous le répète, il faut du calme.

— Transportez monsieur de Sombreuil aux Cordeliers, puisqu'il le désire. Qu'on le soigne comme moi-même, plus que moi-même, entendez-vous, reprit le général.

— Je ne le quitterai pas, répliqua le docteur.

— Ni moi, ajouta Pulchérie.

— Dans quelques heures, il sera complétement remis, poursuivit monsieur Bernier.

— Oh! quelle souffrance doit être la sienne! continua Humbert; une âme si loyale, si noble!

— Le général Hoche souffre autant que moi, j'en suis sûr, dit le comte.

— Monsieur, demanda Volude, nous sera-t-il permis de rester sans gardiens dans ces derniers instants!

— Je vais donner ordre qu'ils restent en dehors, monsieur, ils ne vous troubleront pas.

Le triste cortége s'achemina vers l'église. Le bruit de l'accident les avait précédés, et on assurait tout haut que Charles était mort.

— Vous le voyez, messieurs, dit Charles d'une voix éteinte; je n'ai pas été maître de mes craintes et de mon désespoir.

— Et vous avez failli commettre un crime, monsieur, interrompit l'évêque.

Le comte ne répondit pas.

— Placez-moi près de monseigneur, reprit-il après un instant; c'est avec lui que je désire m'entretenir maintenant. Docteur, avant tout, effacez les traces de ce moment de délire. Cherchez un remède quelconque qui me rende l'énergie. Je vais paraître devant mes juges, et je ne dois pas leur montrer un front abattu. Vous comprenez que l'avenir de ma santé n'est pas une question, ajouta-t-il avec un étrange sourire; donnez-moi quelques jours de vie et de force, voilà tout ce qu'il faut.

— Aussitôt que le sang sera arrêté complétement, nous agirons, mon général.

— Je m'en rapporte à vous, docteur, c'est le dernier service que me rendra votre amitié.

Monsieur Bernier s'approcha de Pulchérie, debout et muette comme la statue de la douleur, et lui donna quelques instructions. Pendant ce temps, monsieur de Hercé se plaça à côté de Charles, pour l'entendre et le consoler.

— Vous avez été bien coupable, mon fils!

Le prélat employa les efforts de son zèle et de son éloquence pour faire passer dans le cœur du jeune homme la sainte quiétude qui remplissait le sien. Pendant ce temps, Volude s'entretenait avec son oncle. L'âme de cet enfant si pur n'avait qu'une pensée à confesser; c'était son chaste amour pour Pulchérie, si promptement dominé par l'amitié qu'il portait à Charles.

— Regardez-la, monsieur, disait-il en lui montrant la jeune fille. Elle est à côté de son père, elle l'écoute; mais ses yeux, mais son cœur sont près de Charles. Elle ne songe qu'à lui; et moi, moi, je l'aime! En ce moment où mon salut éternel devrait être mon unique affaire, c'est d'elle que je m'occupe. Est-ce que Dieu me pardonnera cet oubli?

Monsieur de Locmaria, saint et austère guerrier, comprenait les passions de la jeunesse. Il savait combien on doit de pitié à ceux qui souffrent par le cœur; il tendit les bras à son neveu, et recueillit sur son sein les larmes que lui arrachaient à la fois le repentir et la jalousie.

Quelques minutes après, monsieur de Hercé vint appeler Pulchérie de la part du comte, et la conduisit près de lui. Elle était visiblement troublée et se mit à genoux au pied du lit, à côté de l'évêque. Elle songeait à Dieu devant l'homme qui lui était si cher et qu'elle allait perdre : c'est toujours le premier mouvement d'une grande et véritable douleur.

— Mademoiselle, dit Charles, excusez-moi; je dispose de vos moments; mais peut-être ne me sera-t-il pas permis de vous revoir, et j'ai bien des choses à vous dire.

— On laisse entrer ici toutes les dames de la ville, monsieur le comte; on ne me refusera pas de les accompagner.

— Il est possible qu'après le jugement il n'en soit pas ainsi.

N'importe, il est plus prudent de ne rien négliger. Permettez-moi une question : que comptez-vous faire?

— Monseigneur vous dira ma résolution, monsieur; il la connaît depuis longtemps.

— Quelle est-elle?

— C'est de me consacrer à Dieu et de prendre le voile. Je vais être orpheline et seule sur la terre ; il me faudra bien alors regarder le ciel.

— Ainsi, vous abandonnerez les deux amies que vous avez laissées en Angleterre, et qui pleureront comme vous ; vous abandonnerez une malheureuse insensée...

— Non, monsieur, soyez sans inquiétude : avant de renoncer au monde j'irai rejoindre celles qui m'attendront ; je passerai près d'elles tout le temps qu'elles jugeront nécessaire ; quant à la marquise, mon sort est à jamais lié au sien. J'entrerai dans l'ordre de Saint-Vincent-de-Paule, et partout où on m'enverra je conduirai la pauvre femme que ma voix seule parvient à faire obéir.

— Vous ferez cela!

— Je ferai plus, monsieur, continua-t-elle en s'animant insensiblement jusqu'à l'exaltation, je verrai tout ici. Je vous suivrai partout ; je recueillerai vos regards, vos paroles pour les reporter à qui elles appartiennent. J'irai avec vous jusqu'au moment fatal ; j'entendrai votre dernier adieu ; je me chargerai de vos larmes ; elle recevra tout par moi. Oh ! j'aurai du courage, l'habitude de la souffrance en donne à tous !

— Merci, merci, mademoiselle ; j'emporte une reconnaissance sans bornes.

— Vous ne me devez rien, monsieur ; c'est mon cœur qui le veut.

— Que puis-je faire pour vous prouver ce que je ressens en ce moment, et ce qu'il m'est impossible de vous exprimer.

— Donnez-moi vous-même une mèche de vos cheveux.

— Pulchérie! dit sévèrement l'évêque en se levant.

— Faut-il y renoncer, monseigneur? mon affection n'est-elle

pas assez épurée? je me soumets sans murmure; mais, mon Dieu! j'ai foi au ciel heureusement!

Monsieur de Sombreuil la regardait sans rien dire, presque aussi ému qu'elle; il fit un geste pour prendre les ciseaux qui pendaient à la ceinture de la jeune fille; l'évêque arrêta sa main.

— Mademoiselle Bernier doit retourner près de son père, monsieur, et s'occuper d'abord de lui, car sa vie est menacée comme les nôtres. Elle a une grande mission à remplir, et j'espère qu'elle s'en montrera digne.

Pulchérie s'inclina profondément et obéit à l'ordre qu'elle venait de recevoir. Elle resta avec le docteur jusqu'à l'heure où les gardiens firent sortir de l'église les personnes qui n'étaient point prisonnières. Elle ne retourna pas une seule fois la tête du côté de Charles; ce fut certainement une torture affreuse, il lui restait si peu de temps à le voir!

Le lendemain, la commission militaire, présidée par le brave Laprade, chef de bataillon de la 72e demi-brigade, entra en séance. On vint chercher monsieur de Sombreuil et les principaux officiers. Charles, réconforté par la prière, par les exhortations du saint évêque, avait revêtu son plus riche uniforme; jamais peut-être sa physionomie ne fut plus sereine.

Une grande foule l'attendait à la porte. Chacun voulait voir de près ce jeune héros, dont on racontait des choses merveilleuses; chacun voulait assister à son interrogatoire, et la salle se trouva remplie seulement par les grenadiers, témoins de sa noble conduite.

entra au tribunal la tête haute, le regard fier, sa contenance était modeste néanmoins; le président lui parla avec une émotion involontaire et une sorte de respect. Lorsque Charles se leva pour répondre, son admirable beauté produisit l'effet ordinaire; il y eut une rumeur dans l'auditoire.

— Votre nom? demanda le président.

— Charles de Viriot, comte de Sombreuil.

— Votre âge?

— Vingt-quatre ans.

— Vos qualités?

— Général, commandant le deuxième corps de l'expédition royaliste en Bretagne.

— Connaissiez-vous les lois contre les émigrés, lorsque vous avez pris les armes ?

— Je les connaissais.

— Pourquoi les avez-vous bravées? pourquoi êtes-vous venu porter la guerre dans votre patrie ?

— Parce que j'ai juré obéissance au roi Louis XVIII, et qu'il m'a ordonné de le faire.

— Pourquoi ne reconnaissez-vous pas la république française, puisque beaucoup de princes étrangers l'ont reconnue?

— Ces princes là ne sont pas Français, monsieur!

— Vous saviez quels maux affreux la guerre civile traîne à sa suite, vous êtes bien coupable de les avoir apportés dans ce pays, qui est le vôtre.

— Oui, monsieur ; mais je savais aussi que mon pays gémissait sous une domination odieuse, et j'espérais l'en délivrer; j'espérais venger la mort du roi, de la reine, celle de l'infortuné Louis XVII, celle de mon père et de mon frère, qui sont montés sur l'échafaud le même jour, monsieur, poursuivit-il avec un tremblement dans la voix.

Son émotion gagna l'assemblée ; presque tout le monde pleurait, les juges avaient beaucoup de peine à s'en défendre.

— Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense? reprit le commandant Laprade.

— Rien pour moi, je connais mon sort et j'y suis préparé ; mais tout pour mes compagnons d'armes. J'ai vécu et je mourrai royaliste. Prêt à paraître devant Dieu, je jure qu'il y a eu une capitulation, et qu'on s'est engagé à traiter les émigrés comme prisonniers de guerre. J'en appelle à votre témoignage, grenadiers, et il se tourna vers les soldats qui remplissaient la salle ; c'est devant vous que j'ai capitulé.

Trois cents voix répondirent à la fois, et un enthousiasme général accueillit ces paroles.

— Cela est vrai, s'écrièrent-ils ; nous y étions !

— Ils ne doivent pas mourir, ajoutèrent-ils tous, et le général non plus. Si brave, si jeune, nous ne le souffrirons pas ; qu'on nous donne sa grâce, nous ne voulons pas qu'on l'égorge.

La commission se retira pour délibérer. Pendant ce temps, les militaires continuèrent leurs assurances aux prisonniers.

— Prenez courage, répétait un officier placé à côté de Charles, prenez courage, nous vous sauverons, l'armée entière demandera votre vie ; et d'ailleurs, on ne trouvera pas un peloton pour vous fusiller.

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, monsieur, répondit Charles, c'est de mes camarades ; on m'a promis, et cette promesse est sacrée.

Le tribunal rentra et se déclara incompétent, motivant son arrêt sur la déclaration de Sombreuil, confirmée par les témoins les plus irrécusables.

Cette décision fut accueillie avec une joie générale ; la nouvelle en parvint bientôt jusqu'aux Cordeliers, où les amis de monsieur de Sombreuil attendaient avec une impatience extrême le résultat de la séance.

— Nous avons fait tout ce qu'il nous a été possible de faire, monsieur, dit le commandant Laprade au moment où on reconduisait le comte en prison ; que Dieu inspire au représentant Blad, qui vient d'arriver, de bonnes dispositions à votre égard.

— Et Tallien?

— Oh ! cet exécrable Tallien ! son nom dans votre bouche me fait horreur. C'est lui qui a entraîné la Convention tout entière ; c'est lui qui a demandé votre mort. Lorsqu'il a vu votre courage et votre défense ! lorsqu'il sait à quelles conditions vous vous êtes rendus ! Sans lui, l'influence de Hoche l'eût emporté, et nous n'aurions pas à rougir du rôle qu'on nous impose.

— Que vouliez-vous attendre de mieux d'un régicide?

— Il ne m'appartient pas de juger les autres actions de Tallien, monsieur, nous ne serions pas d'accord peut-être ; mais ici, c'est

un manque de parole, et nous autres soldats, nous n'excusons jamais cela.

Un officier vint prévenir qu'on attendait monsieur de Sombreuil. Il remercia de nouveau le président et suivit son escorte.

La première personne qui le reçut à la porte de l'église, ce fut Volude, le visage rayonnant d'espérance.

— Vous êtes donc sauvé, mon ami! lui dit-il.

— J'espère au moins que vous l'êtes, répliqua Charles, dont le sacrifice était fait, et qui repoussait toute illusion personnelle.

Pulchérie se tenait en arrière avec quelques femmes de la ville; l'œil de Charles l'eut bientôt distinguée.

— Votre père vous sera rendu, mademoiselle, murmura-t-il en s'approchant de la jeune fille. J'en suis bien heureux, je vous assure.

Mademoiselle Bernier leva sur lui ses grands yeux chargés de pleurs.

— Et vous? demanda-t-elle si bas qu'il l'entendit à peine.

— Moi!... répondit-il en hésitant; qu'importe! J'aurai fait mon devoir.

Une vive espérance s'était répandue parmi les émigrés, et le reste de la journée, on ne parla que d'avenir, que de projets, que des craintes enfuies. Nous sommes ainsi faits, nous prenons bien vite nos désirs pour des certitudes.

Charles ne partageait qu'avec peine les idées de ses compagnons. Il communiquait ses doutes à monsieur de Dol, et la raison du jeune général se trouva aussi lucide que l'expérience du vieillard.

— On veut notre perte, dit le prélat; on veut effrayer ceux qui tenteraient de suivre notre exemple; rien ne nous sauvera.

— Et on craint notre courage, si nous redevenions libres, monseigneur. Je n'en doute pas plus que vous, notre mort est jurée.

Pendant la nuit qui suivit, les songes les plus doux voltigèrent sur ces malheureux qui osaient croire à la vie. Les uns se voyaient au sein de leur famille, quelques-uns près de leurs

maîtresses, d'autres sur de nobles champs de bataille. Charles regardait le portrait de Gabrielle, le couvrait de baisers, l'appelait des noms les plus tendres, et demandait à Dieu de mourir froidement, pour ne pas se démentir devant ses ennemis.

— Lorsque je songe à notre séparation éternelle, le désespoir me gagne, et je ne me sens plus la tranquillité nécessaire à un martyr, disait-il à l'évêque de Dol, qui priait à ses côtés.

Monsieur de Kergariou souffrait horriblement de ses blessures. Le docteur et le chevalier le veillaient. Sa résignation et sa patience étaient un enseignement pour tous.

— Croyez-vous que cela se prolonge longtemps? répétait-il à monsieur Bernier. Cette agonie est affreuse. Mais si Dieu le veut, il faut s'y soumettre.

— Vous êtes dans la force de l'âge, monsieur ; et nous devons espérer que vous ne succomberez point.

— J'espère en l'autre vie, moi, docteur ; et c'est moi qui ne me trompe pas.

Aussitôt qu'il fit jour, les portes de la prison furent ouvertes, et un inconnu se présenta à la tête d'un détachement de soldats. C'était le général Lemoine. Il annonça assez durement aux prisonniers que la commission était cassée, la garnison d'Auray changée et qu'on allait les envoyer à quatre différents conseils de guerre, nommés depuis la veille au soir : deux à Vannes, un à Auray, un à Quiberon.

— D'où viennent ces ordres? demanda monsieur de Sombreuil.

— Du représentant Blad et de moi, répliqua cet homme. Et vous, monsieur de Sombreuil, vous serez transféré à Vannes ; c'est là que vous attendent vos juges.

— Je suis prêt à m'y rendre, monsieur, répondit le comte. Laissez-moi seulement embrasser ceux que je vais quitter.

Au premier mot de séparation, Volude s'était emparé du bras de Charles.

— Voici la liste des accusés qui vous accompagnent.

Monsieur de Sombreuil la lut avidement. Les noms du cheva-

lier, du docteur, de l'évêque de Dol s'y trouvaient, ainsi que monsieur de Kergariou.

— Parmi les personnes désignées, il en est quelques-unes de blessées dangereusement, et intransportables, monsieur.

— Soyez sans aucune crainte. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous soignons les blessures, et nous savons nous y prendre. On fera ce qui sera nécessaire.

Les listes furent distribuées aux prisonniers, et bientôt commença une scène déchirante. Des amis, des frères, auxquels la consolation de mourir ensemble était refusée, faisaient retentir les voûtes de leurs gémissements. Ils se recommandaient mutuellement leur dernières volontés, au cas où l'un d'eux parviendrait à échapper au supplice. Ils suppliaient leurs gardes de ne pas les séparer, de leur permettre de rester réunis. Il fallut l'autorité et l'exemple de monsieur de Sombreuil et du clergé pour mettre fin à ces plaintes.

— Du courage, mes frères, disait le prélat, l'absence ne sera pas longue, et l'honneur sera le même.

— Messieurs, ajoutait le comte, nous ne sommes pas seuls, et nous devons songer à ceux qui nous regardent.

A huit heures, les prisonniers désignés pour Vannes montaient en voiture; ils étaient gardés par un bataillon belge et les enfants perdus de l'armée : cependant quelques-uns de ceux que l'on conduisit à pied parvinrent à s'échapper. Vannes n'est qu'à peu de distance d'Auray, aussi la marche ne fut pas longue. On les logea dans une petite chapelle à moitié ruinée, où ils avaient à peine assez de place pour se coucher.

— Quelle différence! disait Charles, ce n'est pas là notre brave général Humbert et nos bons grenadiers!

Deux heures après leur arrivée, ils subirent un interrogatoire dans leur prison. On venait d'apporter monsieur de Kergariou, dans un état horrible; il fut cependant interrogé comme les autres. Les commissaires, émus de pitié, cherchaient à trouver des moyens d'absolution pour ceux qui en voudraient profiter. La jeunesse de Volude, son dévouement pour son ami, connu

de toute l'armée les intéressèrent particulièrement; l'un d'eux alla jusqu'à lui dire :

— La loi absout les émigrés qui n'avaient pas seize ans lorsqu'ils quittèrent la France; vous devez être de ce nombre?

— La vie ne vaut pas un mensonge, répondit le courageux enfant; je les avais.

— Bien, mon ami, murmura monsieur de Locmaria, vous êtes digne de toute ma tendresse, j'en remercie le ciel.

— Qu'avez-vous fait, Volude? poursuivit Charles d'un air de reproche.

Le jeune Louis de Rieux, comte d'Asserac, dernier rejeton des ducs de Bretagne, était à côté de Sombreuil lorsqu'il fut interrogé.

— Je n'ai rien à dire pour ma défense, répliqua-t-il; je suis venu de mon plein gré combattre la république, mon sang va couler dans le pays de mes ancêtres, et il n'est pas un Breton qui ne soit fier de ma mort.

— Vous ne voulez donc pas qu'on vous sauve, continua un des commissaires. Vous êtes d'étranges accusés!

Il en fut de même partout. Les juges essayèrent autant qu'ils purent de diminuer le nombre des victimes, et les militaires montrèrent une espèce d'émulation pour en dérober le plus possible au supplice; il y eut beaucoup de sursis d'accordés, et l'on admit toutes les raisons, même les plus invraisemblables.

Dès le lendemain de leur arrivée monsieur de Sombreuil et ses compagnons furent conduits au tribunal. Ils étaient condamnés d'avance et on n'écouta pas leurs réclamations. Ni le président, ni le rapporteur ne prononcèrent un mot au sujet de la capitulation, invoquée par les émigrés. Le comte Joseph de Broglie, outré de tant de mauvaise foi, s'emporta d'une manière violente, les traita de lâches, de parjures, et finit par des imprécations contre la république, qui devaient peu les disposer en sa faveur.

Monsieur de Sombreuil, au contraire, conserva la dignité la plus noble, et parla avec un sang-froid admirable.

— Je l'ai déjà assuré à la commission d'Auray, messieurs, et

je le répète ici devant vous, j'ai capitulé pour l'armée. Moi seul j'étais excepté de ces conventions, aussi je ne vous demande ni grâce ni merci. C'est la justice que j'attends de vous, nous sommes tous soldats, tous Français, nous savons ce que vaut l'honneur, et vous n'y manquerez pas plus que nous n'y avons manqué. Je m'en rapporte donc à vous, messieurs, je n'ajoute plus rien, vous ne voudrez pas accepter le rôle imposé par des infâmes à des gens de cœur.

Le conseil délibéra et rentra quelques instants après. Le plus grand silence régnait dans l'assemblée, chacun attendait avec anxiété le jugement qui allait être rendu. Le président le prononça d'une voix émue, et condamna le comte de Sombreuil, le comte Joseph de Broglie, monsieur de Hercé, le chevalier de Lage, monsieur de Locmaria, le docteur, le comte d'Asserac, enfin tous ceux qui les accompagnaient à être fusillés le lendemain matin.

Jamais peut-être un arrêt de mort ne produisit un effet plus profond. La foule s'écoula sans parler, beaucoup pleuraient et les plus tranquilles étaient certainement ceux qui devaient mourir.

— Messieurs, dit l'évêque, je vous demanderai la permission d'ajouter une observation à ce que nous venons d'entendre. Prêt à paraître devant Dieu qui nous jugera, vous ne douterez pas, je l'espère, de la vérité de mes paroles. Mon domestique, par attachement, ne m'a jamais quitté, il est dans la même prison que moi et ne doit pas être victime de sa fidélité à son devoir. Je vous déclare, sur ma conscience, qu'il n'a pas eu connaissance de vos lois qui ordonnaient, sous peine de mort, la rentrée, dans un délai fixé, de tous les Français absents; ainsi il ne peut être coupable.

Le domestique fut amené, interrogé sur-le-champ, et on eut le courage de prononcer sa condamnation.

Rentrés dans la chapelle, les prisonniers se trouvèrent seuls. Volude avait tout oublié sur la terre, pour ne songer qu'à Dieu et au sentiment dominant son âme. Il ne pensait ni à la mort, ni à sa jeunesse, moissonnée dans sa fleur, toutes ses idées se tour-

nèrent vers Pulchérie et Charles, les seules créatures qu'il eût aimées de toute la puissance de son affection,

— Je remercie les républicains, disait-il, ils pouvaient nous séparer, ils nous ont laissés ensemble.

— Votre sort me déchire, mon ami, à votre âge, périr ainsi !

— Croyez-vous que nous la revoyons, Charles ? demandait-il.

— Je l'espère, Volude, j'ai bien des choses à lui dire.

— Oh ! elle reviendra ! mon ami, ajouta le chevalier après un moment de silence, nous allons mourir tous les deux, et je veux auparavant entendre de votre bouche que vous n'avez jamais eu aucun reproche à me faire, que j'ai employé ma vie à vous prouver ma tendresse. Je veux que vous me disiez que j'ai pu contribuer à vous rendre l'existence douce, que vous m'avez aimé, que vous m'aimez encore, Charles, n'est-ce pas que cela est vrai?

Et il se jeta dans ses bras, avec des sanglots.

— Vous avez toujours été un ange, Volude, et c'est moi qui ai besoin de votre pardon, car je vous ai causé sans le vouloir bien des peines.

— Messieurs, interrompit l'évêque, il faut nous préparer au terrible passage. La bonté de Dieu nous laisse cette nuit entière, nous devons en profiter. Nous, ministres de Dieu, nous sommes prêts à remplir les fonctions du sacerdoce. Cette enceinte est bien petite, mais nous pouvons vous entendre et prier.

En effet chacun des ecclésiastiques présents se retira dans une place sinon écartée, du moins la plus isolée possible, et les confessions commencèrent. Pendant ce temps monsieur de Locmaria monta les marches de l'autel et, appuyé sur la table sainte, il psalmodia l'office des morts, auquel tous les assistants répondirent.

On était alors au mois de juillet, il faisait une chaleur atroce, la chapelle était hermétiquement fermée, les prisonniers suffoquaient et ce supplice était au-dessus de tout. Ils n'avaient ni bu ni mangé depuis vingt-quatre heures, la faim et la soif les tourmentaient, leur martyre commençait déjà, ils ne se plaignaient pas. C'était un spectacle sublime que ces héros, prêts à mourir pour Dieu et leurs serments, ne s'occupant que de l'autre vie,

ayant foulé sous leurs pieds les pensées de ce monde et regardant leurs douleurs comme l'expiation de leurs fautes.

Cependant le chevalier, épuisé de chaleur, de fatigue et de besoin, tomba presque mourant dans les bras de Charles.

— Mon Dieu ! répétait celui-ci, un verre d'eau à cet enfant et je donnerais ce qui me reste de vie ! Volude, Volude, revenez à vous ! voici bientôt l'heure et tout va finir.

Une faible lueur colorait déjà les vitres de la chapelle, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre au dehors, les portes s'ouvrirent et plusieurs femmes furent introduites. C'étaient les dames d'Auray, c'était Pulcherie, qui courut vers son père.

— Votre charité, mesdames, nous suivra donc jusqu'à la mort, dit l'évêque en les apercevant.

— Oh ! cette horrible chaleur est déjà un commencement de supplice, s'écrièrent-elles.

Aussitôt, sur l'ordre de l'officier qui les avait suivies, les soldats s'élancèrent aux fenêtres et les brisèrent, ils étaient émus jusqu'aux larmes. Des vivres furent distribués.

Dès que Charles aperçut Pulchérie, il s'approcha d'elle. Volude, revenu à lui, suivit le comte.

— Tiendrez-vous vos promesses, Pulchérie, dit monsieur de Sombreuil, aurez-vous le courage de vous trouver près de nous au moment suprême ?

— Je l'aurai, répondit la jeune fille en levant sur lui ses yeux noyés de larmes.

— Eh bien ! je vous remettrai là ce portrait de ma bien-aimée Gabrielle, ses cheveux et les lettres que j'ai préparées pour elle et Marie. Je n'ai pas besoin de vous demander d'aller promptement les rejoindre.

— Encore une fois, monsieur le comte, comptez sur moi.

— Mademoiselle, murmura timidement le chevalier, en joignant les mains, oh ! je vous en conjure, priez pour moi toute votre vie.

Il n'osait implorer sur un regret, il demandait une prière.

— C'est moi qui vous supplie de me protéger du haut du ciel,

où vous serez bientôt, répondit-elle, pendant que je souffrirai sur cette terre.

Ce fut là leur dernier adieu !

— Messieurs, dit l'officier de service, les chasseurs de la 19e demi-brigade, commandée pour vous fusiller, ont refusé d'obéir ; ce refus a encouragé les autres et maintenant pas un régiment n'acceptera ; cela nous rend un peu d'espérance.

— On trouve toujours des bourreaux, répondit froidement Charles.

En effet, on en trouva. Un bataillon de volontaires de Paris, espèce de rebut de l'armée, consentit à exécuter l'arrêt qui marque d'une tache sanglante la gloire militaire de la république. A neuf heures, on vint avertir que tout était prêt et séparer les condamnés des âmes charitables qui entouraient de soins leurs derniers moments. Pulchérie se jeta dans les bras de son père.

— Mon enfant, dit le docteur, tu n'auras pas la force de nous suivre.

— Mon père, je vous verrai quelques minutes de plus et Dieu me soutiendra ; d'ailleurs je l'ai juré.

Au moment de partir, un ordre arriva qui sursit à l'exécution de quelques-uns, dont étaient le docteur Bernier et le comte d'Asserac.

— Dieu soit loué ! s'écria Pulchérie, je n'assisterai pas au supplice de mon père !

Monsieur de Kergariou fut aussi du nombre de ceux qui restèrent. Le comte de Sombreuil et Volude marchèrent les premiers, soutenant le vénérable évêque de Dol, qui ne cessa de les exhorter et de leur parler du ciel pendant le trajet. Une foule religieuse les suivait : on se mettait à genoux sur leur passage, on demandait la bénédiction du prélat, on pleurait à chaudes larmes. Pulchérie, les yeux secs, accompagnait le funèbre cortége ; elle avait recueilli son courage, elle voulait être digne de sa mission et du héros qu'elle aimait avec tant de désintéressement Charles l'apercevait toujours le plus près possible de lui. Arrivé au lieu de l'exécution, qui était la promenade de Vannes, il demanda à

l'officier commandant la permission de la faire approcher On y consentit, elle s'avança, plus blanche qu'un lys coupé sur sa tige.

— Voilà ce que vous devez lui remettre, Pulchérie, et à vous, pour vous et pour elle, mon dernier adieu, ma dernière parole. Jusqu'à la fin vous avez été l'ange fidèle du malheur; que Dieu vous récompense et que ma reconnaissante affection m'acquitte envers vous !

Il déposa un long baiser sur le portrait, le regarda encore et le rendit à Pulchérie, qui reçut ce dépôt en chancelant.

Alors s'exécuta une mesure infâme. On attacha les mains derrière le dos aux condamnés, Charles voulut faire résistance.

— Il faut tout souffrir, mon fils, dit l'évêque.

Il tendit ses bras aux bourreaux.

— Permettez-moi d'embrasser encore mon ami, dit-il.

Charles et le chevalier résumèrent dans cet embrassement solennel cette amitié qui durait depuis leur naissance et qui allait finir avec eux. Puis on leur lia les mains et on les aligna devant la troupe.

— Me laisserez-vous commander le feu ? demanda le comte.

L'officier fit un signe de consentement.

Ils se mirent à genoux.

— J'incline un genou devant Dieu, ajouta Sombreuil, je présente l'autre à mes ennemis. Mon père, donnez-nous votre bénédiction.

Monsieur de Hercé avait sur la tête un grand chapeau à bord rabattu, Charles le lui ôta avec ses dents.

— Ils pourraient vous manquer, mon père, dit-il, d'ailleurs un prince de l'Église doit mourir la tête découverte.

L'évêque prononça les paroles de pardon et se remit à genoux à côté d'eux.

— Êtes-vous prêts, messieurs ! demanda Charles.

On s'approcha pour leur bander les yeux.

— Non, non, poursuivit-il, des gentilshommes français veulent voir leurs ennemis en face.

Il commanda alors d'une voix assurée. Lorsqu'il eut dit : en

joue ! il regarda Pulchérie, agenouillée à quelques pas ; toute son âme était dans ce regard, et la pauvre enfant y trouva la récompense de son dévouement ; puis il retourna la tête vers les soldats dont les fusils étaient braqués sur lui.

— Vous visez trop haut, leur dit-il.

Il attendit un instant, leva les yeux au ciel, et prononça :

— Feu !

Une décharge se fit entendre, c'en était fait du dernier des preux[1] !

XVIII

PRIEZ POUR ELLES

Par une belle soirée de juillet 1804, une religieuse du couvent de Saint-Vincent-de-Paule, à Auray, sortait de la chapelle.

[1] Plusieurs émigrés se sauvèrent miraculeusement du massacre. Quelques-uns vivent encore. L'un d'eux, le comte de Montbron, a écrit une brochure pleine d'intérêt, de modestie et de talent. Je m'en suis souvent aidée dans le cours de ce .

Les compagnons de Sombreuil qui ne périrent pas avec lui furent exécutés le lendemain. Monsieur de Kergariou, hors d'état d'être transporté, reçut la mort dans la cour de la prison. Un soldat eut pitié du comte d'Asserac, et le prévint qu'il ne le blesserait que légèrement, mais qu'il feignît d'être atteint comme les autres et qu'il tâchât de se sauver. Cela arriva ainsi. Le jeune homme se releva, lorsqu'on eut quitté le lieu du supplice, et s'enfuit à travers un champ. Un cordonnier de Vannes l'aperçut et le dénonça ; il fut repris et fusillé. En rentrant chez lui l'infâme délateur se remit à son ouvrage ; du premier coup de son couperet, soit qu'il eût la main moins sûre que de coutume, soit que ce fût une justice du Ciel, il s'abattit deux doigts. Dans tous le pays on proclama cette vengeance de Dieu, et on en parle encore.

Tous les détails de l'expédition de Quiberon et des derniers moments des gentilshommes royalistes sont scrupuleusement vrais.

On voyait sur son visage les restes d'une grande beauté, et, quoiqu'elle fût jeune encore, elle semblait une fleur brisée par l'orage au milieu de son éclat. Ses yeux levés vers le ciel et baignés de larmes y cherchaient une espérance qu'elle n'avait plus sur la terre. Une sœur converse s'approcha respectueusement d'elle.

— Ma mère, lui dit-elle, on apporte à l'hospice un malheureux trouvé ce matin sur les grèves, il se meurt de misère et de maladie. Où faut-il le faire déposer?

— Je vais moi-même m'en occuper, ma sœur. Qu'on cherche le médecin.

La sœur Saint-Charles, supérieure de la maison d'Auray, se rendit dans la salle des malades. On venait d'y transporter l'homme qu'on lui avait annoncé. Elle s'approcha de son lit.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle ; quelles sont vos souffrances? Depuis quand êtes-vous dans cet état?

L'homme la regarda sans répondre ; elle lui tâta le pouls.

— Votre fièvre est ardente, mais pourtant vous m'entendez. Quel est votre nom? mon devoir me force à vous le demander.

— Mon nom, reprit-il d'une voix brisée, oh ! ne m'obligez pas à le dire !

— Pardonnez-moi mon insistance, c'est une des règles de notre institution, et nous y sommes d'ailleurs engagées vis-à-vis de l'autorité.

— Eh bien ! je m'appelle... Sorcy.

— Sorcy ! s'écria la sœur en joignant les mains et en se reculant involontairement, seriez-vous le vicomte de Sorcy, mon Dieu !

— Vous me connaissez, madame ? Et qui êtes-vous à votre tour?

— Je suis la sœur Saint-Charles, et je vous dois tous mes soins.

Elle l'examinait avec attention et ne pouvait reconnaître dans ce hideux mendiant l'élégant jeune homme qui avait combattu à côté de monsieur de Puisaye.

— Oh! vous avez été bien coupable! murmura-t-elle.

— Et je l'ai cruellement expié. Je vous reconnais maintenant, vous me haïssez sans doute, et il vous faudra un grand courage pour me prodiguer votre charité. Ah! laissez-moi mourir, c'est le plus ardent de mes vœux.

— Votre..... conduite a coûté la vie à mon père, monsieur, néanmoins, soyez tranquille, vous ne trouverez ici que des secours et des bénédictions. Pour commencer, tâchez de devenir plus calme, tâchez de goûter un peu de repos. Le médecin ne tardera pas à venir.

— J'ai soif, répondit-il.

Elle lui donna à boire, ferma ses rideaux, puis elle se rendit dans sa chambre où d'autres infortunes l'attendaient.

— Mon Dieu! pensa-t-elle, votre providence est grande! Le bourreau vient mourir près de ses victimes; vous punissez et vous récompensez suivant nos œuvres. Mon Dieu! soyez béni, mais envoyez-moi la force de ne pas haïr cet homme!

En entrant dans sa cellule, elle entendit une voix qui chantait.

— Geneviève, continua-t-elle doucement.

La voix se tut.

— Venez à moi, mon amie, venez prier! voici l'heure.

La folle ne fit aucun mouvement. Pulchérie (le lecteur l'a reconnue), Pulchérie lui prit les mains et essaya de la faire lever.

— Je voudrais chanter, poursuivit madame de Fécand.

— Je vous ai défendu cette horrible chanson, ma chère, et c'est le moment de prier.

La pauvre insensée commença à sangloter.

— Oh? ne pleurez pas, Geneviève, et chantez puisque vous le voulez, je prierai seule.

Elle se mit à genoux et ouvrit son cœur devant ce Dieu de miséricorde, qui écoute et console les douleurs. Pendant ce temps, Geneviève murmurait au milieu de ses larmes cet affreux *Ça ira!* qu'elle ne pouvait oublier. Le jour tombait entièrement, on ne distinguait rien dans la cellule, le silence n'é-

tait interrompu que par les accents de la folle et les soupirs de Pulchérie. La porte s'ouvrit, le médecin entra.

— L'homme qu'on a amené ce soir ne passera pas la nuit, ma sœur, il désire vous voir. Vous ferez bien de le préparer à recevoir l'aumônier.

La sœur Saint-Charles se leva sans rien dire, baissa son voile, croisa ses mains sur sa poitrine et marcha vers la salle des malades. Au moment d'atteindre le lit du vicomte, elle s'arrêta, fit le signe de la croix, et sembla se recueillir.

— Venez, venez, ma sœur, le temps presse et j'ai un service à réclamer de vous.

Elle s'inclina en signe d'assentiment.

— Je vous fais horreur, n'est-ce pas? continua-t-il. Oh! si vous saviez ce que j'ai souffert. Embarqué avec monsieur de Puisaye, je fus jeté avec lui dans l'île de Houat. Là, j'eus à subir, comme lui, les mépris des Anglais et les injures des réfugiés, j'eus de plus ses reproches, son désespoir. Je m'échappai pour me soustraire à ce supplice. Je retournai en Angleterre; chacun me repoussa. Je mourais de faim, je revins en Bretagne ; on m'avait assuré que les chouans s'étaient reformés et qu'ils m'accueilleraient bien par haine des émigrés. Dès qu'ils surent mon nom, ils voulurent me fusiller. Je crus que c'en était fait de moi, mais ils changèrent d'avis et me gardèrent pour me torturer plus lentement et rendre mon supplice plus cruel. Cela dura autant que la chouannerie. Si je vous détaillais les douleurs, les tourments que j'ai endurés, vous me pardonneriez peut-être! Couché sur la terre, réduit aux plus vils travaux, frappé, humilié, sans nourriture ; j'ai tout éprouvé. Une fièvre ardente me mine depuis plusieurs années. Enfin, lorsque Bonaparte eut achevé la pacification de ce pays, ils m'abandonnèrent en se séparant. Hors d'état de travailler, sans ressources, sans asile, n'osant pas prononcer mon nom de peur de m'attirer une malédiction dans cette Bretagne où il est en horreur à tous, depuis six mois j'erre de chaumières en chaumières, repoussé presque toujours et ne demandant que la mort ; elle arrive enfin !

Il s'arrêta épuisé.

— Vous vous fatiguez à parler ainsi, reprit Pulchérie ; dites-moi seulement ce que vous désirez.

— Savez-vous ce qu'est devenue ma sœur?

— Elle est ici, monsieur.

— Et sa raison?

— Ne se remettra jamais.

— Alors, je n'ai rien à vous dire, ajouta-t-il après un moment de silence.

La sœur Saint-Charles employa tous ses efforts pour décider le vicomte à recevoir l'aumônier. Il résista longtemps, enfin il se laissa attendrir.

— Encore une question : avez-vous des nouvelles de madame d'Éponnes ?

— Je l'attends demain, c'est un triste anniversaire ! elle viendra au Champ-des-Martyrs.

— Oh ! je ne veux pas la voir.

Pulchérie secoua la tête; elle savait qu'il ne la verrait pas.

La pieuse hospitalière passa la nuit à prier Dieu. On vint la prévenir sur le minuit que monsieur de Sorcy était à l'agonie. Elle se rendit auprès de lui et ne le quitta pas avant son dernier soupir.

— Le ciel vous pardonnera, lui dit-elle, car je vous pardonne.

Il expira à cinq heures du matin.

Le lendemain, trois femmes se dirigeaient ensemble vers le Champ-des-Martyrs. Elles ne se parlaient pas, elles marchaient recueillies et les yeux baissés vers la terre.

C'était Pulchérie, avec la duchesse d'Éponnes et mademoiselle de Sombreuil.

— Voilà où ils reposent, dit la religieuse en montrant une croix de bois. C'est ici, dans cette prairie célèbre de Tréauray, où les Quarante ont combattu pour la Bretagne, c'est ici que l'on a massacré les frères d'armes du comte de Sombreuil, c'est ici que je l'ai fait transporter près d'eux.

Elles tombèrent toutes les trois à genoux, et bientôt des san-

glots se firent entendre. Aucune de ces femmes ne communiqua à l'autre ses impressions; la vraie douleur aime le mystère, elle craint de se profaner en se montrant dans sa sublime souffrance. Pulchérie parla la première, ou pour mieux dire pensa tout haut.

— Oui, c'est ici qu'il a été déposé lorsque j'eus lavé ses blessures, lorsque je l'eus placé moi-même dans son cercueil. C'est ici qu'il attend, avec sa glorieuse phalange, la résurrection des êtres et la splendeur éternelle.

— Vous êtes plus heureuse que moi, Pulchérie, vous l'avez suivi jusqu'à la fin, reprit la duchesse.

— Chère Gabrielle, interrompit Marie, ne lui enviez pas son bonheur, il vous aimait tant !

Pulchérie baissa la tête.

— Et son assassin est venu mourir ici, continua Marie.

— Le Seigneur est juste, mademoiselle.

On entendit le roulement d'une voiture; elles se relevèrent.

— Voici vos gens et votre carrosse, retournez au milieu du monde où vous êtes appelées à vivre, poursuivit la supérieure. Dieu vous doit une part de bonheur, il vous l'enverra sans doute; moi, je reste dans cet asile que j'ai choisi, et nous ne nous reverrons plus sur la terre.

Madame d'Éponnes se jeta dans ses bras.

— Vous ne nous oublierez point, dit-elle en sanglotant.

— Voici le médaillon où vous avez mis vous-même ces cheveux, qu'il me fut défendu d'accepter de lui, avec les vôtres et ceux de Marie. Le jour de notre séparation, à Londres, j'ai juré de ne le quitter jamais, je viens ici chaque jour prier pour mon père, pour lui, pour Volude, comment voulez-vous que je vous oublie ?

Elles s'embrassèrent encore à plusieurs reprises, elle ne pouvaient s'arracher de ce lieu sacré pour elles.

— Partez, répéta Pulchérie, partez, il se fait tard

Elles montèrent en voiture, pouvant à peine se soutenir. On ferma la portière, les chevaux s'élancèrent..... et bientôt on ne les entendit plus. La sœur Saint-Charles les suivit des yeux tant

qu'elle put les apercevoir, elles agitèrent leurs mouchoirs en signe d'adieu, elle le leur rendit de la main. La soirée était belle et fraîche, un vent léger soulevait le voile de Pulchérie, les parfums des fleurs montaient comme un encens vers le ciel, le bruit lointain de la mer ajoutait encore à la poésie de ce tableau, et la cloche de l'*angelus* vint en compléter le solennité. La religieuse s'agenouilla de nouveau sur la terre consacrée.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, pardonnez-moi cette pensée, si elle est criminelle, mais je ne puis m'empêcher de me glorifier de mon sort. Je reste près de lui, je remplis la promesse que je lui ai faite, je suis à lui après sa mort ; et elle, qu'il a tant aimée, son devoir l'appelle dans le monde. Oh ! merci, Seigneur, de m'avoir dit comme à Madeleine : — Elle a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée !

FIN

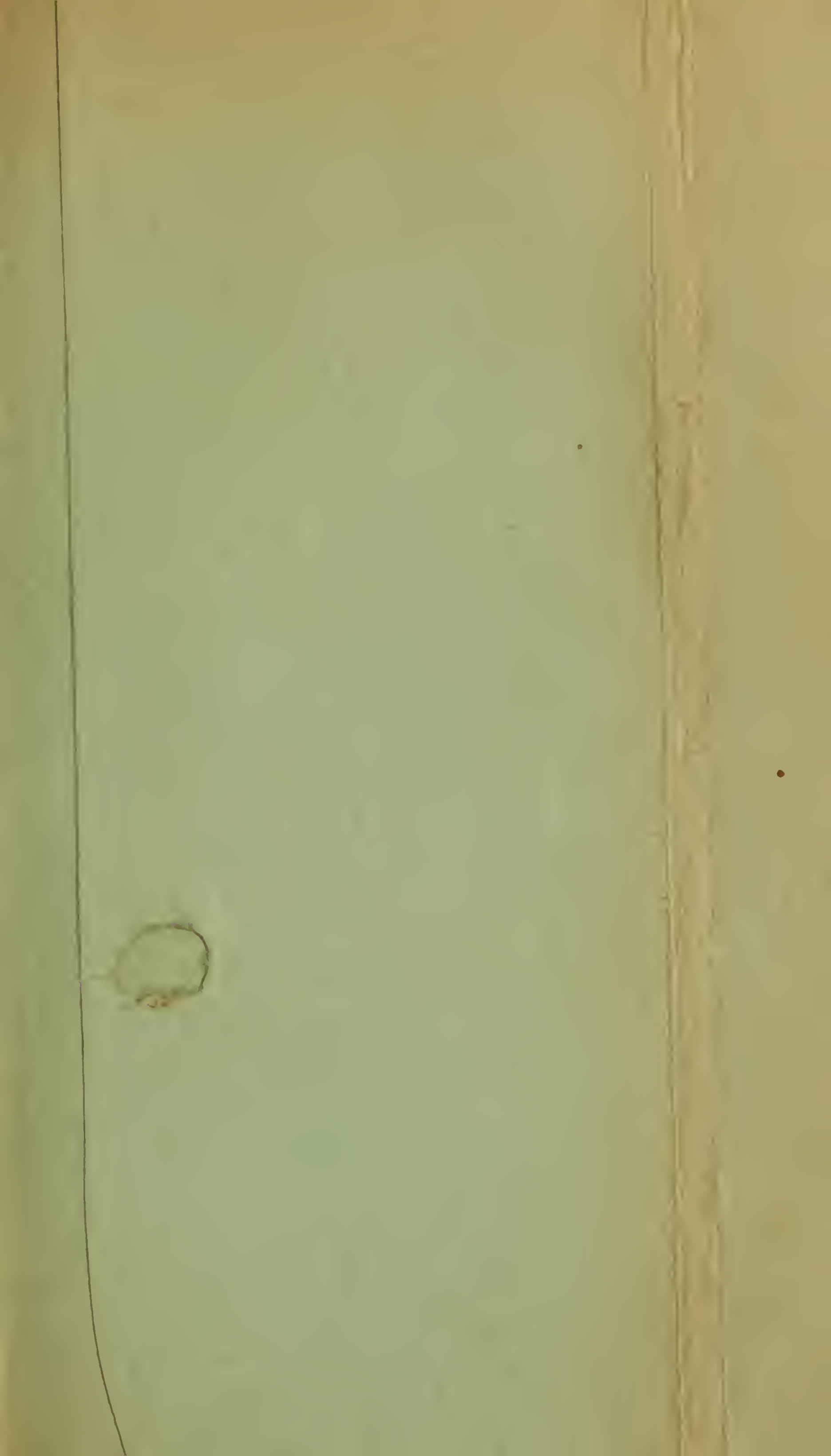
TABLE DES MATIERES

FIN DE LA TABLE

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY







PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE. — 20050-1.